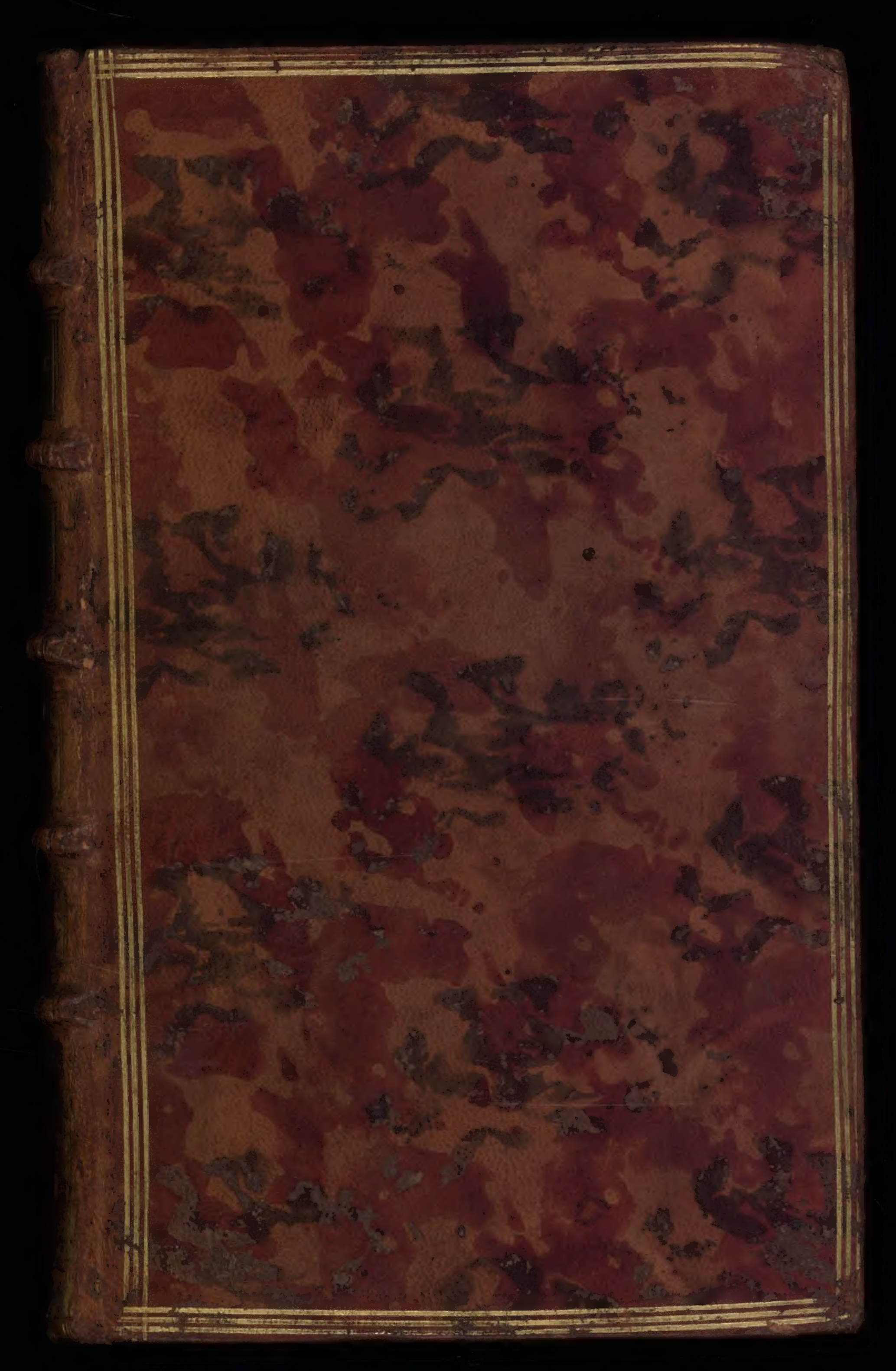
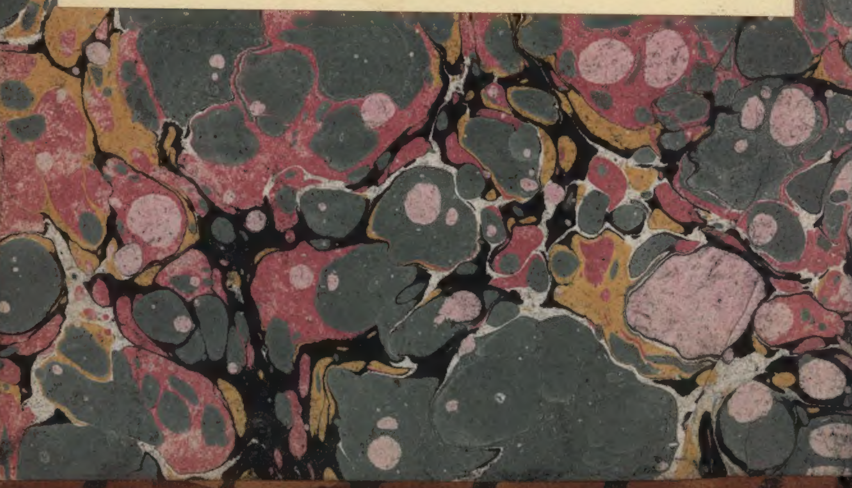
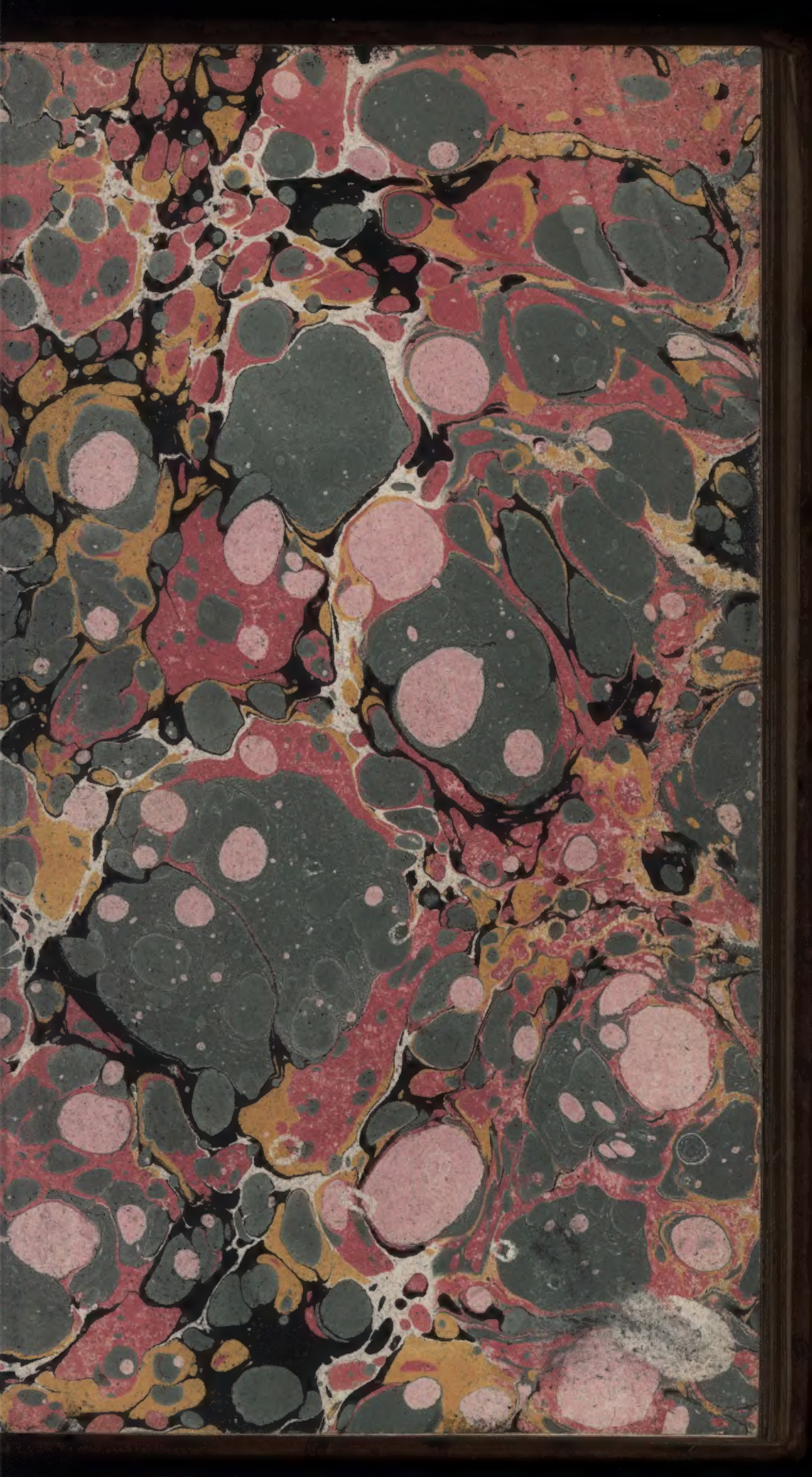


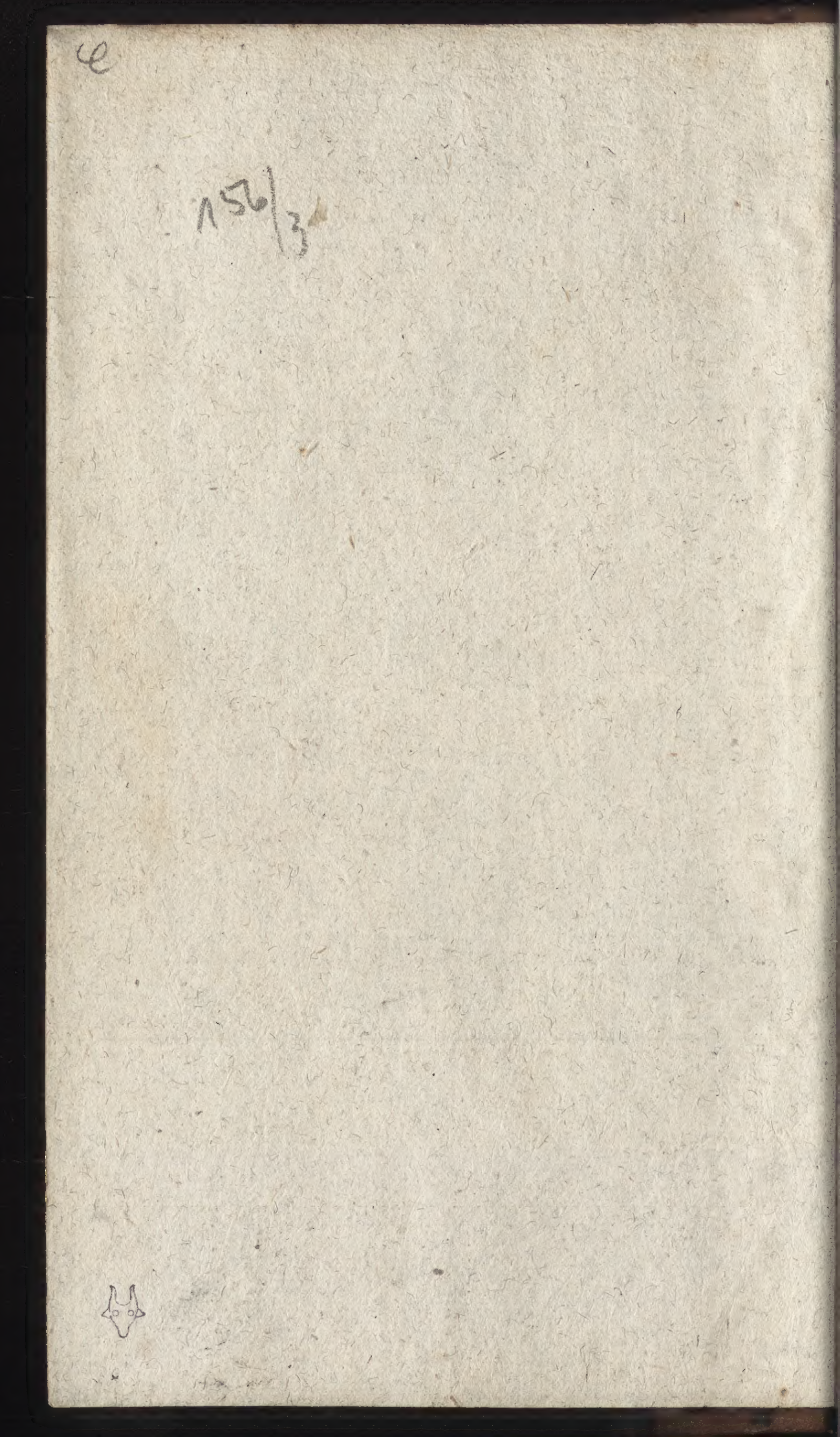
Alice

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI






156/3

HEPTAMERON

FRANÇOIS.



Dunker del: et fec: a: f: Eichler

LES

NOUVELLES

DE

MARGUERITE,

REINE DE NAVARRE.

TOME TROISIEME.



BERNE,

Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1781.



S. Freudenberg Inv. *L. Halbou Sculp.*



XLVI. NOUVELLE.

D'un cordelier qui disoit qu'un mari faisoit un grand crime de battre sa femme.

Il y avoit à Angoulême, où le comte Charles, pere du roi François I, faisoit souvent sa résidence, un cordelier nommé de Valles, savant & si estimé pour la prédication, qu'il fut choisi pour prêcher l'Avent devant le comte; ce qui lui acquit encore plus de réputation. Il arriva durant les avents, qu'un jeune étourdi de la ville, qui avoit épousé une jeune femme & assez belle, ne laissoit pas de courir à droite & à gauche avec autant ou plus de dissolution que s'il eût été à marier. La jeune

femme en étant avertie, ne pouvoit diſſimuler ſon reſſentiment, & ſouvent elle en recevoit en paſſant ſes gages plutôt & d'une autre maniere qu'elle n'eût voulu. Tout cela ne lui faiſoit point diſcontinuer ſes lamentations, & quelquefois même elle en venoit juſqu'aux injures. Elle irrita par ce moyen ſon mari, de maniere qu'il la battit à ſang & à marques. Elle fit plus de bruit qu'auparavant. Les voiſines qui ſavoient le ſujet de leur querelle, ne pouvoient ſe taire, & crioient publiquement par les rues : Hé, fi, fi ! au diable, de tels maris. Par bonheur le cordelier de Valles paſſoit alors par-là. Ayant entendu le bruit, & appris quel en étoit le ſujet, il ſe réſolut d'en toucher un mot le lendemain dans ſon ſermon ; auſſi n'y manqua-t-il pas. Il fit venir à ſon ſujet le mariage, & l'amitié dont il doit être accompagné. Il fit l'éloge du mariage, & blâma fort ceux qui en violoient les devoirs, & compara l'amour conjugal à l'amour paternel. Il dit entr'autres choſes, qu'un mari étoit plus condamnable de battre ſa femme, que de battre ſon pere ou ſa mere : car, dit-il, ſi vous battez votre pere ou votre mere, on vous envoyera pour pénitence à Rome ; mais ſi vous battez votre femme, elle & ſes voiſines vous envoyeront à tous les diables, c'eſt-à-dire, en enfer. Voyez, dit-il, quelle différence il y a entre ces deux pénitences. On revient d'ordinaire de Rome ; mais de l'enfer on

n'en revient point, *nulla eſt redemptio.* Il fut averti depuis que les femmes faiſoient leur Achille de ce qu'il avoit dit, & que les maris n'en pouvoient plus être les maîtres: à quoi il voulut remédier comme il avoit fait à l'inconvénient des femmes. Pour cet effet il compara dans un autre ſermon les femmes aux diables, & dit que c'étoit les deux plus grands ennemis de l'homme, & ſes tentateurs perpétuels dont il ne pouvoit ſe défaire, & ſur-tout la femme. En effet, dit-il, les diables s'enfuyent en leur montrant la croix, & les femmes font tout le contraire; car c'eſt ce qui les apprivoiſe, qui les fait aller & venir, & qui eſt cauſe qu'elles donnent à leurs maris une infinité de paſſions. Savez-vous, mes bonnes gens, dit-il, parlant aux maris, le moyen d'y remédier? Le voici. Quand vous verrez que vos femmes vous tourmenteront ſans ceſſe, comme elles ont de coutume, démanchez la croix, & les roſſez bien avec le manche. Vous n'aurez pas fait cela vivement trois ou quatre fois, que vous vous en trouverez bien, & verrez que comme on chaſſe le diable par la vertu de la croix, vous chaſſerez auſſi & ferez taire vos femmes par la vertu du manche de la même croix, pourvu qu'elle n'y ſoit pas attachée.

Voilà, meſdames, un échantillon des ſermons du vénérable cordelier de Valles, de la vie duquel

je ne vous dirai pas autre chofe, & pour raifon. Je vous dirai feulement, que quelque bonne mine qu'il fit, car j'ai connu le perfonnage, il étoit beaucoup plus pour lès femmes que pour les hommes. C'eft ce qu'il témoigna bien mal à ce dernier fermon, dit Parlamente, puifqu'il apprenoit aux hommes à les maltraiter. Vous ne comprenez pas fa rufe, dit Hircan. Comme vous n'avez pas beaucoup d'expérience de la guerre, auffi ne favez-vous pas les ftratagêmes qui y font néceffaires, entre lefquels celui-ci eft un des plus grands, favoir, de mettre la divifion dans le camp de fon ennemi, parce qu'alors il eft plus aifé à battre. De même maître moine favoit fort bien que l'averfion & l'emportement entre mari & femme font fouvent lâcher la bride à l'honneur des femmes. Comme la vertu eft la garde de cet honneur, elle eft entre les mains des loups avant qu'elle fe croye égarée. Quoi qu'il en foit, repliqua Parlamente, je ne pourrois jamais aimer un homme qui auroit mis la difcorde entre mon mari & moi, jufques à en venir aux mains. Car quand on en vient aux coups, adieu l'amour. Cependant ils font fi bien les chatemites, à ce que j'ai entendu dire, quand ils en veulent gober quelqu'une, & parlent d'une maniere fi engageante, que je fuis bien perfuadée qu'il y auroit plus de danger à les écouter tête à tête, que de recevoir publiquement des coups d'un mari, qui à cela près

ne laiſſeroit pas d'être bon mari. A la vérité, dit Dagoucin, ils ſe ſont ſi bien faits connoître par-tout, qu'on a ſujet de les craindre, quoiqu'à mon avis on ſoit digne de louange de n'être point ſoupçonneux. Cependant, dit Oyſille, on doit ſoupçonner le mal qu'on peut éviter; il vaut mieux craindre un mal chimérique, que de tomber dans un mal réel par un excès de crédulité. Pour moi je n'ai jamais ſu qu'aucune femme ait été trompée pour ne s'être pas preſſée à croire les hommes; mais j'en ai connu beaucoup qui l'ont été pour avoir cru trop facilement leurs menſonges. Partant je ſoutiens, que ceux qui ont charge d'hommes, de femmes, de villes & d'états, ne ſauroient jamais trop craindre & ſoupçonner le mal qui peut arriver. La méchanceté & la trahiſon ſont ſi fort en vogue, qu'on ne ſauroit être trop en garde, & le paſteur qui n'eſt pas vigilant, ſera toujours la dupe du loup artificieux & ruſé. Il eſt pourtant vrai, repliqua Dagoucin, qu'une perſonne défiante & ſoupçonneuſe ne peut jamais entretenir un parfait ami, & aſſez d'amis ont rompu pour un ſimple ſoupçon. Si vous en ſavez quelque exemple, reprit Oyſille, dites-le, je vous donne ma voix. J'en ſais un, répondit Dagoucin, ſi véritable, que vous aurez du plaiſir à l'entendre. Je vais vous entretenir, meſdames, de ce qui rompt plus aiſément une bonne amitié; c'eſt quand la ſûreté de l'amitié com-

mence à faire naître le ſoupçon. Comme on ne peut pas faire un plus grand honneur à ſon ami que de ſe fier en lui, on ne peut auſſi lui faire un plus ſenſible outrage de s'en défier. La raiſon eſt, qu'on le croit par-là tout autre que l'on ne veut pas qu'il ſoit; ce qui cauſe la rupture de pluſieurs bons amis, & les rend ennemis, comme vous verrez par le conte que je vais vous faire.





S. Freudenberg, inv. *De Longueil. G. du Roi.*



XLVII. NOUVELLE.

Un gentilhomme du Perche se défiant de son ami, l'oblige à lui faire le mal dont il le soupçonnoit.

IL y avoit près du pays de Perche deux gentils-hommes, qui avoient été dès leur enfance si parfaitement bons amis, que ce n'étoit qu'un cœur, une maison, un lit, une table & une bourse. Leur parfaite amitié dura long-temps sans qu'il y eût jamais entr'eux le moindre démêlé, la moindre parole même qui sentît la contestation, vivant non-seulement comme deux freres, mais comme un homme seul. L'un des deux se maria, & ne laissa

pas pour cela d'aimer ſon compagnon avec lequel il vivoit auſſi bien qu'à l'ordinaire. Quand ils ſe trouvoient en quelque lieu où les lits n'étoient pas en grand nombre, il le faiſoit coucher avec ſa femme & lui : il eſt vrai qu'il étoit au milieu. Tous leurs biens étoient communs, de ſorte que le mariage, quelque choſe qui pût arriver, n'altéra jamais cette parfaite amitié. Mais comme il n'y a rien de ſolide & de permanent en ce monde, le temps apporta du changement à la félicité d'une maiſon trop heureuſe. Le mari oubliant la confiance qu'il avoit en ſon ami, devint jaloux ſans aucun ſujet de lui & de ſa femme, à laquelle il ne put s'empêcher de dire des duretés. Elle en fut d'autant plus ſurpriſe, qu'il lui avoit ordonné d'avoir pour ſon ami, à une choſe près, les mêmes égards & les mêmes bontés que pour lui. Cependant tout cela n'empêcha pas qu'il ne lui défendît de lui parler, à moins que ce ne fût en groſſe compagnie. Elle fit ſavoir cette défenſe à l'ami de ſon mari, qui n'en crut rien, ſachant fort bien qu'il n'avoit rien penſé ni fait dont ſon mari pût être fâché. Comme il avoit accoutumé de ne lui rien cacher, il lui dit ce qu'il avoit appris, le priant de ne lui déguiſer rien, étant bien-aiſe de ne lui donner ni en cela, ni en autre choſe, le

moindre ſujet de rompre une amitié qui s'étoit ſi long-temps ſoutenue.

Le mari l'aſſura qu'il n'y avoit jamais penſé, & que ceux qui avoient répandu ce bruit, en avoient fauſſement menti. Je ſais bien, dit l'ami, que la jalouſie eſt une paſſion auſſi inſupportable que l'amour ; & quand vous ſeriez jaloux, & même de moi, je ne vous en ſaurois pas mauvais gré, car vous n'en ſeriez pas le maître. Mais j'aurois ſujet de me plaindre d'une choſe qui eſt en votre pouvoir, c'eſt de me cacher la choſe, attendu que vous ne m'avez jamais rien caché, quelque opinion & paſſion que vous ayez eue. De mon coté ſi j'étois amoureux de votre femme, vous ne devriez point m'en faire un crime, car l'amour eſt un feu dont on n'eſt pas le maître ; mais ſi je vous cachois la choſe, & que je cherchaſſe les moyens de le faire connoître à votre épouſe, je ſerois le plus méchant homme qui fût jamais. D'ailleurs quoique vous ayez une honnête femme & une femme de bien, je puis vous aſſurer que quand elle ne ſeroit pas votre femme, c'eſt la perſonne que j'aye jamais vue dont je me préoccuperois le moins. Je vous prie donc, ſi vous avez le moindre ſoupçon, de

me le dire, afin d'y mettre ſi bon ordre, que notre amitié qui a tant duré, ne ſe rompe point par une femme : car quand j'aimerois la vôtre plus que toutes les femmes du monde, je ne lui parlerois jamais cela étant, parce que je préfere votre amitié à toute autre. Le mari lui fit de grands ſerments qu'il n'avoit jamais eu cette penſée, & le pria de faire chez lui comme à l'ordinaire. Je le ferai puiſque vous le voulez, répondit l'ami; mais je vous prie de trouver bon que je ne demeure jamais avec vous, ſi après cela vous avez ce ſentiment de moi, & que vous me faſſiez un ſecret, ou que vous le trouviez mauvais. Vivant donc comme à l'ordinaire, il arriva qu'au bout de quelque temps le marié tomba plus que jamais dans ſes ſoupçons jaloux, & commanda à ſa femme de ne lui faire plus ſi bonne mine comme de coutume. Elle en avertit incontinent l'ami, & le pria de ne plus parler à elle, ayant ordre auſſi de ne plus parler à lui. L'ami voyant par cet avis, & par certaines grimaces qu'il voyoit faire à ſon compagnon, qu'il ne lui avoit pas tenu parole, lui dit en groſſe colere: Si vous êtes jaloux, mon ami, c'eſt choſe naturelle; mais après les ſerments que vous en avez faits, je ne puis m'empêcher de vous dire que je me

plains de vous de me l'avoir ſi long-temps caché. J'ai toujours tâché d'éloigner tout ce qui pouvoit traverſer notre amitié ; mais je vois avec regret, & ſans qu'il y ait de ma faute, que je n'y ai pas auſſi-bien réuſſi que je l'avois eſpéré, puiſque vous êtes non-ſeulement jaloux de votre femme & de moi, mais que vous voulez encore en faire myſtere, afin que votre maladie dure ſi long-temps, qu'elle ſe convertiſſe en haine, & qu'à l'amitié la plus étroite qu'on ait vue de notre temps, ſuccede l'inimitié la plus mortelle. J'ai fait ce que j'ai pu pour prévenir cet inconvénient ; mais puiſque vous me croyez ſi méchant, & le contraire de ce que j'ai toujours été, je vous jure & vous aſſure que je ſuis tel que vous me croyez, & que je n'aurai point de repos, que je n'aye eu de votre femme ce que vous vous imaginez que je recherche : & je vous avertis de vous donner déſormais garde de moi. Puiſque le ſoupçon vous a fait renoncer à mon amitié, le dépit me fera renoncer à la vôtre. Le mari ſe mit en devoir de lui faire accroire que tout cela étoit faux ; mais il n'en vouloit jamais rien croire. Les meubles & les biens qu'ils avoient en commun, furent partagés, & ce partage fut ſuivi de celui de leurs cœurs, qui

avoient toujours été ſi unis. L'ami fit ce qu'il avoit promis, & n'eut point de repos qu'il n'eût fait ſon ami cocu.

Autant puiſſe-t-il en arriver, meſdames, à ceux qui ſans ſujet ſe défient de leurs femmes. Une femme d'honneur ſe laiſſe plutôt vaincre par le déſeſpoir, que par tous les plaiſirs du monde, & pluſieurs maris injuſtement jaloux font en ſorte qu'ils le ſont enfin à juſte titre, & font faire à leurs femmes ce qu'ils ſoupçonnent qu'elles faſſent. On dit que la jalouſie eſt amour, je le nie; car quoique l'amour en ſorte, comme la cendre fait du feu, il eſt certain néanmoins que la jalouſie éteint l'amour comme les cendres éteignent le feu. Je ſuis perſuadé, dit Hircan, qu'il n'y a rien de plus chagrinant pour un homme ou pour une femme, que d'être injuſtement ſoupçonnés. Pour moi il n'y a rien qui me fît plutôt rompre avec mes amis. Si ce n'eſt pas, dit Oyſille, une excuſe raiſonnable pour une femme qui ſe venge des ſoupçons de ſon mari à ſa propre honte, c'eſt faire comme celui qui ne pouvant tuer ſon ennemi, ſe donne un coup d'épée au travers du corps, ou qui ſe mord les doigts lorſqu'il ne peut égratigner ſon antago-

niſte. Elle eût plus ſagement fait de faire connoître à ſon mari qu'il avoit tort, en ne parlant jamais à ſon ami ; car le temps les auroit raccommodés. Elle agit en femme de cœur, dit Emarſuite ; & s'il y avoit beaucoup de femmes qui fiſſent de même, les maris iroient plus bride en main. Quoiqu'il en ſoit, dit Longarine, la patience fait enfin triompher une femme chaſte, & il faut qu'elle s'en tienne là. Toutefois, dit Emarſuite, une femme peut bien n'être pas chaſte ſans pécher. Comment l'entendez-vous, répondit Oyſille ? Quand elle en prend un autre pour ſon mari, repartit Emarſuite. Et qui eſt la ſotte, repliqua Parlamente, qui ne connoiſſe pas la différence qu'il y a entre ſon mari & un autre, de quelque maniere qu'il puiſſe ſe traveſtir ? Il y en a eu, & il y en aura, répondit Emarſuite, qui ont été trompées à la bonne foi, & qui partant ne ſont point coupables. Si vous en ſavez quelqu'une, dit Dagoucin, faites-nous-en le conte, je vous donne ma voix. Je trouve que l'innocence & le péché ſont deux choſes bien incompatibles. Si les hiſtoires qui vous ont ci-devant été faites, ne vous ont pas ſuffiſamment fait voir, meſdames, qu'il eſt dangereux de loger ceux qui nous appellent mondains, qui ſe regardent

comme des ſaints, & qui ſe croyent bien plus régénérés que nous, voici un exemple qui vous convaincra qu'ils ſont hommes commes les autres, & même un peu plus que les autres.





S. Freudenberg inv.   J. Le Roy sculp.



Duntee. 1780.

XLVIII. NOUVELLE.

Deux cordeliers prirent fucceffivement la place de l'époux la premiere nuit de fes nôces ; & en furent châtiés.

LE cabaretier d'un village de Périgord maria une de fes filles. Il invita à la noce tous fes parens & amis & les traita du mieux qu'il put. Deux cordeliers arrivent le jour des noces, & comme il n'étoit pas de la bienféance qu'ils fuffent à la noce, on leur donna à fouper dans leur

chambre. Celui des deux qui avoit le plus d'autorité & de malice, s'imagina que puisqu'on ne lui vouloit pas donner part à la table, il devoit avoir part au lit, & résolut de leur faire un tour de son métier. Le soir étant venu & la danse commencée, le cordelier regarda long-temps la mariée à la fenêtre, & la trouva belle & fort à son gré. Il apprit des servantes en quelle chambre elle devoit coucher, & trouva que c'étoit près de la sienne, dont il fut fort aise. Pour parvenir à ses fins il fit si bonne garde, qu'il vit dérober la mariée, que les vieilles emmenerent, comme elles font d'ordinaire. Comme il étoit encore de bonne heure, le marié ne vouloit pas quitter la danse, à laquelle il étoit si échauffé, qu'il sembloit qu'il eût oublié sa femme ; ce que n'avoit pas fait le cordelier. Aussitôt qu'il entendit que la mariée étoit couchée, il quitta son habit gris, & s'en alla prendre la place du marié. La peur d'être surpris ne lui permit pas de faire longue séance. Il se leva donc, & alla au bout d'une allée où il avoit mis son camarade en sentinelle, qui lui fit signe que le marié dansoit encore. Le cordelier

delier qui n'en avoit pas pris ſa ſuffiſance, s'en retourna avec la mariée juſques à ce que ſon compagnon lui fit ſigne qu'il étoit temps de dénicher. Le cordelier avoit à peine décampé, que le mari vint ſe coucher. Empreſſé comme un homme qui croyoit rompre la glace, il ſe mit en devoir de faire l'époux. La femme que le cordelier avoit rudement exercée, & qui ne demandoit que du repos, ne put s'empêcher de dire à ſon mari: Avez-vous réſolu de ne jamais dormir, & de me tourmenter ſans ceſſe? Le pauvre mari qui ne venoit que de ſe coucher, lui demanda, fort étonné, quel tourment il lui avoit fait, vu qu'il avoit danſé tout le ſoir. C'eſt bien danſé, dit la pauvre femme: voici la troiſieme fois que vous étes venu vous coucher. Il me ſemble que vous feriez mieux de dormir.

A ces mots le mari fort étonné ne ſongea qu'à ſavoir la vérité du fait. Après qu'elle lui eut conté comme la choſe s'étoit paſſée, ne doutant pas que ce ne fût les cordeliers, il ſe leva incontinent, & s'en alla à leur chambre, qui, comme il a été

dit, n'étoit pas éloignée de la ſienne. Ne les trouvant point, il cria au ſecours, & ſi haut que tous ſes amis accoururent. Après qu'ils eurent entendu le fait, chacun lui aida avec chandelles, lanternes & avec tous les chiens du village, à chercher les cordeliers. Ne les trouvant point dans les maiſons, ils firent tant de diligence, qu'ils les attraperent dans les vignes, où ils les traiterent comme ils méritoient; car après les avoir bien battus, ils leur couperent les bras & les jambes, & les laiſſerent dans les vignes à la garde de Bacchus & de Venus, dont ils étoient meilleurs diſciples que de ſaint François.

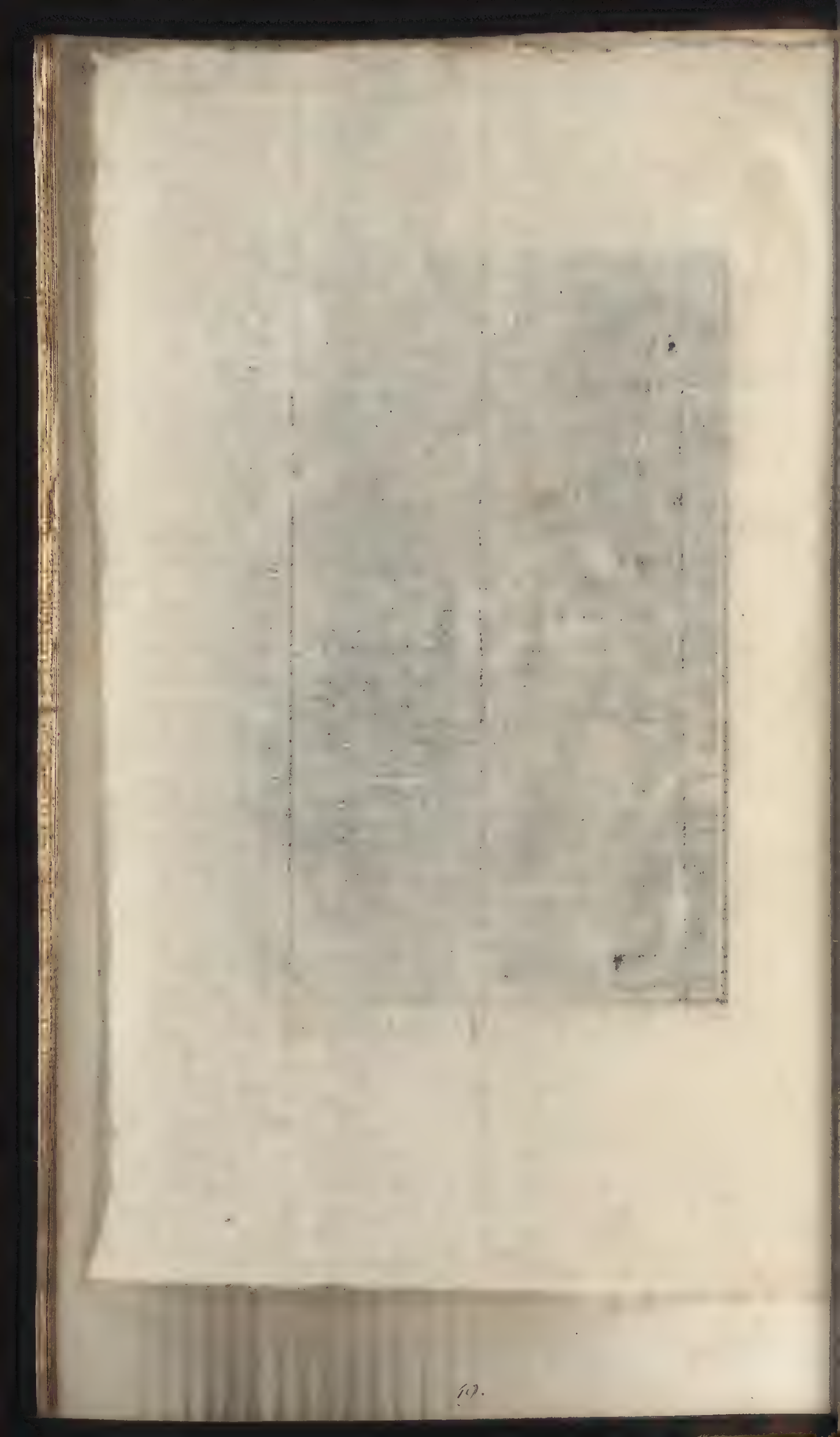
Ne vous étonnez pas, meſdames, ſi ce gens-là qui ſe diſtinguent par une maniere de vivre différente de la nôtre, font des choſes que des avanturiers auroient honte de faire. Etonnez-vous plutôt qu'ils ne faſſent encore pis, quand Dieu retire ſa grace d'eux. L'habit ne fait pas, comme on dit, toujours le moine. Il le défait ſouvent, & l'orgueil en eſt la cauſe. Mon Dieu! dit Oyſille, ne ſortirons-nous jamais des contes de ces moines?

Si les dames, les princes & les gentilshommes ne ſont point épargnés, dit Emarſuite, il me ſemble qu'ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne les épargne point auſſi. Ils ſont pour la plupart ſi inutiles, qu'on n'en parleroit jamais s'ils ne faiſoient quelque ſcélératerie digne de mémoire. On dit communément, qu'il vaut mieux faire du mal, que de ne rien faire du tout. Plus notre bouquet ſera diverſifié, plus il ſera beau. Si vous voulez me promettre, dit Hircan, de ne vous point fâcher, je vous ferai un conte de deux perſonnes ſi confites en amour, que vous excuſerez les pauvres cordeliers d'avoir pris ce qui leur étoit néceſſaire où ils l'ont trouvé, d'autant mieux que celle qui avoit aſſez à manger, cherchoit la friandiſe avec trop d'indiſcrétion. Puiſque nous avons juré de dire la vérité, dit Oyſille, nous avons auſſi juré de l'écouter. Vous pouvez donc parler librement; car les maux que nous diſons des hommes ou des femmes, ne retombent que ſur ceux qui ſont les héros du conte, & ne ſervent qu'à guérir les gens de l'eſtime qu'on a pour les créatures, & de la confiance qu'on pourroit avoir en elles, en

faiſant voir les fautes auxquelles elles ſont ſujettes, afin que nous ne fondions nos eſpérances que ſur celui qui eſt le ſeul parfait, & ſans lequel tout homme n'eſt qu'imperfection. Je vais donc, dit Hircan, conter hardiment mon hiſtoire.









XLIX. NOUVELLE.

D'une comteſſe qui ſe divertiſſoit adroitement au jeu d'amour, & comment ſon manege fut découvert.

A la cour d'un roi de France nommé Charles, (je ne dirai point le quantieme pour l'honneur de celle dont je veux parler, & que je ne nommerai pas non plus par ſon nom propre,) il y avoit une comteſſe étrangere de fort bonne maiſon. Comme les choſes nouvelles plaiſent, cette dame, ſoit par la nouveauté de ſon habit, ſoit à cauſe de la richeſſe & de la magnificence

dont il étoit accompagné, s'attira d'abord les yeux de tout le monde. Quoiqu'elle ne fût pas des plus belles, elle avoit néanmoins tant d'agrémens, tant de fierté, une gravité & une maniere de parler qui imprimoient tant de respect, que personne n'osoit l'aborder que le roi, qui en étoit passionnément amoureux. Pour l'entretenir avec plus de liberté, il donna au comte son époux une commission qui le tint long-temps éloigné de la cour; & pendant ce temps-là le roi se divertissoit avec la comtesse pour la dédommager de l'absence de son mari. Plusieurs gentilshommes du roi s'étant apperçus que leur maître étoit bien traité de la comtesse, prirent la liberté de lui en parler, & entr'autres un nommé Astillon, homme hardi & de bonne mine. Elle lui parla d'abord avec tant de gravité, le menaçant de s'en plaindre au roi son maître, qu'elle pensa lui faire peur; mais lui qui n'étoit pas homme à s'étonner des menaces d'un capitaine intrépide, ne fit pas grand cas de celles de cette femme, & la serra de si près, qu'il la fit consentir à un tête à tête, & elle lui dit même comme il falloit qu'il vint à sa chambre; ce qu'il ne manqua ni de bien retenir, ni de bien exécuter. Afin

que le roi ne ſe défiât de rien, il prétexta un voyage, & demanda congé pour quelques jours. Il partit en effet de la cour ; mais dès la premiere journée il quitta ſon train, & s'en vint de nuit recevoir les faveurs que la comteſſe lui avoit fait eſpérer, & qu'elle lui donna de fort bonne foi. Il fut ſi ſatisfait d'elle, & fit tant d'efforts pour la ſatisfaire, qu'il fallut demeurer ſept à huit jours enfermé dans une garderobe, ne vivant que de reſtaurants.

Pendant qu'il étoit enfermé, un de ſes camarades, nommé Duracier, vint faire l'amour à la comteſſe. Elle fit à ce ſecond les mêmes cérémonies qu'elle avoit faites au premier, lui parla d'abord rudement & fiérement, & ne s'humaniſa que peu à peu. Elle ne lâchoit un priſonnier que quand elle en avoit un autre pour mettre à ſa place. Pendant que le ſecond y étoit, il en vint un troiſieme nommé Valbenon. Il eut la même deſtinée que les deux premiers. Après ceux-là il en vint deux ou trois autres qui eurent tous part au gâteau. Cette vie dura aſſez long-temps, & l'intrigue fut conduite ſi finement, que les uns ne ſavoient rien de l'aventure des autres. Ils

entendoient aſſez parler de l'amour que chacun avoit pour la comteſſe, mais il n'y en avoit pas un qui ne crût en être le ſeul favoriſé. Chacun rioit de ſon concurrent, qu'il croyoit avoir échoué. Les gentilshommes qu'on a nommés, étant un jour à un régal où ils faiſoient fort bonne chere, ſe mirent à parler de leurs bonnes fortunes, & des priſons où ils avoient été durant les guerres. Valbenon qui n'étoit pas homme à garder long-temps un ſecret qu'il croyoit lui être glorieux, ne put s'empêcher de le dire aux autres. Je ne ſais dans quelles priſons vous avez été, mais pour moi j'ai été dans une qui me fera dire toute ma vie du bien des autres. Je ne crois pas qu'il y ait de priſon au monde où l'on ſoit plus agréablement. Aſtilion qui avoit été le premier priſonnier, ſe douta d'abord de quelle priſon il vouloit parler. Sous quel geolier ou geoliere, lui dit Aſtilon, avez-vous été ſi bien traité, que vous aimiez tant votre priſon? Quel que ſoit le geolier, répondit Valbenon, la priſon m'a été ſi agréable, que j'euſſe bien voulu n'en pas ſortir ſitôt; car je n'ai été ni mieux, ni plus content. Duracier qui parloit peu, ſentant fort bien qu'il s'agiſſoit de la priſon où il avoit été auſſi bien

que les autres, dit à Valbenon : De quoi vous nourriſſoit-on dans cette priſon dont vous vous louez ſi fort ? Le roi ne mange rien de meilleur, ni de plus nourriſſant, repliqua Valbenon. Mais encore faut-il que je ſache, repartit Duracier, ſi celui qui vous tenoit priſonnier, vous faiſoit bien gagner votre pain. Ha, ventre bleu ! s'écria Valbenon, qui ne douta pas qu'on ne fût au fait, je penſois être ſeul ; mais à ce que je vois j'ai bien des camarades. Aſtillon voyant ce démêlé où il avoit part comme les autres, dit en riant : Nous ſommes tous à un même maître, compagnons & amis de notre jeuneſſe. Si nous avons tous la même part à la même mauvaiſe fortune, nous aurons ſujet d'en rire tous de compagnie. Mais pour ſavoir ſi ce que je penſe eſt vrai, que je vous interroge, je vous prie, & dites-moi tous la vérité. Si ce que je crois nous eſt arrivé, c'eſt l'aventure la plus ſinguliere & la plus plaiſante qu'on ſauroit jamais s'imaginer. Tout le monde jura de dire la vérité, au moins ſi les choſes étoient de maniere qu'ils ne puſſent s'en empêcher. Je vous conterai mon aventure, dit Aſtillon, & vous me répondrez oui ou non, ſi la vôtre eſt ſemblable ou ne l'eſt pas. Chacun

y ayant consenti : Premiérement, dit Astillon, je demandai congé au roi pour faire un petit voyage. Et nous aussi, répondirent-ils. Quand je fus à deux lieues de la cour, je laissai mon train, & m'allai rendre prisonnier. Nous fimes la même chose, dirent les autres. Je demeurai sept à huit jours, poursuivit Astillon, caché dans une garderobe, où je ne fus nourri que de restaurants, & des meilleures viandes que j'aye jamais mangées. Au bout de huit jours ceux qui me tenoient, me laisserent aller beaucoup plus foible que je n'étois arrivé. Tout le monde jura que la chose lui étoit arrivée. Ma prison, continua Astillon, finit tel jour. La mienne, répondit Duracier, commença le propre jour que la vôtre finit, & dura jusqu'à un tel jour. Valbenon qui perdoit patience, commença à jurer. Je vois par la sambleu, dit-il, que je suis le troisieme, moi qui croyois être le premier & le seul; car j'entrai & sortis tel jour. Les autres trois qui étoient à table, jurerent qu'ils avoient succédé dans le même ordre. Puisqu'ainsi est, poursuivit Astillon, je désignerai notre geoliere. Elle est mariée, & son mari est éloigné. C'est la même, dirent-ils tous. Pour nous tirer tous de peine, reprit Astillon,

comme je ſuis le premier enrollé, je la nommerai auſſi le premier. C'eſt madame la comteſſe qui étoit ſi fiere, que gagnant ſon amitié je m'imaginois avoir vaincu César. A tous les diables ſoit la créature qui nous à fait tant travailler, & nous eſtimer ſi heureux de l'avoir gagnée. Il n'y eut jamais de plus méchante femme. Pendant qu'elle en avoit un en cage, elle pratiquoit l'autre pour ne laiſſer jamais la place vacante. J'aimerois mieux être mort, que de m'en venger pas. Ils demanderent à Duracier ce qu'il en penſoit, & de quelle maniere elle devoit être punie, ajoutant qu'ils étoient prêts de mettre la main à l'œuvre. Il me ſemble, dit-il, que nous devons le dire au roi notre maître, qui l'eſtime comme une déeſſe. Nous ne ferons point cela, dit Aſtillon, nous avons aſſez de moyens de nous en venger ſans le ſecours de notre maître. Attendons-la demain quand elle ira à la meſſe ; que chacun ait une chaîne de fer au col : & quand elle entrera dans l'égliſe, nous la ſaluerons comme il appartient. Tout le monde approuva ce conſeil, & chacun ſe pourvut d'une chaîne de fer.

Le matin étant venu, ils ſe mirent tous en noir, avec leurs chaînes au col en forme de col-

lier, & ſe préſenterent à la comteſſe comme elle alloit à l'égliſe. Sitôt qu'elle les vit en cet équipage, elle ſe mit à rire, & leur dit : Où vont ces gens ſi conſternés ? Comme vos eſclaves priſonniers, madame, dit Aſtillon, nous venons pour vous rendre ſervice. La comteſſe faiſant ſemblant de ne pas entendre : Vous n'étes point mes priſonniers, répondit-elle, & je ne ſache pas que vous ayez plus ſujet que d'autres de me rendre ſervice. Valbenon s'avança, & lui dit : Nous avons ſi long-temps mangé votre pain, que nous ſerions bien ingrats, madame, de ne pas vous rendre ſervice. Elle feignit de ne rien entendre, & fit toujours bonne mine, croyant les étonner par-là ; mais ils jouerent ſi bien leur rolle, qu'elle ne put s'empêcher de connoître que la choſe étoit découverte. Elle trouva d'abord moyen de les tromper ; car comme elle avoit perdu l'honneur & la conſcience, elle ne prit point pour ſon compte la honte qu'ils vouloient lui faire. Elle préféroit ſon plaiſir à tout l'honneur du monde : auſſi ne les reçut-elle pas plus mal pour cela, & ne marcha pas moins tête levée. Ils en furent enfin ſi ſurpris, qu'ils publierent la honte qu'ils avoient voulu lui faire.

Si vous ne trouvez pas, mesdames, que cette histoire soit propre à faire connoître que les femmes sont aussi méchantes que les hommes, je vous en conterai d'autres. Il me semble néanmoins que celle-ci suffit, pour vous montrer qu'une femme, qui a perdu la honte, fait le mal cent fois plus hardiment qu'un homme. Il n'y eut point de femme à qui cette histoire ne fit faire tant de signes de croix, qu'il sembloit qu'elles voyoient tous les diables de l'enfer. Humilions-nous, mesdames, leur dit Oysille, à la considération d'une action si horrible. La personne abandonnée de Dieu, & celle avec laquelle elle se joint, deviennent également méchantes. Comme ceux qui s'attachent à Dieu, sont animés de son esprit, aussi ceux qui suivent le diable, sont poussés par l'esprit du diable; & rien n'est plus brute que ceux que Dieu abandonne. Quelque chose que cette pauvre dame ait faite, dit Emarsuite, je ne saurois louer ceux qui se vantent de leur prison. Je crois, dit Longarine, qu'un homme n'a pas moins de peine à tenir sa bonne fortune secrete, qu'à la poursuivre. Il n'y a point de veneur qui ne prenne plaisir à corner sa prise, ni d'amant qui ne soit bien aise de publier la gloire

de ſa victoire. Voilà une opinion, dit Simontault, que je ſoutiens hérétique devant tous les inquiſiteurs du monde ; car je poſe en fait qu'il y a plus d'hommes ſecrets que de femmes. Je ſais bien qu'il s'en trouveroit qui aimeroient mieux en être moins bien traités, que de n'avoir pas la liberté de le dire. De-là vient que l'égliſe, comme bonne mere, a établi des prêtres pour confeſſeurs, & non pas des femmes, parce qu'elles ne peuvent rien cacher. Ce n'eſt pas pour cette raiſon, répondit Oyſille ; mais c'eſt parce que les femmes haïſſent ſi fort le vice, qu'elles ne donneroient pas ſi facilement l'abſolution que les hommes, & impoſeroient des pénitences trop auſteres. Si elles étoient auſſi auſteres, dit Dagoucin, à impoſer des pénitences, qu'elles le ſont à répondre, elles déſeſpéreroient plus de pécheurs qu'elles n'en ſauveroient. Ainſi l'égliſe a bien ordonné à tous égards. Je ne prétends pas pour cela excuſer les gentilshommes qui ſe vantent de leur priſon, car jamais homme n'eut d'honneur à médire des femmes. Puiſque le fait étoit commun, répliqua Hircan, il me ſemble qu'ils faiſoient bien de ſe conſoler les uns les autres. Mais, repartit Guebron, ils ne le devoient

jamais avouer pour leur honneur même. Les livres de la table ronde nous apprennent, qu'il n'eſt point glorieux à un chevalier de vaincre un autre chevalier qui n'a pas de valêur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Longarine, que cette pauvre femme ne mourût de honte devant ſes priſonniers. Celles qui l'ont perdue, répondit Oyſille, ont bien de la peine à la retrouver, à moins qu'un fort amour ne la leur ait fait perdre. Pour celles-là j'en ai vu beaucoup revenir. Je crois, dit Hircan, que vous en avez vu revenir celles qui y ſont allées : car l'amour fort eſt bien rare chez les femmes. Je ne ſuis pas de votre avis, dit Longarine, car je ſais qu'il y en a qui ont aimé jusqu'à la mort. J'ai tant envie d'en entendre une hiſtoire, répondit Hircan, que je vous donne ma voix, & je ſerai bien-aiſe de voir chez les femmes un amour dont je les ai toujours crues incapables. Vous le croirez, repartit Longarine, quand vous aurez entendu le conte, & vous demeurerez convaincu qu'il n'y a point de plus forte paſſion que l'amour. Comme elle fait entreprendre des choſes preſque impoſſibles pour avoir quel-

que plaiſir en cette vie, auſſi mine-t-elle plus que toutes les paſſions celui qui perd l'eſpérance de réuſſir, comme vous allez voir par ce que je vais dire.



L. NOUVELLE.



S. Freudenbeger inv. De Longueil Sculp.



L. NOUVELLE.

Un amant, après une ſaignée, reçoit les faveurs de ſa maîtreſſe, & meurt, & eſt ſuivi de la belle qui ſuccombe à ſa douleur.

IL n'y a pas encore un an qu'il y avoit à Crémone un gentilhomme nommé meſſire Jean-Pierre, qui avoit long-temps aimé une dame de ſes voiſines; mais quelque choſe qu'il eût pu faire, il n'avoit jamais pu en avoir la réponſe qu'il ſouhaitoit, quoiqu'elle l'aimât de tout ſon cœur. Le pauvre gentilhomme en fut ſi affligé, qu'il

ſe retira chez lui, réſolu d'abandonner la vaine pourſuite d'un bien, à laquelle il conſumoit ſa vie. Croyant ſe détacher de ſon inhumaine, il fut quelques jours ſans la voir, & tomba dans une ſi profonde triſteſſe qu'il n'étoit plus connoiſſable. Ses parens firent venir les médecins, qui lui voyant le viſage jaune, crurent que c'étoit une opilation de foie, & le firent ſaigner. La dame qui avoit tant fait la cruelle, ſachant fort bien qu'il n'étoit malade que du chagrin qu'il avoit qu'elle n'eût pas répondu à ſon amour, lui envoya une vieille confidente avec ordre de lui dire, que ne pouvant plus douter que ſon amour ne fût ſincere & véritable, elle avoit réſolu de lui accorder ce qu'elle lui avoit refuſé pendant tant de temps; & que pour cet effet elle avoit trouvé moyen de ſortir de chez elle, & d'aller dans un lieu où il pouvoit la voir en toute liberté. Le gentilhomme qui ce matin-là avoit été ſaigné au bras, ſe trouvant plus ſoulagé par cette ambaſſade, qu'il ne l'avoit été par tous les remedes de ſes médecins, lui manda qu'il ne manqueroit point de s'y trouver à l'heure qu'elle lui indiquoit, & qu'elle avoit fait un miracle évident, en ce qu'avec une ſeule parole elle avoit

guéri un homme d'une maladie à laquelle toute la faculté ne pouvoit trouver de remede. Le ſoir tant ſouhaité étoit venu, il alla au lieu qui lui avoit été indiqué avec une joie ſi extrême, que ne pouvant augmenter il falloit neceſſairement qu'elle diminuât & prît fin. Il n'eut pas ſi long-temps à attendre celle qu'il aimoit plus que ſon ame. Il ne s'amuſa pas à lui faire un long diſcours. Le feu qui le conſumoit, le fit promptement courir au plaiſir qu'il ſe promettoit, & qu'il pouvoit croire à peine être en ſa puiſſance. Plus ivre d'amour & de volupté qu'il n'étoit néceſſaire, penſant trouver d'un coté un remede qui le fît vivre, il trouva de l'autre de quoi avancer ſa mort. Car s'étant oublié ſoi-même pour l'amour de ſa maîtreſſe, il ne s'apperçut pas que ſon bras ſe débanda. La plaie s'ouvrit, & le pauvre gentilhomme perdit tant de ſang, qu'il en étoit tout baigné. Croyant que l'excès qu'il avoit fait étoit la cauſe de ſa laſſitude, il ſe mit en devoir de retourner chez lui. Alors l'amour qui les avoit trop unis, fit en ſorte qu'en quittant ſa maîtreſſe, ſon ame en même-temps le quitta. Il avoit perdu tant de ſang, qu'il tomba mort aux pieds de la belle. La ſurpriſe, & la conſidération de la perte

qu'elle faifoit d'un fi parfait amant, de la mort duquel elle étoit la feule caufe, la mirent hors d'elle-même. D'ailleurs faifant réflexion à la honte qui lui en reviendroit, fi l'on trouvoit chez elle un corps mort, elle fe fit aider par une fervante de confiance & porta le corps dans la rue. Et ne voulant le laiffer feul, elle prit l'épée du mort, réfolue de fuivre fa deftinée, & de punir fon cœur, qui étoit caufe de tout le mal. Elle fe perça de cette épée, & tomba morte fur le corps de fon amant. Le pere & la mere de cette fille fortant au matin de leur maifon, trouverent ce trifte fpectacle. Après avoir fait les doléances qu'un accident fi tragique méritoit, ils les enterrerent tous deux enfemble.

Voilà, mefdames, un malheur extrême, qu'on ne peut rapporter qu'à un amour de la même nature. Voilà qui me plaît, dit Simontault, quand l'amour eft fi réciproque, que l'un mourant l'autre ne veut pas furvivre. Si Dieu m'avoit fait la grace de trouver une telle maîtreffe, je crois que jamais homme n'eût aimé plus parfaitement que moi. Je fuis perfuadée, dit Parlamente, que l'amour ne vous auroit pas fi fort aveuglé, que

vous n'euſſiez ſongé à mieux lier votre bras. Les hommes n'oublient pas leur vie pour les dames. Le temps en eſt paſſé. Mais il n'eſt pas paſſé, répondit Simontault, que les dames oublient la vie de leurs amants pour leur plaiſir. Je crois, dit Emarſuite, qu'il n'y a point de femme au monde qui ſe faſſe un plaiſir de la mort d'un homme, quand même il ſeroit ſon ennemi. Mais ſi les hommes veulent ſe tuer eux-mêmes, les dames ne peuvent pas les en empêcher. Cependant, dit Saffredant, celle qui refuſa du pain au pauvre affamé, doit être regardée comme ſa meurtriere. Si vos prieres, dit Oyſille, étoient auſſi raiſonnables que celles du pauvre qui demande l'aumône, les dames ſeroient trop cruelles de ne pas vous accorder ce que vous leur demandez. Mais graces à Dieu, cette maladie ne tue que ceux qui doivent mourir dans l'année. Je ne trouve point, madame, répliqua Saffredant, qu'il y ait de plus grande néceſſité, que celle qui fait oublier toutes les autres. Quand aime bien, on ne connoît d'autre pain que les œillades & la parole de celle qu'on aime. Qui vous laiſſeroit jeûner, dit Oyſille, vous feroit bien parler autrement. Je vous avoue, répliqua-t-il, que le

corps pourroit s'en affoiblir, mais non le cœur & la volonté. Cela étant, dit Parlamente, Dieu vous a fait bien de la grace de vous avoir fait tomber entre les mains de femmes qui vous ont donné si peu de satisfaction, qu'il faut vous en consoler à boire & à manger. Vous vous en acquittez si bien qu'il me semble que vous devez louer Dieu de cette douce cruauté. Je suis si fait à la souffrance, ajouta-t-il, que je commence à me trouver bien des maux dont les autres se plaignent. C'est peut-être, dit Longarine, que vos plaintes vous reculent de la compagnie, où vous feriez agréablement reçu sans cela : car il n'y a rien de si incommode qu'un amant importun. Ajoutez-y, dit Simontault, une dame cruelle. Je vois bien, dit Oysille, que si nous voulions attendre que Simontault eût dit toutes ses raisons, nous trouverions complies au lieu de vêpres. C'est pourquoi allons louer Dieu de ce que cette journée s'est passée sans aucune dispute de conséquence. Elle se leva la premiere, & fut suivie de tout le reste. Mais Simontault & Longarine ne cesserent de disputer, & avec tant de douceur, que sans tirer l'épée Simontault eut la victoire, & fit voir qu'il n'y a point de plus grande nécessité qu'une

grande paſſion. Sur cela ils entrerent à l'égliſe où les moines les attendoient. Après vêpres on alla ſe mettre à table, où l'on parla autant qu'on mangea. La converſation ne finit pas avec le ſoupé, & on l'auroit pouſſée bien avant dans la nuit, ſi Oyſille ne leur avoit dit qu'ils pouvoient aller ſe délaſſer l'eſprit par de ſommeil. Elle ajouta, qu'elle craignoit fort que la ſixieme journée ne ſe paſſât pas auſſi agréablement, que les cinq autres s'étoient paſſées, diſant que quand on voudroit inventer, il n'étoit pas poſſible de faire de meilleurs contes que ceux qui avoient été faits. Tant que le monde durera, dit Guebron, il ſe fera tous les jours des choſes dignes de mémoire. Les méchants ſont toujours méchants, & les bons toujours bons, & tant que la méchançeté & la bonté regneront ſur la terre, il ſe fera toujours quelque choſe de nouveau, quoique Salomon ait écrit qu'*il ne ſe fait rien de nouveau ſous le ſoleil.* Comme nous n'avons pas été appellés au conſeil privé de Dieu, & que par conſéquent nous ignorons les premieres cauſes, nous trouverons toutes choſes nouvelles, & d'autant plus admirables, que moins nous voudrions ou pourrions les faire. Ainſi ne craignez pas que les journées ſuivantes ne vail-

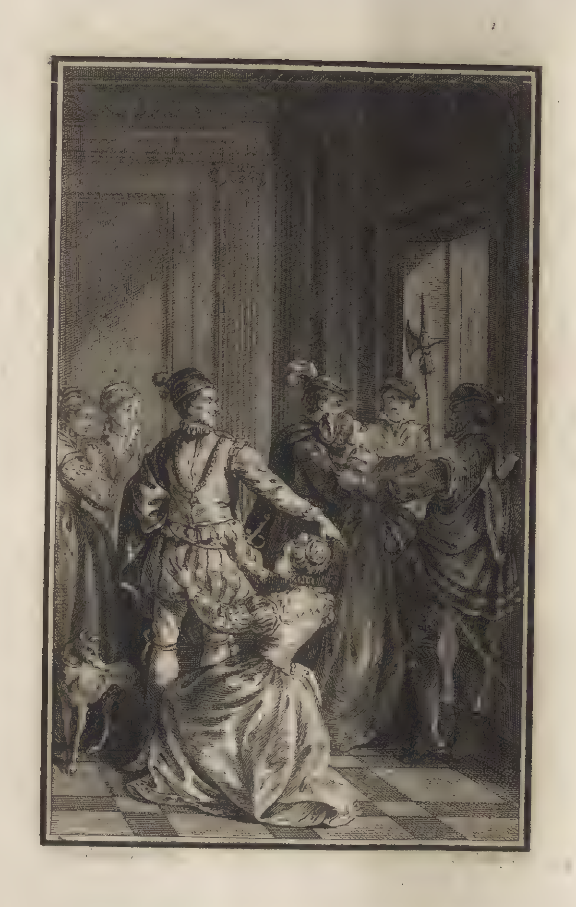
lent autant que les paſſées, & ſongez ſeulement à bien faire votre devoir de votre coté. Oyſille dit qu'elle ſe recommandoit à Dieu, au nom duquel elle leur donnoit le bon ſoir. Ainſi ſe retira toute la compagnie.



SIXIEME JOURNÉE.

LE lendemain plus matin que de coutume, madame Oyſille alla préparer ſon exhortation dans la ſalle ; mais le reſte de la compagnie en étoit averti, le deſir d'entendre ſes bonnes inſtructions les fit habiller avec tant de diligence, qu'elle n'attendit pas long-temps. Comme elle connoiſſoit leur cœur, elle lut l'épitre de ſaint Jean qui ne parle que d'amour. La compagnie trouva cette viande ſi douce, qu'encore que cette dévotion fût plus longue que celle des autres jours, il ſembloit à chacun qu'elle n'avoit pas duré un quart d'heure. Sortant de là ils allerent à la meſſe, où chacun ſe recommanda au Saint-Eſprit. Après qu'ils eurent dîné & pris un peu de repos, ils ſe rendirent au pré pour continuer à conter des nouvelles. Madame Oyſille demanda qui commenceroit la journée ? Je vous donne ma voix, madame, dit Longarine, car vous

nous avez aujourd'hui fait une ſi belle leçon, qu'il ſeroit impoſſible que vous contaſſiez une hiſtoire qui ne répondît pas à la gloire que vous a acquiſe ce matin. Je ſuis fâchée, repartit Oyſille, de ne pouvoir vous dire quelque choſe d'auſſi profitable que ce matin. Cependant ce que je vous dirai, ſera conforme aux préceptes de l'écriture, qui nous avertit de ne nous point fier aux princes, ni aux fils des hommes, qui ne peuvent nous ſauver. De peur que vous n'oubliez cette vérité faute d'exemple, je vais vous en donner un fort véritable, & ſi nouveau, qu'à peine ceux qui ont vu ce triſte ſpectacle, ont-ils eſſuyé leurs larmes.





LI. NOUVELLE.

Perfidie & cruauté d'un Italien.

UN duc d'Italie, que je ne nommerai pas, avoit un fils de l'âge de dix-huit à vingt ans, qui fut fort amoureux d'une fille de bonne maison. N'ayant pas la liberté de lui parler comme il vouloit, à cause de la bizarrerie de la coutume du pays, il eut recours à un gentilhomme qui étoit à son service, & amoureux d'une belle & jeune demoiselle qui servoit la duchesse. Le cavalier se servoit de cette demoiselle pour faire dire à sa maîtresse la grande passion qu'il avoit pour elle. Cette pauvre fille se faisoit un plaisir de lui rendre service, persua-

dée que n'ayant que de bonnes intentions, elle pouvoit avec honneur se charger de l'ambassade. Mais le duc qui regardoit plus à l'intérêt de sa maison, qu'à l'honnête amitié de son fils, craignit que cette intrigue ne le menât jusqu'au mariage. Il fit veiller tant de gens, qu'on vint lui dire que cette pauvre demoiselle s'étoit mêlée de rendre les lettres de la part de son fils à celle dont il étoit passionnément amoureux. Il en fut en si grosse colere, qu'il résolut d'y mettre ordre. Mais il ne sut si bien dissimuler son ressentiment, que la demoiselle n'en fût avertie. Elle connoissoit ce prince pour méchant & sans conscience, & fut si épouvantée, qu'elle vint à la duchesse, & la supplia de lui permettre de se retirer jusques à ce que sa colere fût passée. La duchesse lui dit qu'elle tâcheroit de savoir, avant que de lui donner son congé, de quelle maniere son mari prenoit la chose. Elle apprit bientôt que le duc en parloit fort mal : & comme elle le connoissoit, non-seulement elle donna congé à la demoiselle, mais lui conseilla même de se retirer dans un couvent, jusques à ce que l'orage fût calmé. Elle le fit le plus secrétement qu'il lui fut possible, mais non si secrétement que le duc n'en eût avis. Il demanda à sa femme avec un visage feint & joyeux, où étoit cette demoiselle. La duchesse qui crut que son époux en savoit la vérité, lui dit ingénuement ce qui en étoit.

Il feignit d'en être fâché, & dit qu'il n'étoit pas befoin qu'elle fît cela, qu'il ne lui vouloit point de mal, & qu'elle n'avoit qu'à la faire revenir, parce que le bruit de ces fortes de chofes n'étoit pas avantageux. La ducheffe lui dit que fi cette pauvre fille avoit le malheur d'être hors de fa bienveillance, il valoit mieux qu'elle fût quelque temps fans paroître devant lui; mais il ne voulut point prendre en paiement fes raifons, & lui commanda de la faire revenir. La ducheffe fit favoir à la demoifelle la volonté du duc fon époux; mais ne s'y fiant point, elle la pria de trouver bon qu'elle ne hafardât rien, puifqu'elle-même favoit bien que le duc ne pardonnoit pas fi aifément. Cependant la ducheffe l'affura fur fa vie & fur fon honneur qu'elle n'auroit point de mal. La demoifelle qui étoit bien perfuadée que fa maîtreffe l'aimoit, & que pour rien du monde elle ne voudroit la tromper, fe confia en fa promeffe, croyant que le duc ne voudroit jamais violer une parole, dont l'honneur & la vie de fa femme étoit garants, & s'en retourna bonnement. Auffitôt que le duc eut avis de fon retour, il vint dans la chambre de fa femme, & n'eut pas plutôt apperçu cette pauvre demoifelle, qu'il commanda à fes gentilshommes de la prendre & de la mettre en prifon. La ducheffe qui fur fa parole l'avoit tirée de fon afile, en fut fi ou-

trée, qu'elle ſe jetta aux pieds de ſon mari, le ſuppliant que pour ſon honneur, & pour l'honneur de ſa maiſon, il eût la bonté de ne faire point une telle action, puiſque pour lui obéir elle l'avoit tirée d'un lieu où elle étoit en ſûrete. Mais quelque priere qu'elle pût faire, & quelque raiſon qu'elle pût alléguer, elle ne put amollir la dureté de ſon cœur, ni vaincre la forte réſolution qu'il avoit faite de ſe venger. Sans répondre un ſeul mot à la femme, il ſe retira le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & ſans forme de juſtice, oubliant Dieu & l'honneur de ſa maiſon, il fit cruellement pendre cette pauvre demoiſelle. Je n'entreprends pas de vous conter quel fut le déplaiſir de la ducheſſe; il ſuffira de vous dire qu'elle en eut toute la douleur que devoit avoir une femme, une dame d'honneur & de cœur, qui contre la foi qu'elle avoit promiſe, voyoit mourir une perſonne qu'elle auroit voulu ſauver. Beaucoup moins entreprendrai-je de vous dire quelle fut l'affliction du pauvre gentilhomme ſon amant. Il fit tout ce qu'il put pour ſauver la vie à ſa maîtreſſe, & offrit même de mourir pour elle; mais rien ne fut capable de toucher le duc, qui ne connoiſſoit point d'autre félicité que de ſe venger de ceux qu'il haïſſoit. Ainſi fut miſe à mort cette innocente contre les loix de l'honnêteté, & au grand regret de tous ceux qui la connoiſſoient.

Voilà, mefdames, de quoi eft capable la méchanceté quand elle eft jointe avec la puiffance. J'avois entendu dire, dit Longarine, que la plupart des Italiens (je dis la plupart, car il y a en Italie autant de gens de bien qu'en autre lieu du monde) étoient fujets à trois vices par excellence : mais je n'aurois pas cru qu'ils euffent porté fi loin la vengeance & la cruauté, que de faire mourir une perfonne pour fi peu de chofe. Vous avez bien dit un des trois vices, lui dit Saffredant en riant; mais il faut favoir, Longarine, quels font les deux autres. Si vous ne le favez, répondit Longarine, je vous l'apprendrois volontiers; mais je fuis affurée que vous le favez tous. Vous me croyez bien vicieux en difant cela, repliqua Saffredant. Nullement, repartit Longarine; mais je crois que vous connoiffez fi bien la laideur du vice, que vous pouvez l'éviter mieux qu'un autre. Ne vous étonnez pas de cette cruauté, dit Simontault; car ceux qui ont été en Italie, en difent des chofes fi incroyables, que celle qu'on vient de conter, n'eft au prix qu'une petite peccadille. Quand les François prirent Rivoli, dit Guebron, il y avoit un capitaine Italien qui paffoit pour un brave homme, & qui voyant mort

un homme qui n'étoit pas autrement ſon ennemi, ſi ce n'eſt pour avoir pris parti de Guelphe à Gibelin, lui arracha le cœur, le rotit ſur les charbons, le mangea avec avidité, & répondit à ceux qui lui demandoient s'il étoit bon, qu'il n'avoit jamais mangé rien de plus friand & de plus délicieux. Non content de cette belle action, il tua la femme du mort qui étoit groſſe, lui ouvrit le ventre pour en arracher le fruit, qu'il mit en pieces contre les murailles. Il remplit d'avoine les corps du mari & de la femme, & y fit manger ſes chevaux. Jugez ſi cet homme-là n'eût pas fait mourir une fille dont il auroit cru avoir été déſobligé. Ce duc, dit Emarſuite, avoit plus de peur que ſon fils ne ſe mariât pas richement, que de deſir de lui donner une femme à ſon gré. Il n'y a point de doute, reprit Simontault, que le penchant des Italiens ne ſoit d'aimer plus que la nature, ce qui n'eſt créé que pour ſon ſervice. Voilà, dit Longarine, les péchés dont je voulois parler: car on ſait qu'aimer l'argent au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour ſes beſoins, c'eſt en être idolâtre. Parlamente dit que ſaint Paul n'avoit point oublié leurs vices, non plus que les vices de ceux qui s'imaginent ſurpaſſer les autres en

en prudence & en raiſon humaine ; ſur leſquelles ils comptent ſi fort, qu'ils ne rendent point à Dieu l'honneur qui lui appartient. C'eſt pourquoi le Tout-puiſſant jaloux de ſa gloire, rend plus inſenſés que les bêtes brutes ceux qui ſe croient plus ſenſés que tous les autres hommes ; & permet qu'ils faſſent des actions contre nature ; qui font connoître évidemment que leur ſens eſt réprouvé. C'eſt le troiſieme péché, dit Longarine en l'interrompant, auquel ſont ſujet la plupart des Italiens. De bonne foi, dit Nomerfide, cette converſation me plaît : & puiſque ceux qu'on regarde comme les eſprits les plus déliés ; & comme les gens qui parlent le mieux, ſont punis de cette maniere, & demeurent plus brutes que les brutes mêmes, il faut conclure que les humbles & les perſonnes d'un médiocre génie comme moi, ſeront doués d'une ſageſſe angélique. Je vous aſſure, répondit Oyſille, que je ne ſuis pas éloignée de votre ſentiment ; & je ſuis perſuadée qu'il n'y en a point de plus ignorants que ceux qui ſe croyent ſavants. Je n'ai jamais vu de moqueur, dit Guebron, qui n'ait été moqué, de trompeur qui n'ait été trompé, ni d'orgueilleux qui n'ait été humilié. Vous me faites ſouvenir, reprit Simontault, d'une tromperie que

je voudrois bien vous conter ſi elle étoit honnête. Puiſque nous ſommes ici, dit Oyſille, pour dire la vérité, dites-là quelle qu'elle ſoit, je vous donne ma voix. Puiſque vous le ſouhaitez, madame, répondit Simontault, je m'en vais donc vous la dire.





S. Fraidenberg inv. L. Halbou Sculp.



LII. NOUVELLE.

D'un ſale déjeuné donné à un avocat & à un gentilhomme, pur le valet d'un apothicaire.

DU temps du dernier duc Charles, il y avoit à Alençon un avocat nommé Antoine Bacheré, bon compagnon, & aimant à déjeuner du matin. Etant un jour aſſis devant ſa porte, il vit paſſer un gentilhomme qui s'appelloit monſieur de la Tireliere. Comme il faiſoit froid, il étoit venu à pied pour une affaire qu'il avoit en ville, & n'avoit pas oublié chez lui ſa groſſe robe fourrée

de renard. Voyant l'avocat qui étoit à peu près fait comme lui, il lui demanda l'état de ses affaires, & ajouta qu'il ne s'agissoit que de trouver quelque bon déjeuné. L'avocat répondit que ce déjeuné se trouveroit assez, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un qui le payât. Sur cela il le prit sous le bras, & lui dit : allons mon compere, peut-être trouverons-nous quelque sot qui payera pour tous deux. Le hasard fit rencontrer derriere eux le garçon d'un apothicaire, jeune homme rusé & inventif, que l'avocat railloit perpétuellement. Le garçon songea dès-lors à s'en venger ; sans reculer que de dix pas, il trouva derriere une maison un étron de belle taille, bien & duement gelé. Il le mit dans un papier, & l'enveloppa si proprement qu'il sembloit un petit pain de sucre. Il regarda où étoient ses gens, & passa devant eux en homme fort pressé, il entra dans une maison, & laissa tomber de sa manche le pain de sucre comme par mégarde. L'avocat le ramassa avec beaucoup de joie, & dit à la Tireliere : ce fin valet payera notre écot ; mais allons-nous-en vite, de peur qu'il ne revienne sur ses pas. Etant entrés

dans un cabaret, l'avocat dit à la ſervante, faites-nous bon feu, & nous donnez de bon pain & de bon vin, & un morceau de quelque choſe de friand. Nous avons de quoi payer. La ſervante les ſervit à leur gré; mais en s'échauffant à boire & à manger, le pain de ſucre que l'avocat avoit dans ſon ſein, commençoit à dégeler, & rendoit une ſi grande puanteur, que croyant qu'elle venoit d'ailleurs, il dit à la ſervante : vous avez la maiſon la plus puante, & la plus infecte que j'aye vue de ma vie. La Tireliere qui avoit ſa part de ce bon parfum, fit la même choſe. La ſervante fâchée de ce qu'ils l'appelloient ainſi ſalope, leur dit toute en colere : par ſaint Pierre, mon maître, la maiſon eſt ſi propre & ſi nette, qu'il n'y a de merde que celle que vous y avez apportée. Les deux comperes ſe leverent de table en crachant & ſe tenant le nez, & ſe mirent auprès du feu. En ſe chauffant l'avocat tira ſon mouchoir de ſon ſein, tout dégoutant du ſirop du pain de ſucre fondu qu'il mit en lumiere. Vous pouvez croire que la ſervante ſe moqua d'eux de la belle maniere, après les injures qu'ils lui avoient dites,

& que l'avocat fut fort confus de ſe voir la dupe d'un garçon apothicaire qu'il avoit toujours raillé. La ſervante au lieu d'en avoir pitié, leur fit auſſi bien payer leur écot, qu'ils s'étoient fait ſervir, & leur dit qu'ils devoient être bien ivres, puiſqu'ils avoient bu par la bouche & par le nez. Les pauvres gens s'en allerent avec leur honte & leur dépenſe. Ils ne furent pas plutôt dans la rue, qu'ils virent le garçon apothicaire qui demandoit à tout le monde ſi l'on n'avoit point vu un pain de ſucre enveloppé dans du papier. Ils voulurent ſe détourner de lui; mais il cria à l'avocat: monſieur, ſi vous avez mon pain de ſucre, je vous prie de me le rendre; car c'eſt double péché de dérober à un pauvre domeſtique. A ce cri ſortirent pluſieurs perſonnes par la ſeule curioſité d'entendre ce démêlé; & la choſe fut ſi bien vérifiée, que le garçon apothicaire fut auſſi aiſe d'avoir été dérobé, que les autres furent fâchés d'avoir fait un ſi vilain larcin: cependant ils s'en conſolerent dans l'eſpérance de lui rendre une autrefois la pareille.

Cela arrive aſſez ſouvent, meſdames, à ceux qui ſe font un plaiſir de pareilles fineſſes. Si le gentilhomme n'avoit pas voulu manger aux dépens d'autrui, il n'auroit pas bu ſi vilainement auprès du feu. Il eſt vrai que mon conte n'eſt pas trop propre; mais vous m'avez donné permiſſion de dire la vérité. Je l'ai fait, & vous voyez par-là que quand un trompeur eſt trompé, il n'y a perſonne qui en ſoit fâché. On dit d'ordinaire, dit Hircan, que les paroles ne ſont point puantes; mais ceux qui les diſent ne laiſſent pas de les ſentir. Il eſt vrai, dit Oyſille, que ces ſortes de paroles ne puent point; mais il y en a d'autres qu'on appelle ſales, qui ſont de ſi mauvaiſe odeur, que l'ame en ſouffre plus que ne feroit le corps de ſentir un pain de ſucre comme celui dont vous avez parlé. Je vous prie, repartit Hircan, dites-moi quelles paroles vous ſavez qui ſont ſi ſales, qu'elles font ſouffrir & le corps & l'eſprit d'une honnête femme. Il feroit beau, répondit Oyſille, que je vous diſſe ce que je n'ai conſeillé à aucun de dire. Je comprends bien maintenant quelles ſont ces paroles, dit Saffre-

dant. Les femmes veulent faire les ſages, & ne ſe ſervent point ordinairement de ces façons de parler. Mais je demanderois volontiers à celles qui ſont ici, pourquoi elles rient ſi volontiers, quand on en parle devant elles, puiſqu'elles ne veulent point en parler. Je ne comprends pas qu'une choſe qui déplaît ſi fort puiſſe faire rire. Ce n'eſt pas de ces beaux mots, dit Parlamente, que nous rions; mais c'eſt à cauſe du penchant naturel que chacun a à rire, ou quand on voit tomber quelqu'un, ou qu'on entend dire quelque mot hors de propos, comme il arrive ſouvent aux plus ſages & aux plus beaux parleurs de dire une choſe pour l'autre. Mais quand les hommes diſent des ordures de deſſein prémédité, je ne ſache point d'honnête femme qui n'ait pour ces ſortes de gens une ſi grande averſion, que bien loin de les écouter, on fuit leur compagnie. Il eſt vrai, dit Guebron, que j'ai vu des femmes faire le ſigne de la croix après avoir entendu de ces ſortes de paroles, qu'on trouvoit plus ſales à meſure qu'elles étoient redites. Mais, dit Simontault, combien de fois ont-elles mis leur maſque, pour rire en

liberté autant qu'elles s'étoient fâchées en apparence ? Encore étoit-il mieux de faire ainsi, dit Parlamente, que de faire connoître qu'on y prit plaisir. Vous louez donc, dit Dagoucin, l'hypocrisie des dames autant que la vertu. La vertu vaudroit bien mieux, répliqua Longarine ; mais quand elle manque, il faut se servir de l'hypocrisie pour faire oublier notre petitesse, comme nous nous servons de mules de chambre. C'est encore beaucoup que nous puissions cacher nos défauts. Il vaudroit mieux, reprit Hircan, laisser paroître quelquefois un défaut, que de le cacher avec tant de soin du manteau de la vertu. Il est vrai, dit Ermarsuite, qu'un habit emprunté déshonore autant celui qui est contraint de le rendre, qu'il lui a fait d'honneur à le porter. Il y a aussi une dame dans le monde, qui pour avoir trop caché une petite faute, en a fait une plus grande. Je crois savoir, dit Hircan, de qui vous voulez parler ; mais au moins ne la nommez pas. Je vous donne ma voix, dit Guebron, à condition que quand vous aurez fait ce conte, vous nous direz les noms, dont nous jurons de ne jamais par-

ler. Je vous le promets, dit Emarſuite, perſuadée que je ſuis, qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe dire honnêtement.







LIII. NOUVELLE.

Diligence perſonnelle d'un prince pour éloigner un amant importun.

LE roi François I étant allé avec peu de ſuite paſſer quelques jours à un fort beau château, tant pour y chaſſer, que pour ſe délaſſer, fut accompagné d'un ſeigneur auſſi honnête, auſſi vertueux, auſſi ſage, & auſſi bien fait que prince qu'il y eût à la cour. Ce ſeigneur avoit épouſé une femme d'une beauté médiocre, mais qu'il aimoit autant qu'un mari peut aimer ſa femme. Il avoit tant de confiance en elle. que quand il aimoit ailleurs il ne lui en faiſoit point un ſecret,

bien perſuadé qu'elle n'avoit d'autre volonté que la ſienne. Ce ſeigneur conçut une fort grande amitié pour une veuve de qualité qui paſſoit pour la plus belle femme de ſon temps. Si le prince aimoit cette veuve, la princeſſe ſa femme ne l'aimoit pas moins. Elle l'envoyoit ſouvent quérir pour boire & manger avec elle, & la trouvoit ſi ſage & ſi honnête, que loin d'être fâchée que ſon mari l'aimât, elle avoit de la joie de voir qu'il s'adreſſât à un ſujet ſi digne & ſi vertueux. Cette amitié fut ſi longue & ſi parfaite, que le prince s'employoit aux affaires de la veuve comme aux ſiennes propres, & la princeſſe ſa femme n'en faiſoit pas moins.

La beauté de la veuve lui acquit pluſieurs grands ſeigneurs & gentilshommes pour ſoupirants. Les uns recherchoient ſa bienveillance par amour ſeulement, & les autres en vouloient à ſon bien; car outre la beauté elle avoit de grands biens. Un gentilhomme entr'autres la pourſuivoit de ſi près, qu'il ne manquoit jamais de ſe trouver à ſon lever & à ſon coucher, & paſſoit auprès d'elle le plus de temps qu'il lui étoit poſſible. Le prince qui croyoit qu'un homme d'une naiſſance & d'une mine ſi médiocre, ne devoit pas être traité ſi favorablement, ne goûtoit point du tout ſes

aſſiduités. Il faiſoit ſouvent ſur cela des remontrances à la veuve : mais comme elle étoit fille de duc, elle s'excuſoit en diſant, qu'elle parloit généralement à tout le monde, & que leur amitié n'en ſeroit que mieux cachée quand on verroit qu'elle ne parloit pas plus aux uns qu'aux autres.

Au bout de quelque temps ce gentilhomme qui lui parloit de mariage, fit tant de diligence qu'elle lui promit de l'épouſer, plus par importunité que par amour, à condition qu'il ne la preſſeroit point de déclarer le mariage juſques à ce que ſes filles fuſſent mariées. Après cette promeſſe le gentilhomme alloit à ſa chambre ſans ſcrupule de conſcience à toutes les heures qu'il vouloit, & il n'y avoit qu'une femme de chambre & un homme qui ſuſſent leur affaire. Le prince voyant que le gentilhomme s'apprivoiſoit de plus en plus chez la veuve, le trouva ſi mauvais, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : J'ai toujours aimé votre honneur comme celui de ma propre ſœur. Vous ſavez avec combien d'honnêteté je vous ai parlé, & avec combien de plaiſir j'aime une dame auſſi ſage & auſſi vertueuſe que vous : mais ſi je croyois qu'un autre qui ne le mérite pas, eût par importunité ce que je ne veux pas demander malgré vous, je ne pour-

rois le souffrir, & cela ne vous feroit pas d'honneur. Je vous le dis parce que vous étes belle & jeune, & qu'ayant été jusqu'ici en bonne réputation, on commence à faire courir un bruit qui vous est très-désavantageux. Quoiqu'il n'ait ni naissance, ni bien, ni crédit, ni savoir, ni bonne mine en comparaison de vous, il vaudroit mieux néanmoins que vous l'eussiez épousé, que de donner lieu aux soupçons comme vous faites. Dites-moi donc, je vous prie, si vous étes résolue de l'aimer, car je ne veux point partager votre cœur avec lui. Je le lui laisserai tout entier, & n'aurai plus pour vous les sentiments que j'ai eus jusqu'ici.

La veuve craignant de perdre son amitié, se mit à pleurer, & lui jura qu'elle aimeroit mieux mourir que d'épouser le gentilhomme dont il parloit: mais qu'il étoit si importun qu'elle ne pouvoit l'empêcher d'entrer dans sa chambre aux heures que tous les autres y entroient. Ce n'est point de cette heure-là dont je parle, dit le prince, car j'y puis entrer aussi bien que lui, & chacun voit ce que vous faites: mais on m'a dit qu'il y va après que vous étes couchée; ce que je trouve si mauvais, que si vous continuez sans déclarer qu'il est votre mari, vous étes la femme la plus per-

due d'honneur qui fût jamais. Elle lui fit tous les ſermens qu'elle put s'imaginer, qu'elle ne le tenoit ni pour époux, ni pour amant, mais pour l'homme du monde le plus importun. Puiſqu'ainſi eſt, dit le prince, je vous aſſure que je vous en déferai. Comment, répondit la veuve, voudriez-vous le faire mourir? Non, non, dit le prince; mais je lui ferai connoître que ce n'eſt point ainſi qu'il faut faire mal parler des dames chez le roi. Je vous jure par tout l'amour que j'ai pour vous, que s'il ne ſe châtie après que je lui aurai parlé, je le châtierai ſi bien qu'il ſervira d'exemple aux autres.

Il ne manqua pas en ſortant de trouver le gentilhomme en queſtion qui venoit voir la veuve, & de lui dire ce qu'on vient de rapporter, l'aſſurant que la premiere fois qu'il l'y trouveroit à une autre heure que celle où les gentilshommes doivent aller voir les dames, il lui feroit ſi belle peur, qu'il lui en ſouviendroit toute ſa vie, ajoutant qu'il ne falloit pas ſe jouer à une femme qui avoit des parents ſi conſidérables. Le gentilhomme proteſta qu'il n'y avoit jamais été que comme les autres; & que s'il l'y trouvoit, il ſe ſoumettoit à tout ce qu'il voudroit lui faire. Quelques jours après le gentilhomme croyant que le prince

eût oublié ce qu'il lui avoit dit, alla voir un soir la veuve & y demeura assez tard. Le prince dit à sa femme que la veuve étoit incommodée d'un gros rhume ; & la duchesse le pria de l'aller voir pour tous deux, & de lui faire des excuses de ce qu'elle n'y pouvoit aller, retenue qu'elle étoit par une affaire indispensable. Le prince attendit que le roi fût couché, & ensuite il s'en alla à dessein de donner le bon soir à la veuve. Comme il étoit prêt à mettre le pied sur le degré pour monter, il trouva un valet de chambre qui descendoit. Questionné sur ce que faisoit sa maîtresse, il répondit & jura qu'elle étoit couchée & endormie. Le prince retourna sur ses pas, & soupçonnant chemin faisant qu'il n'y eût du mensonge, il regarda derriere lui ; & voyant le valet qui s'en retournoit avec hâte ; il se promena dans la cour devant cette porte, pour voir si le valet ne reviendroit point ; mais un quart d'heure après il le vit encore descendre & regarder de tous cotés pour voir qui étoit dans la cour. Le prince ne doutant pas alors que le gentilhomme ne fût avec la veuve, & n'osoit sortir de peur de lui, il se promena long-temps. S'avisant enfin qu'une des fenêtres de la chambre de la veuve regardoit sur un petit jardin, & n'étoit guere haute, il se souvint de ce proverbe qui dit, que qui ne peut passer par la porte, saute par la fenêtre ;

tre ; il appella un de ſes valets de chambre & lui dit : Allez-vous-en à ce jardin-là derriere ; & ſi vous voyez quelqu'un deſcendre par la fenêtre, mettez l'épée à la main incontinent qu'il ſera deſcendu, & ferraillant contre la muraille, vous crierez, tue, tue, & tout cela ſans lui toucher. Le valet de chambre fit comme ſon maître lui avoit commandé, & le prince ſe promena juſqu'à environ minuit.

Le gentilhomme apprennant que le prince étoit toujours dans la cour, réſolut de deſcendre par la fenêtre. Après avoir jetté ſa cape dans le jardin, avec le ſecours de ſes bons amis il y ſauta lui-même. Le valet de chambre ne l'apperçut pas plutôt, qu'il fit grand bruit de ſon épée, criant, tue, tue. Le pauvre gentilhomme prenant le valet pour le maître, eut tant de peur, que ſans ſonger à prendre ſa cape il s'enfuit le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Il trouva les archers du guet, qui furent fort étonnés de le voir ainſi courant. Il n'oſa leur dire autre choſe que les prier avec empreſſement de lui ouvrir la porte, ou de le loger avec eux juſqu'au lendemain ; ce qu'ils firent n'ayant pas les clefs.

Ce fut alors que le prince alla fe coucher. Il trouva fa femme endormie. Il la réveilla, & lui dit, dormez-vous, ma mie? Quelle heure eft-il? Depuis hier au foir que je me couchai, répondit-elle, je n'ai point entendu l'horloge. Il eft trois heures paffées, lui dit-il. Jéfus! Monfieur! repartit la femme, où avez vous tant demeuré? J'ai bien peur que vous ne vous en trouviez incommodé. Je ne ferai jamais malade de veiller, ma mie, répondit le prince, tant que je ferai veiller ceux qui s'imaginent me tromper. En difant cela, il fit un fi grand éclat de rire, qu'elle le pria inftamment de lui dire ce que c'étoit. Il lui conta la chofe tout du long, & lui montra la peau du loup que fon valet de chambre avoit apportée. Après qu'ils fe furent divertis aux dépens de la veuve, & de fon galant, ils dormirent avec autant de repos & de tranquillité, que les amants eurent de peur & d'inquiétude, que leur intrigue ne fût découverte. Cependant le gentilhomme confidérant qu'il ne pouvoit diffimuler devant le prince, vint le matin à fon lever, & le fupplia de ne le point découvrir, & de lui faire rendre fa cape. Le prince fit femblant de ne rien favoir, & joua fi bien fon rolle, que le pauvre gentilhomme ne favoit où il en étoit; mais enfin il eut une mercuriale à laquelle il ne s'attendoit pas; car le prince

l'aſſura que ſi jamais il y revenoit, il en parleroit au roi, & le feroit bannir de la cour.

Jugez, meſdames, je vous prie, ſi cette pauvre veuve n'eût pas mieux fait de parler franchement à celui qui lui faiſoit l'honneur de l'aimer, que de le réduire en diſſimulant à la néceſſité de chercher une preuve ſi honteuſe pour elle. Elle ſavoit, dit Guebron, que ſi elle diſoit la vérité, elle perdroit entierement ſon eſtime qu'elle vouloit ſe conſerver à quelque prix que ce fut. Il me ſemble, dit Longarine, que puiſqu'elle avoit choiſi un mari à ſon gré, elle ne devoit pas craindre de perdre l'amitié de tous les autres. Je crois, dit Parlamente, que ſi elle avoit oſé délarer ſon mariage, elle ſe fût contentée de ſon mari: mais le voulant cacher juſques à ce que ſes filles ſeroient mariées, elle ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner une ſi bonne couverture. Ce n'eſt point cela, dit Saffredant; mais c'eſt que l'ambition des femmes eſt ſi grande, qu'elles ne ſe contentent jamais d'un ſeul amant. J'ai entendu dire que les plus ſages en ont volontiers trois, un pour l'honneur, l'autre pour l'intérêt, & le troiſieme pour le plaiſir; & chacun des trois ſe croit le plus aimé, mais les deux ſervent au dernier. Vous parlez, dit Oyſille, de celles qui n'ont ni amour ni honneur.

Il y en a, madame, repliqua Saffredant, du caractere que je dépeins ici, que vous regardez comme les Lucréces du pays. Comptez, reprit Hircan, qu'une femme habile faura toujours vivre où les autres mourront de faim. Le pis eft auffi, répliqua Longarine, quand leur fineffe eft connue. C'eft tant mieux, répondit Simontault, car ce n'eft pas à leur avis peu de gloire pour elles, que de paffer pour plus fines que leurs compagnes. Cette réputation de fineffe qu'elles ont acquife à leurs dépens, foumet à leur obéiffance plus d'amants que ne fait la beauté. En effet un des plus grands plaifirs des amants, eft de conduire leurs amours finement. Vous parlez donc, dit Emarfuite, de l'amour criminel; car l'amour légitime n'a point befoin de couvertures. Otez cela de votre efprit, je vous en fupplie, dit Dagoucin; car plus la drogue eft précieufe, & moins doit-elle s'éventer, à caufe de la malice ou du peu de pénétration de ceux qui ne font prenables que par les apparences extérieures, qui font toujours les mêmes à l'un & à l'autre égard. C'eft pourquoi le fecret eft néceffaire, foit qu'on aime par un principe de vertu, ou par un principe tout oppofé; & cela de peur de faire mal juger ceux qui ne peuvent pas croire qu'un homme puiffe aimer une femme par un principe d'honneur. Ils jugent d'autrui par

eux mêmes, & comme ils aiment le plaiſir, ils s'imaginent que chacun l'aime autant qu'eux. Si nous étions tous de bonne foi, la diſſimulation ſeroit inutile pour les yeux & pour la langue, au moins à l'égard de ceux qui aimeroient mieux mourir que d'avoir une mauvaiſe penſée. Je vous aſſure, Dagoucin, repartit Hircan, que votre philoſophie eſt ſi ſublime, qu'il n'y a perſonne de la compagnie qui la reçoive ni qui la croye. A vous entendre parler on diroit que vous auriez deſſein de faire accroire que les hommes ſont ou des anges, ou des démons, ou des pierres. Je ſais bien, repliqua Dagoucin, que les hommes ſont hommes, & ſujets à toutes les paſſions; mais je ſais auſſi qu'il y en a qui aimeroient mieux mourir, que de ſacrifier en amour leur conſcience à leur plaiſir. C'eſt beaucoup de mourir, dit Guebron. Je ne ſaurois croire cela, quand même le plus auſtere religieux du monde me le diroit. Je crois aiſément, répondit Hircan, qu'il n'y a perſonne qui ne déſire le contraire. Cependant on fait ſemblant de ne point aimer les raiſins, quand ils ſont ſi hauts qu'on n'y peut atteindre. Mais, reprit Nomerfide, je crois que l'épouſe de ce prince fut bien aiſe que ſon mari apprît à connoître les femmes. Je réponds du contraire, répondit Emarſuite. Elle en fut très-fâchée, parce qu'elle l'aimoit.

J'aimerois autant, dit Saffredant, celle qui rioit quand ſon mari baiſoit ſa ſervante. Vraiment, dit Emarſuite, vous nous en ferez le conte. Il eſt court, dit Saffredant, mais vous ne laiſſerez pas d'en rire ; ce qui vaut mieux que la longueur.





De Longueil Sculp.



LIV. NOUVELLE.

D'une demoiselle qui rioit de voir son mari baisant sa servante, & qui dit quand on lui en demanda la cause, qu'elle rioit de son ombre.

IL y avoit entre les monts Pyrénées & les Alpes un gentilhomme nommé Thogas, qui avoit femme & enfans, une fort belle maison & tant de biens & de plaisir, qu'il avoit tout sujet d'être content. Tant d'agrémens étoient seulement traversé par une si violente douleur de tête, que les les médecins lui conseillerent de ne plus coucher avec sa femme; à quoi elle consentit très-volon-

tiers, parce qu'elle aimoit préférablement à toutes choſes, la ſanté & la vie de ſon mari. Elle fit mettre ſon lit à l'autre coin de la chambre, vis-à-vis de celui de ſon mari, & en ligne ſi droite, que l'un ni l'autre n'auroit ſu mettre la tête dehors ſans ſe voir. Cette demoiſelle avoit deux ſervantes. Le mari & la femme étant couchés liſoient ſouvent des livres de récréation. Les ſervantes tenoient la chandelle, la jeune au mari, & l'autre à la femme. Le gentilhomme trouvant ſa ſervante plus jeune & plus belle que ſa femme, prenoit tant de plaiſir à la conſidérer, qu'il diſcontinuoit ſa lecture pour l'entretenir. Sa femme entendoit tout cela & n'étoit pas fâchée que ſes valets & ſes ſervantes divertiſſent ſon mari, perſuadée qu'il n'aimoit qu'elle ſeule. Un ſoir après avoir lu plus long-temps qu'à l'ordinaire, la demoiſelle regarda le long du lit de ſon mari, où étoit la jeune ſervante qui lui tenoit la chandelle, & ne la voyoit que par derriere; mais elle ne pouvoit voir ſon mari que du coté de la cheminée qui retournoit devant ſon lit, & contre une muraille blanche où donnoit la reverbération de la chandelle. Elle reconnut fort bien le viſage de ſon mari, & celui de ſa ſervante, & à la faveur

de cette reverbération elle voyoit auſſi clairement que ſi elle les eût vus effectivement, s'ils s'éloignoient, s'ils s'approchoient, ou s'ils rioient. Le gentilhomme qui ne s'en appercevoit pas, & qui comptoit que ſa femme ne pouvoit les voir, baiſa ſa ſervante. Pour cette fois la femme ne dit mot; mais voyant que ces ombres faiſoient ſouvent le même mouvement, elle eut peur que la réalité ne fût ſous ces ombres, & fit un ſi grand éclat de rire, que les ombres en étant alarmées, ſe ſéparerent. Le gentilhomme lui demanda pourquoi elle rioit ſi fort, & la pria de lui faire part de ſa joie. Je ſuis ſi ſotte, mon mari, lui répondit-elle, que je ris de mon ombre. Quelques queſtions qu'il pût lui faire, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre choſe. Cependant il avoit baiſé cette ombre.

Je me ſuis ſouvenu de cette aventure ſur ce que vous avez dit de la dame qui aimoit la maîtreſſe de ſon mari. De bonne foi, dit Emarſuite, ſi ma ſervante m'en eût fait autant, je me fuſſe levée, & lui euſſe tué la chandelle ſur le nez. Vous étes bien terrible, dit Hircan, mais c'eût été pour vous ſi votre mari & la ſervante ſe fuſ-

ſent mis contre vous, & vous euſſent bien battue. Faut-il faire tant de mal pour un baiſer ? la femme auroit encore mieux fait de ne dire mot, & de laiſſer divertir ſon mari. Cela l'auroit peut-être guéri. Mais, dit Parlamente, elle craignoit que la fin du divertiſſement ne le rendît encore plus malade. Elle n'eſt pas, dit Oyſille, du nombre de ceux dont parle notre Seigneur, quand il dit, Nous avons lamenté & vous n'avez point pleuré, nous avons chanté & vous n'avez point danſé ; car quand ſon mari étoit malade, elle pleuroit, & quand il étoit joyeux, elle rioit. Toutes les femmes de bien devroient ainſi partager avec leurs maris le bien & le mal, la joie & la triſteſſe, les aimer, les ſervir & leur obéir comme l'égliſe à Jeſus-Chriſt. Il faudroit donc, madame, dit Parlamente, que nos maris agiſſent envers nous comme Jeſus-Chriſt fait envers l'égliſe. Auſſi faiſons-nous, dit Saffredant, & nous ferions quelque choſe de plus s'il étoit poſſible : car Jeſus-Chriſt n'eſt mort qu'une fois pour ſon égliſe, & nous mourons tous les jours pour nos femmes. Mourir ! dit Longarine, il me ſemble que vous & les autres qui ſont ici, valez mieux écus, que vous ne valiez ſous avant que d'être mariés. Je ſais bien pourquoi, dit Saf-

fredant, c'eſt parce qu'on éprouve ſouvent notre valeur. Cependant nos épaules ſe ſentent d'avoir ſi long-temps porté le harnois. Si vous aviez été contraints, reprit Emarſuite, de porter le harnois un mois durant, & de coucher ſur la dure, vous auriez grande envie de regagner le lit de votre bonne femme, & de porter le harnois dont vous vous plaignez à préſent. Mais on dit qu'on ſouffre tout ſi ce n'eſt l'aiſe. On ne connoît ce que vaut le repos qu'aprés l'avoir perdu. Cette bonne femme, dit Oyſille, qui rioit quand ſon mari étoit joyeux, avoit beaucoup à faire à trouver ſon repos par-tout. Je crois, dit Longarine, qu'elle aimoit mieux ſon repos que ſon mari, puiſque rien ne lui étoit ſenſible quelque choſe qu'il pût faire. Elle prenoit de bon cœur, dit Parlamente, ce qui pouvoit nuire à ſa conſcience & à ſa ſanté ; mais auſſi elle n'étoit pas femme à ſe chagriner pour peu de choſe. Quand vous parlez de la conſcience, vous me faites rire, dit Simontault. C'eſt une choſe dont je ne voudrois jamais qu'une femme s'inquiétât qu'à juſte titre. Vous mériteriez bien, dit Nomerfide, avoir une femme comme celle qui fit bien voir après la mort de ſon mari, qu'elle aimoit mieux ſon argent que ſa conſcience. Je vous prie,

dit Saffredant, contez-nous cette nouvelle. Je vous donne ma voix. Je n'avois pas réſolu, répliqua Nomerfide, de conter une hiſtoire ſi courte; mais puiſqu'elle vient à propos, je la dirai.





S. Freudenberg Inv. L. Halbou Sculp.



LV. NOUVELLE.

Fineſſe d'une Eſpagnole pour frauder les cordeliers du legs teſtamentaire de ſon mari.

IL y avoit a Saragoſſe un marchand, qui ſentant approcher l'heure de ſa mort, & voyant qu'il falloit quitter ſes biens, qu'il avoit peut-être acquis avec mauvaiſe foi, crut expier ſon péché s'il donnoit tout aux mendiants, ſans conſidérer que ſa femme & ſes enfans mourroient de faim après ſa mort. Après avoir donné ſes ordres au ſujet de ſa maiſon, il dit qu'il vouloit qu'un beau cheval d'Eſpagne, qui faiſoit preſque tout ſon bien, fût vendu, & l'argent diſtribué aux pauvres men-

diants. Il pria ſa femme de ne pas manquer incontinent après ſa mort de vendre le cheval, & de diſpoſer ſuivant ſes intentions de l'argent qui en proviendroit. L'enterrement étant fait, & les premieres larmes jettées, la femme qui n'étoit pas plus bête que les Eſpagnoles ont accoutumé de l'être, s'en vint au valet qui avoit entendu comme elle la derniere volonté de ſon mari, & lui dit: il me ſemble que je perds aſſez en perdant mon mari que j'aimois avec tant de tendreſſe, ſans perdre encore le reſte de mes biens. Cependant je ne voudrois point contrevenir à ce qu'il m'a ordonné; mais mon deſſein ſeroit d'améliorer ſon intention. Le pauvre homme a cru faire un ſacrifice à Dieu, de donner après ſa mort une ſomme dont de ſon vivant il n'eût pas voulu donner un écu, quelque preſſante qu'eût été la néceſſité, comme vous le ſavez fort bien. Ainſi j'ai ſongé que nous ferons ce qu'il nous a ordonné de faire après ſa mort, bien mieux qu'il ne l'auroit fait lui-même, s'il avoit vécu quelques jours de plus; car je pourvoirai à la néceſſité de mes enfans: mais il faut que perſonne du monde n'en ſache rien. Le valet ayant promis de garder le ſecret, elle lui dit: vous irez vendre ſon cheval & à ceux qui vous demanderont combien, vous répondrez un ducat. Mais j'ai un fort bon chat

que je veux auffi vendre, & que vous vendrez en même temps que le cheval, quatre-vingt dix-neuf ducats, & ferez de l'un & de l'autre cent ducats, qui eft le prix que mon mari vouloit vendre fon cheval feul. Le valet fit promptement ce que fa maîtreffe fouhaitoit. Comme il promenoit le cheval dans la place, tenant le chat entre fes bras, un gentilhomme qui connoiffoit le cheval, & qui en avoit eu autrefois envie, lui demanda combien il en vouloit en un mot. Il lui répondit un ducat. Je te prie de ne point te moquer de moi, dit le gentilhomme. Je vous affure, monfieur, répondit le valet, qu'il ne vous coûtera pas d'avantage. Il eft vrai qu'il faut acheter le chat en même temps, & j'en veux quatre vingt-dix-neuf ducats. Le gentilhomme qui crut avoir affez bon marché, lui donna d'abord un ducat pour le cheval, & le refte pour le chat, & fit emmener fes deux bêtes. Le valet de fon coté emporta fon argent. Sa maîtreffe en fut fort joyeufe, & ne manqua pas de donner aux pauvres mendiants fuivant les intentions de fon mari, le ducat que le cheval avoit été vendu, & garda le refte pour fournir à fes befoins & à ceux de fa famille.

N'étoit-elle pas à votre avis plus fage que fon mari, & n'avoit-elle pas plus de foin du bien de

ſa famille, que de ſa conſcience? Je crois, dit Parlamente, qu'elle aimoit ſon mari: mais voyant qu'à la mort il avoit mal enviſagé l'état de ſes affaires, connoiſſant ſes intentions, elle les expliqua au profit de ſes enfans: & en cela je loue ſa ſageſſe. Ne croyez-vous pas, dit Guebron, que ce ſoit une grande faute de contrevenir à la derniere volonté de nos amis morts? Très-grande, répondit Parlamente, lorſque nos amis ont fait leur teſtament, étant de bon ſens. Appellez-vous n'être pas de bon ſens, répliqua Guebron, de donner ſon bien à l'égliſe & aux pauvres mendiants? Ce n'eſt point une faute, repartit Parlamente, de donner aux pauvres ce que Dieu nous a donné: mais de donner tout, & laiſſer ſa famille dans une extrême miſere, c'eſt une conduite que je ne ſaurois approuver. Il me ſemble que ce ſeroit une action auſſi agréable que Dieu, d'avoir ſoin des pauvres orphelins qu'on laiſſe, qui ſe voyant ſans pain, accablés de miſere, & preſſés de la faim, maudiſſent quelquefois leurs parents au lieu de les benir. On ne peut tromper celui qui connoît les cœurs, & il jugera non-ſeulement ſelon les œuvres, mais auſſi ſelon la foi & la charité qu'on aura eue. D'où vient donc, ajouta Guebron, que l'avarice eſt aujourd'hui ſi profondément enracinée, que la plupart des gens ne font du bien que

quand

quand ils ſentent approcher la mort, & qu'ils voient que Dieu va leur demander compte ? Je crois qu'ils aiment tant leurs richeſſes, que s'ils pouvoient les emporter, ils le feroient volontiers. Mais c'eſt alors que le Seigneur leur fait ſentir le plus vivement la ſévérité de ſon jugement ; parce que tout ce qu'ils ont fait durant leur vie de bien ou de mal, ſe préſente à leurs yeux à l'heure de la mort. C'eſt alors que le livre de la conſcience eſt ouvert ; & que chacun y voit le bien & le mal qu'il a fait : en effet le malin expoſe toutes choſes aux yeux du pécheur, ou pour lui faire accroire qu'il a bien vécu, ou pour le porter à la défiance de la miſéricorde de Dieu ; & tout cela pour le dévoyer du droit chemin. Il me ſemble, Hircan, dit Nomerfide, que vous ſavez quelque hiſtoire ſur ce ſujet. Je vous prie de la dire ſi vous la jugez digne de la compagnie. Très-volontiers, répondit Hircan. Quelque répugnance que j'aie de dire quelque choſe au déſavantage des moines, cependant comme nous n'avons épargné ni rois, ni ducs, ni comtes, ni barons, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang de tant de perſonnes illuſtres, attendu même que nous ne parlons ici que des vi-

cieux. Nous ſavons que dans toutes ſortes d'états il y a des gens de bien, & que les bons ne doivent pas ſouffrir pour les mauvais. Après ce préambule venons à notre hiſtoire.





S. Freudenberg. Inv. L. Halbou. Sculp.



LVI. NOUVELLE.

Un cordelier marie un autre cordelier à une belle & jeune demoiſelle, & ils ſont enſuite tous deux punis.

IL paſſa à Padoue une dame Françoiſe, à laquelle on rapporta qu'il y avoit un cordelier dans les priſons de l'évêché. Voyant que chacun en parloit & en plaiſantoit, elle en demanda le ſujet, & apprit que le cordelier qui étoit un vieillard, étoit confeſſeur d'une fort honnête & dévote dame, veuve depuis quelques années, & qui n'avoit qu'une fille unique, qu'elle aimoit avec tant de paſſion, qu'il n'y avoit peine qu'elle ne ſe donnât pour lui amaſſer du bien, & lui trouver un bon parti. Comme elle

voyoit que sa fille grandissoit, elle étoit dans un continuel souci pour lui trouver un mari qui pût vivre paisiblement avec elles deux ; c'est-à-dire, qui eût de la piété & de la conscience, comme elle croyoit en avoir. Comme elle avoit entendu dire à quelque ridicule prédicateur qu'il valoit mieux faire le mal par le conseil des docteurs, que de faire le bien contre l'inspiration du Saint-Esprit, elle s'adressa à son confesseur, docteur en théologie, moine âgé & en réputation de bonnes mœurs par toute la ville ; persuadée qu'elle ne pouvoit manquer de trouver son repos & celui de sa fille par le conseil & les bonnes prieres du bon pere, elle le pria instamment de choisir un mari à sa fille, tel qu'il connoissoit qu'une fille qui aimoit Dieu & son honneur devoit le souhaiter. Il répondit qu'il falloit avant toutes choses implorer la grace du S. Esprit par jeûnes & par prieres, & qu'ensuite Dieu lui prêtant ses lumieres, il espéroit de trouver ce qu'elle demandoit. Là-dessus il s'en alla penser à son affaire. Comme la mere lui avoit dit qu'elle avoit cinq cents ducats prêts à donner au mari de sa fille, & qu'elle nourriroit & entretiendroit le mari & la femme, les logeroit & leur fourniroit des meubles, il jetta les yeux sur un jeune compagnon de belle taille & de bonne mine, qu'il avoit en main, se promettant de lui donner la belle fille, la maison, les meubles,

la nourriture & les habits, & de garder pour lui les cinq cents ducats pour ſoulager un peu ſon ardeur avare. Après qu'il eut parlé à l'homme & arrêté toutes choſes, il alla trouver la mere, & lui dit: Je crois, madame, que Dieu m'a envoyé ſon ange pour trouver un époux à votre fille, comme il fit autrefois au fils de Tobie. J'ai en main le plus honnête jeune gentilhomme qui ſoit en Italie. Il a même vu votre fille, & en eſt amoureux. Etant aujourd'hui en oraiſon, Dieu me l'a envoyé, & m'a déclaré avec combien de paſſion il ſouhaite ce mariage. Comme je connois ſa maiſon & ſes parents, qu'il a d'ailleurs de la vertu, je lui ai promis de vous en parler. Je n'y ſais qu'un inconvénient, c'eſt que voulant ſecourir un de ſes amis qu'un autre vouloit tuer, il mit l'épée à la main pour les ſéparer; mais il arriva que celui qui vouloit tuer, fut tué. Quoiqu'il n'ait point frappé, il eſt néanmoins en ſuite pour s'être trouvé au meurtre. Ses parents lui ont conſeillé de ſe retirer en cette ville, où il eſt en habit d'écolier, & où il demeurera inconnu juſques à ce que ſon affaire ſoit acommodée; ce qui ne tardera pas, à ce qu'on eſpere. Vous voyez bien par là, qu'il faudroit que le mariage ſe fît ſecrétement, & que vous trouvaſſiez bon que le jour il allât aux leçons publiques, & vînt tous les ſoirs ſouper & coucher chez vous. Je trouve un grand avantage

en ce que vous me dites, mon revérend pere, répondit la mere; car au moins j'aurai près de moi ce que je défire le plus au monde.

Le cordelier produifit le galant en fort bon équipage, & avec un beau pourpoint de fatin cramoifi. Il fut fi bien reçu, que fans autre retardement les fiançailles furent faites; & minuit ne fut pas plutôt paffé, qu'ils firent dire une meffe & épouferent, & puis allerent coucher enfemble jufques au point du jour, que le marié dit à fa femme, que pour n'être pas connu, il étoit contraint s'en aller au college. Après avoir pris fon pourpoint de fatin cramoifi, & fa robe longue, fans oublier fa coiffe noire, il vint dire adieu à fa femme, qui étoit encore au lit, & l'affura que tous les foirs il viendroit fouper avec elle, mais que pour le dîné elle ne devoit pas l'attendre. Là-deffus il s'en alla, & laiffa fa femme qui s'eftimoit la plus heureufe du monde d'avoir rencontré un fi bon parti. Le jeune cordelier s'en retourna trouver le vieux, & lui porta les cinq cents ducats dont il étoient convenus en concluant le mariage, & ne manqua pas le foir d'aller retrouver celle qui le prenoit pour fon mari. Il fut fi bien fe faire aimer de fa femme & de fa belle-mere qu'elles ne l'auroient pas changé pour le plus grad prince du monde. Ce manége dura quelque temps:

mais comme Dieu a pitié de ceux qui ſont dans l'erreur de bonne foi, il arriva que la mere & la fille eurent envie d'aller à la meſſe aux cordeliers, & de rendre viſite en même-temps au bon pere confeſſeur, par le moyen duquel elles ſe croyoient ſi bien pourvues, l'une de beau-fils, & l'autre de mari. Le haſard voulut que ne trouvant point leur confeſſeur, ni autre moine de leur connoiſſance, elles furent contraintes d'entendre la grande meſſe qui ſe commençoit en attendant que le confeſſeur vînt. La nouvelle mariée fort attentive au ſervice divin & au myſtere, fut fort ſurpriſe quand le prêtre ſe tourna pour dire *Dominus vobiſcum*, car elle crut voir ſon mari, ou quelqu'autre qui lui reſſembloit fort. Cependant elle ne dit mot, & attendit qu'il revînt encore une fois. Elle le vit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait, & ne doutant point que ce ne fût lui, elle dit à ſa mere qui étoit en grande contemplation : Hélas, ma mere! qu'eſt-ce que je vois, s'écria-t-elle? Qu'eſt-ce que vous voyez, dit la mere? mon mari qui dit la meſſe, répondit la fille, ou la perſonne du monde qui lui reſſemble le mieux. La mere qui ne l'avoit point bien enviſagé, lui dit: Je vous prie ma fille de ne point vous mettre cela dans l'eſprit. Il eſt abſolument impoſſible que des hommes ſi ſaints fiſſent une pareille fourbe. Vous feriez

un grand péché de croire cela. Cependant la mere ne laissa pas d'y regarder. Quand ce vint à dire *Ite Missa est*, elle connut véritablement que deux freres jumeaux ne furent jamais si semblables. Elle étoit néanmoins si simple qu'elle eût dit volontiers : mon Dieu, gardez-moi de croire ce que je vois. Cependant comme sa fille y avoit un très-grand intérêt, elle voulut approfondir la chose, & savoir au vrai ce qui en étoit. Le mari qui ne les avoient point apperçues, étant revenu, la mere vint dire à sa fille : Nous saurons, si vous voulez maintenant, la vérité de votre mari. Quand il sera au lit j'irai le trouver, & vous lui ôterez son bonnet par derriere sans qu'il y pense. Nous verrons alors s'il a une telle couronne que celui qui a dit messe Ainsi résolu, ainsi fut fait. Le mari ne fut pas plutôt couché, que la belle mere arriva. Elle lui prit les deux mains comme par caresse, pendant que la fille lui ôtoit le bonnet par derriere, & découvroit sa belle couronne. La mere & la fille aussi surprises qu'on le peut être, appellerent sur le champ les domestiques qui le prirent & le lierent jusqu'au matin, sans que ses excuses & ses belles paroles pussent toucher personne. Le jour étant venu, la mere envoya quérir son confesseur, feignant d'avoir quelque grand secret à lui communiquer. Il vint en diligence, & ne fut pas plutôt entré, qu'elle

le fit prendre comme l'autre, en lui reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite. Aprés cela elle envoya quérir la juſtice entre les mains de laquelle elle les mit tous deux. Si les juges étoient gens de bien, il y a apparence que ce crime ne demeura pas impuni.

Vous voyez par-là, meſdames, que tous ceux qui font vœu de pauvreté, ne laiſſent pas d'être tentés de l'avarice; & c'eſt ce qui leur fait faire tant de maux. Ou, pour mieux dire, tant de biens, dit Saffredant; car combien de bonnes cheres ne fit point le moine des cinq cents ducats, que la bonne femme vouloit encoffrer? D'ailleurs la pauvre fille qui avoit attendu un mari avec tant d'impatience, étoit par ce moyen en état d'en avoir deux, & de pouvoir mieux juger de toutes les hiérarchies. Vous êtes l'homme du monde, dit Oyſille, qui jugez le plus faux. Cela vient de la prévention, où vous êtes que toutes les femmes ont le cœur fait comme vous. Avec votre permiſſion, madame, ce n'eſt point cela, répondit Saffredant; & je ſouhaiterois de bon cœur qu'il fût auſſi aiſé de contenter les femmes que les hommes. On ne ſauroit rien dire de moins raiſonnable, répliqua Oyſille. Il n'y a perſonne ici qui ne ſache le contraire. Et qu'ainſi ne ſoit, le conte qu'on vient de faire eſt une preu-

ve convaincante de l'ignorance des pauvres femmes, & de la méchanceté de ceux que nous regardons comme meilleurs que le commun des hommes. En effet ni la mere ni la fille ne vouloient rien faire d'elles-mêmes, mais se soumettoient aux conseils de ceux qu'elles croyoient sages & gens de bien. Il y a des femmes si difficiles, dit Longarine, qu'il semble qu'elles doivent avoir des anges. Delà vient, dit Simontault, qu'elles trouvent souvent des diables; & sur-tout celles qui ne se fiant pas à la providence, s'imaginent par leur bon sens ou par celui d'autrui, qu'elles trouveront en ce monde la félicité qui n'est donnée & ne peut venir que de Dieu. Comment, Simontault, dit Oysille, je ne croyois pas que vous sussiez tant de belles choses. Madame, répondit Simontault, il est dommage que je n'aie beaucoup d'expérience. Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je vois bien que vous faites un mauvais jugement de moi. Je puis pourtant bien faire le métier d'un cordelier, puisqu'un cordelier s'est mêlé de faire le mien. Si vous appellez tromper les femmes un métier, dit Parlamente, vous vous condamnez vous-même. Quand j'en aurois trompé cent, répliqua Simontault, je ne serois pas encore vengé des peines qu'une seule m'a fait souffrir. Je sais, reprit Parlamente, que vous vous plaignez per-

pétuellement des femmes ; cependant nous vous voyons ſi joyeux & en ſi bon point, qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez autant ſouffert que vous le dites. La belle inhumaine répond ſans doute, qu'il ſied bien de le dédier pour en tirer quelque conſolation. Vous citez-là, reprit Simontault, un notable docteur, qui non-ſeulement eſt fâcheux, mais auſſi rend fâcheuſes celles qui le liſent & qui ſuivent ſes préceptes. Cependant, répliqua Parlamente, je ne ſais point de doctrine qui ſoit plus néceſſaire aux jeunes dames. S'il eſt vrai, répondit Simontault, que les dames ſoient ſans compaſſion, nous pourrions bien laiſſer repoſer nos chevaux, & rouiller nos harnois juſqu'à la premiere guerre, & borner toutes nos penſées aux affaires du manege. Dites-moi, je vous prie, s'il eſt honnête à une dame de paſſer pour être ſans pitié, ſans charité & ſans amour ? Sans charité & ſans amour, repartit Parlamente, il ne faut pas cela ; mais ce mot de compaſſion ſonne ſi mal parmi les femmes, qu'elles ne peuvent s'en ſervir ſans offenſer leurs maris. Car qu'eſt-ce que cette pitié ou compaſſion ? c'eſt proprement accorder ce qu'on demande. Or on fait bien ce que les hommes demandent ordinairement. Ne vous en déplaiſe, madame, dit Simontault, il y en a de ſi raiſonnables, qu'ils ne demandent pour toute grace que la

liberté de parler. Vous me faites souvenir, répondit Parlamente, de celui qui se contentoit d'un gant. Sachons un peu, dit Hircan, qui est un amant de si bonne affaire : & pour cet effet je vous donne ma voix. J'en ferai le conte avec plaisir, répliqua Parlamente ; car il est plein d'honnêteté.







LVII. NOUVELLE.

D'un milord ridicule qui portoit un gant de femme ſur ſon habit par parade.

LE roi Louis XI envoya en Angleterre monſieur de Montmorenci, avec la qualité d'ambaſſadeur. Il ſe conduiſit ſi bien que le roi & tous les autres princes eurent de l'amitié pour lui, & l'eſtimerent ſi fort qu'ils lui communiquerent même pluſieurs affaires ſecretes; ſur leſquelles ils voulurent avoir ſon conſeil. Etant un jour à un régal que le roi donnoit, il ſe trouva aſſis auprès d'un milord de grande maiſon, qui por-

toit attaché ſur ſon pourpoint un petit gant comme pour femme. Ce gant étoit attaché avec des crochets d'or. A l'endroit des jointures des doigts il y avoit quantité de diamants, de rubis, d'émeraudes & de perles, le tout en ſi grand nombre, que ce gant étoit eſtimé de grand prix. Monſieur de Montmorenci le regardoit ſi ſouvent, que le milord s'apperçut qu'il avoit envie de lui demander la raiſon de ſa magnificence. Le milord croyant que le détail lui en étoit fort glorieux, dit: Je vois bien, monſieur, que vous êtes ſurpris de ce que j'ai ſi fort enrichi ce pauvre gant; mais je vais vous en apprendre le ſujet. Je vous regarde comme un galant homme, & je ſuis perſuadé que vous ſavez ce que c'eſt que l'amour. Si j'ai bien fait, vous me louerez; ſinon, vous excuſerez l'amour qui domine dans les cœurs qui ont de la vertu. Vous ſaurez que j'ai aimé toute ma vie une dame, que je l'aime encore, & que je l'aimerai même après ma mort. Comme mon cœur eut plus de hardieſſe à faire un digne choix, que ma langue n'en eut à parler, je demeurai ſept ans dans un reſpectueux ſilence, ſans oſer ſeulement faire ſemblant de l'aimer, craignant ſi elle s'en apperce-

voit, de perdre le moyen que j'avois d'être souvent avec elle ; ce qui me faisoit plus de peur que la mort. Mais étant un jour dans un pré, & la regardant, il me prit une si grande palpitation de cœur, que je perdis toute couleur & toute contenance. Elle s'en étant apperçue, & m'ayant demandé ce que j'avois, je lui répondis que je sentois un mal de cœur insupportable. Elle qui croyoit que ce fût une maladie où l'amour n'avoit point de part, me fit connoître qu'elle me plaignoit. Ce mouvement de compassion m'obligea de la supplier de mettre la main sur mon cœur pour juger de l'agitation où il étoit ; ce qu'elle fit plus par charité que par amitié. Comme je lui tenois sa main gantée sur mon cœur, il se mit en si grand mouvement, qu'elle sentit que j'avois dit la vérité. Alors je lui serrai la main sur mon estomac, & lui dis, recevez ce cœur, madame, qui veut sortir de mon estomac pour s'aller mettre entre les mains de celle dont j'espere grace, vie & miséricorde. C'est ce cœur, madame, qui me contraint maintenant de vous déclarer l'amour que j'ai pour vous, & que je vous cache depuis si long-temps. Ni mon cœur, ni moi, madame, ne pouvons plus tenir contre

un dieu ſi puiſſant. Surpriſe d'une déclaration ſi peu attendue, elle voulut retirer ſa main, mais je la retins ſi bien que ſon gant me demeura au lieu de la cruelle main. Comme je n'avois jamais eu, ni n'ai eu depuis d'autre privauté avec elle, je mis ce gant comme l'emplâtre le plus propre que je puiſſe donner à mon cœur. Je l'ai enrichi de tous les plus beaux bijoux que j'avois; mais ce qui m'eſt le plus précieux, c'eſt le gant, que je ne donnerois pas pour le royaume d'Angleterre. Je n'ai rien au monde que j'eſtime au prix de ce gant; & rien de plus doux pour moi que de le ſentir ſur mon eſtomac. Monſieur de Montmorenci, qui eût mieux aimé la main que le gant d'une dame, loua fort ſon honnêteté, & lui dit qu'il étoit le plus véritable amant qu'il eût jamais vu, puiſqu'il faiſoit tant de cas de ſi peu de choſe. Mais, ajouta-t-il, à quelque choſe malheur eſt bon, comme dit le proverbe. Vous étiez ſi amoureux, que ſi vous aviez eu quelque choſe de meilleur que le gant, vous ſeriez peut-être mort de joie: ce qu'il accorda à monſieur de Montmorenci, ſaus s'appercevoir qu'il ſe moquoit de lui.

Si

Si tous les hommes du monde étoit de ce caractere, les dames pourroient s'y fier, puisqu'il ne leur en coûteroit que le gant. J'ai si bien connu monsieur de Montmorenci, dont vous parlez, dit Guebron, que je suis sûr qu'un tel tourment ne l'auroit pas accomodé; & s'il avoit été homme à se contenter de si peu de chose, il n'auroit pas eu en amour les bonnes fortunes qu'il a eues; car comme dit la vieille chanson, jamais on n'entend dire du bien d'un amant poltron. Vous pouvez croire, dit Saffredant, que cette pauvre dame retira sa main en grande hâte, quand elle sentit la grande agitation de ce cœur. Elle crut sans doute qu'il alloit expirer, & l'on dit qu'il n'y a rien que les femmes haïssent plus que de toucher les morts. Si vous aviez autant fréquenté les hopitaux que les auberges, dit Emarsuite, vous ne diriez pas cela; car vous les verriez ensevelir des morts, dont les hommes, quelque hardis qu'ils soient, craignent souvent d'approcher. Il est vrai, dit Simontault, qu'il n'y a personne à qui on ait donné pénitence, qui n'ait fait le rebours de ce qui lui

a fait plaiſir. Témoin une demoiſelle que je vis dans une maiſon de conſidération, qui pour ſatisfaire au plaiſir qu'elle avoit eu de baiſer un homme qu'elle aimoit, fut trouvée à quatre heures du matin baiſant le corps mort d'un gentilhomme qui avoit été tué le jour précédent, & qu'elle n'avoit pas moins aimé que l'autre. Chacun connut alors qu'elle faiſoit pénitence des plaiſirs paſſés. Voilà, dit Oyſille, comme les hommes empoiſonnent toutes les bonnes actions que que les femmes font. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit baiſer ni les vivans ni les morts, ſi ce n'eſt de la maniere que Dieu le commande. Pour moi dit Hircan, je me ſoucie ſi peu de baiſer d'autres femmes que la mienne, que je donne volonlontiers les mains à toutes les loix qu'on voudra faire; mais j'ai pitié des jeunes gens à qui vous voulez ôter un ſi petit contentement, & annuller le precepte de ſaint Paul, qui ordonne qu'on baiſe *in oſculo ſancto.* Si ſaint Paul eût été un homme comme vous, dit Nomerfide, nous euſſions demandé l'expérience de l'eſprit de Dieu qui nous parloit en lui. A la fin, dit Guebron,

vous aimerez mieux douter de la ſainte écriture, que de démordre d'une de vos petites cérémonies. A Dieu ne plaiſe, repartit Oyſille, que nous doutions de la ſainte écriture, quoique nous ajoutions peu de foi à vos menſonges. Il n'y a point de femme qui ne ſache ce qu'elle doit croire, c'eſt de ne révoquer jamais en doute la parole de Dieu, & de ſe défier toujours de celle des hommes qui s'écartent de la vérité. Je crois, répliqua Simontault, qu'il y a plus d'hommes trompés par les femmes, que de femmes trompées par les hommes. Le peu d'amour qu'elles ont pour nous les empêche de croire la vérité; & au contraire nous les aimons avec tant d'excès, que nous donnons aiſément dans leurs menſonges, & que nous nous trouvons leurs dupes avant que de nous être défiés de pouvoir en être dupés. Il me ſemble, dit Parlamente, que vous avez entendu plaindre quelque ſot dupé par quelque femme peu ſage: en effet, ce que vous dites a ſi peu d'autorité, que vous avez beſoin d'amener quelque exemple au ſecours. Ainſi ſi vous en ſavez quelqu'un je vous donne ma voix. Je ne

prétends pas que pour un mot nous ſoyons obligés de vous en croire ; mais vous entendre médire de nous, nos nouvelles n'en ſouffriront point. Nous ſavons ce qui en eſt. Puiſqu'ainſi eſt, dit Simontault, je vais vous ſatisfaire.







LVIII. NOUVELLE.

D'une dame de la cour qui se vengea plaisamment de son amant.

IL y avoit à la cour de François I une dame de fort bon esprit, qui par sa beauté, par son honnêteté & par son beau parler, avoit gagné le cœur de plusieurs cavaliers, avec lesquels elle savoit fort bien passer le temps sans exposer son honneur, les entretenant si plaisamment qu'ils ne savoient sur quoi compter ; car les plus assurés

étoient au désespoir ; & les plus désespérés n'étoient pas sans espérance. Cependant en se moquant de la plupart d'eux, elle ne put s'empêcher d'en aimer fort un qu'elle nommoit son cousin, nom qui servoit de prétexte à une plus longue liaison. Mais comme il n'y a rien de solide dans le monde, leur amitié dégénéroit souvent en colere ; ensuite ils se raccommodoient de maniere que toute la cour en étoit informée. Pour montrer que cette dame n'aimoit rien qu'à donner beaucoup de peine à celui qui lui en avoit beaucoup donné, elle lui fit un jour meilleure mine qu'elle n'avoit jamais fait. Lui qui ne manquoit de hardiesse ni pour les armes, ni pour l'amour, commença à poursuivre vivement celle qu'il avoit priée diverses fois. Elle faisant semblant de ne pouvoir plus tenir, lui accorda ce qu'il demandoit, & lui dit que pour cet effet elle s'en alloit à sa chambre qui étoit sur un galetas, où elle savoit bien qu'il n'y avoit personne, & qu'aussi-

tôt qu'il la verroit partir, il ne manquât point de la ſuivre, ajoutant qu'elle avoit tant de bonne volonté pour lui, qu'il la trouveroit ſeule. Le gentilhomme la crut, & fut ſi content, qu'il ſe mit à jouer avec les autres dames en attendant qu'il la vît partir pour aller après elle. La belle qui ne manquoit d'aucune fineſſe des femmes, aborda deux grandes princeſſes avec leſquelles elle étoit fort familiere, & leur dit: Je vous ferai voir, ſi vous voulez, le plus agréable divertiſſement que vous ayez jamais vu. Elles qui ne vouloient point de mélancolie, la prierent de leur dire ce que c'étoit. C'eſt, dit-elle, un tel que vous connoiſſez, honnête homme s'il en fut jamais, mais le plus entreprenant qu'il y ait au monde. Vous ſavez combien il m'a fait de pieces, & vous n'ignorez pas que dans le temps que je l'aimois le plus, il m'a quittée pour d'autres; ce qui m'a plus chagrinée que je n'en ai fait ſemblant. J'ai maintenant occaſion de m'en venger.

Je m'en vais à ma chambre qui eſt au-deſſus de celle-ci, & s'il vous plaît d'y prendre garde, vous le verrez incontinent monter après moi. Quand il aura paſſé les galeries, & qu'il voudra monter le degré, mettez-vous, je vous prie, toutes deux à la fenêtre pour m'aider à crier au voleur, & vous verrez quel ſera ſon emportement. Je crois qu'il n'aura pas mauvaiſe grace dans ſa colere, & s'il ne me dit pas des injures tout haut, je n'y perdrai rien dans ſon cœur. Cette réſolution ne ſe prit pas ſans rire à l'avance ; car il n'y avoit point de courtiſan qui fît plus la guerre aux dames, & chacune l'aimoit & l'eſtimoit ſi fort, qu'on n'eût voulu pour rien du monde s'expoſer à s'en faire railler, de maniere que toutes croyoient avoir bonne part à la gloire qu'une ſeule eſpéroit de remporter ſur le cavalier. Auſſitôt donc que les princeſſes virent partir celle qui avoit concerté l'entrepriſe, elles commencerent à obſerver le gentilhomme, qui ne

demeura guere à changer de place. Il ne fut pas plutôt ſorti, qu'elles entrerent dans la galerie pour ne le pas perdre de vue. Lui qui ne ſe doutoit de rien mit ſa cape autour de ſon col pour ſe cacher le viſage, & deſcendit juſques dans la cour, & remonta enſuite. Mais trouvant quelqu'un qu'il étoit bien aiſe de n'avoir pas pour témoin, il deſcendit encore dans la cour & revint par un autre chemin; le tout ſans appercevoir les princeſſes qui virent tous ces mouvements. Quand il fut au degré par lequel il pouvoit monter ſûrement à la chambre de la belle, les princeſſes allerent ſe poſter à la fenêtre, & virent incontinent la dame en haut, qui ſe mit à crier au voleur tant que ſa tête put tenir. Les deux princeſſes crioient du bas au voleur avec tant de force, qu'on les entendit dans tout le château. Je vous laiſſe à penſer avec quel dépit le cavalier s'enfuit, non ſi bien envelopé qu'il ne fût reconnu de celles qui ſavoient le myſtere. Elles l'en ont ſouvent raillé

depuis. Celle qui lui avoit joué le tour ne l'a pas même épargné, & lui a dit en face qu'elle s'étoit bien vengée. Mais il avoit la réponſe ſi à la main, & ſe défendoit ſi ſpirituellement, qu'il leur fit accroire qu'il s'étoit défié de leur deſſein, & qu'il n'avoit promis à la belle de l'aller voir que pour lui donner quelque divertiſſement, diſant qu'il ne ſe ſeroit pas donné cette peine pour l'amour d'elle, qu'il y avoit long-temps qu'il n'aimoit plus. Mais les dames ne vouloient pas recevoir cette défaite, & la choſe eſt encore indéciſe.

S'il eſt vrai qu'il ait cru cette dame, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, puiſqu'il étoit ſi ſage & ſi hardi, que de ſon âge & de ſon temps il y a eu peu ou point d'hommes qui l'aient ſurpaſſé, comme ſa glorieuſe mort nous en eſt une bonne preuve, il me ſemble qu'on ne peut s'empêcher de convenir que les honnêtes gens qui aiment, ſont ſouvent la dupe des dames par un excès de crédulité. En bonne foi, dit Emarſuite, je loue cette dame d'avoir fait un pareil

tour ; car quand un homme eſt aimé d'une dame, & qu'il la quitte pour une autre, elle ne peut jamais trop ſe venger. Bon ; ſi elle eſt aimée, dit Parlamente ; mais il y en a qui aiment ſans être aſſurées d'être aimées ; & quand elles s'apperçoivent que leurs amants aiment ailleurs, elles les accuſent d'inconſtance. Ainſi celles qui ſont ſages, ne s'y laiſſent jamais tromper. Elles ne s'arrêtent & n'ajoutent jamais foi qu'à la vérité, pour ne pas s'expoſer aux fâcheuſes conſéquences du menſonge, parce que le vrai & le faux parlent le même langage. Si toutes étoient de votre ſentiment, dit Simontault, les hommes pourroient bien mettre leurs ſupplications dans leurs coffres. Mais quoique vous & vos ſemblables en puiſſiez dire, nous ne croirons jamais que les femmes ne ſoient auſſi incrédules qu'elles ſont belles. A la faveur de cette perſuaſion nous vivrons auſſi contents que vous voudriez nous rendre inquiets par vos oraiſons. Comme je ſais fort bien, dit Longarine, la dame qui a fait ce bon tour, je ne trouve aucune impoſſibilité à croire toutes les fineſſes qu'on pourroit lui attribuer ; puiſqu'elle n'a

pas épargné ſon propre mari, elle ne devoit pas épargner ſon amant. Vous en ſavez donc plus que moi, répondit Simontault, ainſi je vous donne ma voix, pour dire ce que vous en ſavez. Puiſque vous le voulez, & moi auſſi, répliqua Longarine.






S. Freudenberg Inv.
L. Halbou Sculp.



LIX. NOUVELLE.

Un gentilhomme eſt ſurpris par ſa femme dans le temps qu'il croyoit baiſer une de ſes demoiſelles.

LA dame dont vous venez de faire le conte, avoit épouſé un mari de bonne & ancienne maiſon, & qui n'avoit pas moins de bien que de naiſſance. L'amitié réciproque qu'ils eurent l'un pour l'autre fit ſeule ce mariage. Elle qui étoit la femme du monde la plus naïve, ne diſſimuloit point à ſon mari qu'elle n'eût des amants, dont elle ſe moquoit, & ne ſe ſervoit qu'à paſſer le temps; ſon mari avoit ſa part du plaiſir; mais à la lon-

gue ce manége le chagrina. D'un coté il trouvoit mauvais qu'elle entretînt long-temps des gens qu'il ne tenoit ni pour parents ni pour amis, & de l'autre il ne s'accommodoit pas de la dépense qu'il étoit contraint de faire à la suite de la cour. C'est pourquoi il se retiroit chez lui le plus souvent qu'il pouvoit; mais il recevoit tant de visites, que sa dépense n'en étoit guere moins grande. En quelque lieu que sa femme fût, elle trouvoit toujours moyen de se divertir, soit au jeu, soit à la danse, ou à quelqu'autre exercice auquel les jeunes dames peuvent honnêtement s'occuper. Quand son mari lui disoit quelquefois qu'ils faisoient trop de dépense, elle répondoit qu'il devoit être assuré qu'elle ne le feroit jamais cocu, mais bien coquin. En effet elle aimoit si fort la magnificence des habits, qu'il falloit qu'elle en eût des plus beaux & des plus riches qui parussent à la cour, où son mari ne la menoit que le moins qu'il pouvoit, quelque envie qu'elle eût d'y aller. C'est pourquoi elle se rendit si complaisante à son mari, que c'étoit avec peine qu'il lui refusoit des choses plus difficiles. Voyant un jour que toutes ses inventions ne pouvoient le porter à aller à la cour, elle s'apperçut qu'il faisoit fort bonne mine à une

femme de chambre qu'elle avoit, & crut qu'elle en pourroit tirer quelque avantage. Elle tira un ſoir cette fille en particulier, & la queſtionna ſi finement, tant par promeſſes que par menaces, qu'elle lui fit confeſſer, que depuis qu'elle étoit à ſon ſervice, il ne s'étoit point paſſé de jour, que ſon mari ne l'eût ſollicitée à l'aimer; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de rien faire contre Dieu & ſon honneur, attendu même qu'elle lui avoit fait l'honneur de la recevoir à ſon ſervice; ce qui feroit un double crime.

Cette dame apprenant l'infidélité de ſon époux eut d'abord du dépit & de la joie. Du dépit de voir que dans le temps qu'elle lui témoignoit tant d'amitié, il cherchoit ſous main les moyens de lui faire un affront à ſes yeux, & de la quitter pour une fille qu'elle regardoit comme beaucoup inférieure à elle pour la beauté & pour les agréments: de la joie parce qu'elle eſpéroit de le ſurprendre en flagrant délit, & le pouſſer de maniere qu'il ne lui reprocheroit plus ni ſes amants ni le ſéjour de la cour. Pour cet effet elle pria cette fille de conſentir peu à peu à ce que ſon mari demandoit, aux conditions qu'elle lui preſcrivit. La fille penſa

faire des difficultés : mais fa maîtreffe s'étant rendue garante de fa vie & de fon honneur, elle promit de faire tout ce qu'il lui plairoit. Le mari pouffant fa pointe, trouva cette fille toute changée, & la preffa plus vivement que de coutume. Mais comme elle favoit fon rolle par cœur, elle lui repréfenta qu'elle étoit pauvre, & qu'elle le feroit encore davantage en lui obéiffant, parce qu'elle feroit chaffée du fervice de fa maîtreffe, avec laquelle elle efpéroit gagner de quoi trouver un bon mari. Le gentilhomme répondit à cela, qu'elle ne devoit s'embarraffer de rien, qu'il la marieroit mieux & plus richement que fa maîtreffe ne fauroit faire, & ménageroit fon intrigue avec tant de fecret que perfonne ne pourroit en mal parler. Sur cela le marché fut conclu. Comme on délibéroit du lieu où les conditions devoient être fcellées, la fille dit qu'elle n'en favoit point de plus commode & de moins fujet aux foupçons, qu'une petite maifon qui étoit dans le parc, où il y avoit fort à propos une chambre & un lit. Le gentilhomme qui n'eût jamais fait de difficulté fur le lieu, trouva celui-là fort à fon gré, & attendit avec une extrême impatience le jour & l'heure dont on étoit convenu.

Cette

Cette fille tint parole à sa maîtresse, lui conta fort au long tout ce qui s'étoit passé entre elle & son maître, & lui dit que le rendez-vous étoit le lendemain après dîné : qu'elle ne manqueroit pas de lui faire signe lorsqu'il seroit temps de partir, à quoi elle la supplioit de bien prendre garde, & de ne manquer pas de son coté de s'y trouver à l'heure pour la délivrer du péril ou elle se mettoit pour lui obéir. La dame lui jura qu'elle n'y manqueroit point, la pria de n'avoir point de peur, & l'assura qu'elle ne l'abandonneroit jamais, & qu'elle la mettroit à couvert de la fureur de son mari. Le lendemain après dîné le gentilhomme fit à sa femme meilleur visage qu'il n'avoit encore fait, ce qui ne lui étoit pas fort agréable; mais elle sut si bien dissimuler qu'il ne s'apperçut de rien. Après le dîné elle lui demanda à quoi il passeroit le tems. Il lui dit qu'il ne savoit rien de meilleur que le jeu. On se mit donc en devoir de jouer; mais elle ne voulut point être de la partie, & dit qu'elle auroit le même plaisir à voir jouer. Avant que de se mettre au jeu, il n'oublia pas de dire à cette fille de songer à sa promesse. On n'eut pas plutôt commencé de jouer, qu'elle passa dans la salle, & fit signe à sa maîtresse qu'elle partoit pour

le pélérinage qu'elle avoit à faire. La femme vit fort bien le signe, mais le mari ne remarqua rien. Cependant au bout d'une heure un de ses valets lui ayant fait signe de loin, il dit à sa femme que la tête lui faisoit un peu mal, & qu'il étoit contraint d'aller prendre l'air, & de reposer un peu. Elle qui savoit son mal aussi bien que lui-même, lui demanda s'il vouloit qu'elle prît son jeu. Il lui dit qu'oui, & qu'il reviendroit bientôt. Elle répondit qu'il ne devoit point se presser, & qu'elle joueroit bien deux heures sans s'ennuyer. Le mari se retira donc à sa chambre, & de-là au parc. Sa femme qui savoit un chemin plus court, attendit un peu, & puis faisant tout à coup semblant d'avoir la colique, elle donna son jeu à un autre. Elle ne fut pas plutôt sortie de la salle, qu'elle laissa ses hauts patins, & courut le plus promptement qu'il lui fut possible au lieu où elle n'étoit pas bien aise que le marché se fit sans elle, & arriva à la bonne heure presque aussitôt que son mari. Elle demeura derriere la porte pour écouter les beaux & honnêtes discours que son mari tenoit à sa servante. Quand elle vit qu'il s'approchoit du criminel, elle le prit par derriere, & lui dit : Je suis trop près de vous pour en

prendre un autre. Il ne faut pas demander ſi le mari fut alors dans une colere extrême, tant d'être fuſtré du plaiſir qu'il s'étoit promis, que de voir que ſa femme, dont il craignoit de perdre pour jamais l'amitié, le connoiſſoit plus qu'il n'auroit voulu. Mais penſant que c'étoit un jeu que la fille avoit fait jouer, ſans parler à ſa femme il courut après la ſervante avec tant de fureur, qu'il l'auroit tuée ſi ſa femme ne la lui eût ôtée d'entre les mains. Il diſoit avec un tranſport extrême qne c'étoit la plus méchante coquine qu'il eût jamais vue, & que ſi ſa femme avoit attendu, elle auroit bien vu que ce n'étoit que pour l'éprouver & pour ſe moquer d'elle, & qu'au lieu de lui faire ce qu'elle croyoit, il lui auroit donné des verges pour la châtier ; mais elle qui ſe connoiſſoit à pareil métal, ne prit pas cela pour argent comptant, & lui fit de ſi bonnes remontrances, qu'il eut grande peur qu'elle ne voulût le quitter. Il lui fit toutes les promeſſes qu'elle voulut, & touché des ſages remontrances de ſa femme, il confeſſa qu'il avoit tort de trouver mauvais qu'elle eût des amants. Il convint qu'une femme belle & honnête n'en eſt pas moins vertueuſe pour être aimée, pourvu qu'elle ne faſſe & ne diſe rien contre ſon

honneur ; mais qu'un homme eſt fort condamnable de ſe donner la peine de pourſuivre une fille qui ne l'aime point, & faire tort à ſa femme & à ſa conſcience. Il finit en lui promettant de ne plus l'empêcher d'aller à la cour, & de ne jamais trouver mauvais qu'elle eût des amants, perſuadé qu'il étoit qu'elle les gardoit plus pour s'en divertir, que pour l'amitié qu'elle avoit pour eux. Ce diſcours ne déplut point à la dame, qui crut avoir gagné un grand point. Cependant elle témoigna tout le contraire, diſant qu'elle ne ſe ſoucioit point d'aller à la cour, & qu'il n'y avoit rien qui lui fût plus cher que ſon amitié, ſans laquelle toutes les compagnies lui étoient facheuſes. Elle ajouta qu'une femme aimée de ſon mari, & l'aimant de ſon coté comme elle faiſoit, portoit avec elle un ſauf-conduit pour parler à tout le monde, & n'être blamée de perſonne. Le pauvre gentilhomme ſe donna tant de peine pour l'aſſurer de l'amour qu'il avoit pour elle, qu'ils s'en retournerent enfin bons amis. Pour ne retomber plus en pareil inconvénient, il la pria de chaſſer la fille qui avoit été cauſe de tout le grabuge. Elle le fit, mais ce fut en la mariant bien & honorablement aux dépens de ſon mari, qui pour faire

oublier à ſa femme la fredaine qu'il avoit faite, la mena bientôt à la cour avec tant de pompe & de magnificence, qu'elle avoit ſujet d'en être contente.

Voilà ce qui m'a fait dire, meſdames, que je n'étois point ſurpriſe de la piece qu'elle avoit faite à un de ſes amants, aprés celle que je ſavois qu'elle avoit faite à ſon mari. Vous nous avez dépeint, dit Hircan, une femme bien fine, & un mari bien ſot. Puiſqu'il étoit venu juſques-là, il ne devoit pas s'arrêter en ſi beau chemin. Et qu'eût-il fait, dit Longarine? Ce qu'il vouloit faire, répondit Hircan. Auſſi ſa femme n'étoit-elle pas moins fachée de ſavoir le mal qu'il vouloit faire, que s'il l'avoit fait effectivement. Peut-être ſa femme l'auroit-elle plus eſtimé, ſi elle l'avoit connu plus hardi & meilleur compagnon? C'eſt bien dit, reprit Emarſuite; mais où trouverez-vous des hommes qui forcent deux femmes à la fois? car la femme eût défendu ſes droits, & la fille ſon pucelage. Il eſt vrai, repartit Hircan, mais un homme vigoureux & hardi

ne craint point d'en attaquer deux foibles, & ne manque pas d'en venir à bout. Je vous avoue, reprit Emarſuite, que s'il avoit tiré l'épée il auroit pu les tuer toutes deux, mais je ne vois pas qu'il eût pu leur échapper autrement. Dites-nous, je vous prie, ce que vous auriez fait, ſi vous euſſiez été à ſa place ? J'euſſe embraſſé ma femme, dit Hircan, & l'aurois emportée dehors; j'aurois fait enſuite de la ſervante ce qu'il m'auroit plu, ou par amour, ou par force. Il ſuffit, Hircan, dit Parlamente, que vous ſachiez faire le mal. Je ſuis ſûr, Parlamente, répondit Hircan, que je ne ſcandaliſe point l'innocent devant qui je parle, ni ne veux point ſoutenir un mauvais parti. Je ne loue ni l'entrepriſe qui ne vaut rien d'elle même, ni l'entrepreneur qui eſt demeuré à motié chemin plus par crainte que par amour. Je loue un homme qui aime ſa femme comme Dieu l'ordonne, mais quand il ne l'aime point, je ne l'eſtime guere de la craindre. A la vérité, répondit Parlamente, ſi l'amour ne vous rendoit bon mari, ce que vous feriez par la crainte feroit bien peu de choſe, & je l'eſti-

merois bien peu. L'amour que j'ai pour vous, Parlamente, repartit Hircan, me ſoumet autant à vos volontés que la crainte de la mort & de l'enfer. Vous en direz ce qu'il vous plaira, reprit Parlamente, mais j'ai ſujet d'être contente de ce que j'ai vu & connu de vous. Quand à ce que je n'ai point ſu, je n'en veux point douter, & beaucoup moins m'en enquérir. C'eſt à mon avis une grande folie à des femmes, dit Nomerfide, de s'enquérir ſi ſcrupuleuſement de ce que font leurs maris ; mais ce n'eſt pas une moins grande aux maris de vouloir être informés de toutes les démarches de leurs femmes. A chaque jour ſuffit ſa malice, ſans avoir tant de ſouci du lendemain. Il eſt pourtant quelquefois néceſſaire, dit Oyſille, de s'enquérir des choſes où l'honneur d'une maiſon eſt intéreſſé, & cela pour y mettre ordre, & non pour juger mal des perſonnes, car tout le monde manque. Pluſieurs, dit Guebron, ſont tombés dans des inconvénients, faute de s'informer ſoigneuſement des fredaines de leurs femmes. Si vous en ſavez quelque choſe, dit Longarine, je vous

prie de nous le conter. Puiſque vous le voulez, répondit Guebron, je vous dirai volontiers ce que j'en ſais.







S. Freudenberg Inv. — L. Halbou Sculp.



LX. NOUVELLE.

Une Parifienne abandonne fon mari pour fuivre un chantre, puis contrefait la morte & fe fait enterrer.

IL y avoit à Paris un homme de fi bon naturel, qu'il eût fait confcience de croire qu'un homme eût couché avec fa femme, quand même il l'auroit vu. Ce pauvre homme époufa la femme du monde de la plus mauvaife vie. Il ne s'apperçut jamais de fes déréglements, & la traitoit comme la plus honnête femme du monde. Le roi Louis XII étant un jour à Paris, cette femme alla s'abandonner à un des chantres de ce prince. Quand elle vit que le roi quittoit Paris, &

qu'elle alloit perdre ſon chantre, elle réſolut d'abandonner ſon mari pour ſuivre ſon amant. Le chantre ne s'y oppoſa point, & la mena à une maiſon qu'il avoit près de Blois, où ils demeurerent long-temps. Le pauvre mari ne trouvant point ſa femme, la chercha de tous cotés & apprit enfin qu'elle s'en étoit allée avec le chantre. Lui qui vouloit recouvrer ſa brebis perdue qu'il avoit mal gardée, lui écrivit pluſieurs lettres, la priant de revenir, & qu'il la recevroit pourvu qu'elle voulût bien vivre à l'avenir. Mais elle qui prenoit tant de plaiſir à entendre chanter le chantre, qu'elle avoit oublié la voix de ſon mari, ne fit aucun compte de ſes belles paroles & s'en moqua. Le mari en colere lui fit ſavoir qu'il la demanderoit en juſtice à l'égliſe puiſqu'elle ne vouloit pas revenir à lui de gré à gré. Cette femme craignant que ſi la juſtice s'en mêloit, ſon chantre & elle ſe feroient une fâcheuſe affaire, s'aviſa d'une ruſe digne d'une telle femme. Elle fit ſemblant d'être malade, fit venir quelques femmes de bien de la ville par forme de viſite, qui vinrent d'autant plus volontiers qu'elles eſpéroient la ramener de ſes débordements à la faveur de cette maladie. Pour cet effet chacune lui fit les plus belles remontrances qu'elle put. Elle qui faiſoit la mourante, fit alors ſemblant de pleurer & de reconnoître ſon

péché, & s'en acquitta si bien, que toute la compagnie qui croyoit ses larmes & sa repentance sinceres, en eut pitié. La voyant ainsi repentante, elles se mirent à la consoler, & à lui dire que Dieu n'étoit pas à beaucoup près si terrible que plusieurs prédicateurs indiscrets le représentoient, & l'assurerent qu'il ne lui refuseroit jamais sa miséricorde: & sur cela on envoya querir un homme de bien pour la confesser. Le lendemain le curé de la paroisse vint lui administrer le saint sacrement. Elle le reçut avec tant de dévotion apparente, que toute les femmes de bien de la ville, qui étoient présentes, pleuroient de voir sa dévotion, & louoient la bonté divine d'avoir eu pitié de cette pauvre créature. Feignant ensuite de ne pouvoir plus manger, le curé lui apporta l'extrême onction qu'elle reçut avec plusieurs beaux signes de dévotion; car à peine pouvoit-elle parler, au moins on le croyoit. Elle fut long-temps dans le même état, mais enfin on s'imagina qu'elle perdroit peu à peu la vue, l'ouie & les autres sens, sur quoi chacun se mit à crier: Jésus mon Dieu, miséricorde! Comme la nuit n'étoit pas éloignée & que les dames avoient du chemin à faire, elles se retirerent toutes. En sortant on leur vint dire qu'elle venoit d'expirer. Elles dirent un *de profundis* pour elle, & continuerent leur chemin.

Le curé demanda au chantre où il vouloit qu'elle fût enterrée. Il répondit qu'elle avoit ſouhaité qu'on l'enterrât au cimetiere, & qu'il étoit à propos que l'enterrement ſe fit la nuit. La malheureuſe fut enſevelie par une ſervante qui ſe donnoit bien de garde de lui faire de mal ; enſuite on la porta aux flambeaux à la foſſe qne le chantre avoit fait faire. Quand le corps paſſa devant les maiſons de celles qui lui avoient vu donner l'extrême-onction, elles ſortirent toutes, & l'accompagnerent juſqu'à la foſſe, où les prêtres & les femmes la laiſſerent; mais le chantre demeura après eux. Incontinent qu'il vit que la compagnie étoit aſſez éloignée, lui & ſa ſervante tirerent la prétendue morte de ſa foſſe plus vive que jamais. Il la ramena chez lui, où elle fut long-temps cachée. Le mari qui vouloit la ravoir, vint juſqu'à Blois demander juſtice, & trouva qu'elle étoit morte & enterrée. Ce fait lui fut certifié par toutes les dames de Blois, qui lui conterent la belle mort qu'elle avoit faite; de quoi le bon-homme fut bien joyeux, croyant que l'ame de ſa femme étoit allé droit en paradis. Débarraſſé de cette méchante créature, il s'en revint à Paris avec ce contentement, & ſe remaria avec une honnête femme, jeune & bonne ménagere, de laquelle il eut pluſieurs enfans, & avec laquelle il vécut quatorze à quinze ans. Mais enfin la re-

nommée qui ne peut rien cacher, vint avertir le bon-homme que ſa premiere femme n'étoit pas morte, & qu'elle étoit encore avec ſon chantre. Le pauvre homme diſſimula tant qu'il put, feignant de ne rien ſavoir, & ſouhaitant que ce bruit fût faux. Mais ſa femme qui étoit ſage, en fut avertie, & en eut tant de chagrin, qu'elle penſa mourir de déplaiſir. Si elle avoit pu diſſimuler ſon aventure ſans bleſſer ſa conſcience, elle l'auroit fait volontiers; mais il lui fut impoſſible. L'égliſe voulut d'abord s'en mêler, & commença par les ſéparer, juſqu'à ce qu'on fût bien aſſuré de la vérité du fait. La choſe ayant été avérée, le pauvre homme fut contraint de quitter ſa bonne femme pour courre après la méchante. Il vint à Blois un peu après que François I eût été fait roi. Il y trouva la reine Claude & madame la régente. Il vint leur faire ſes plaintes, & leur demander celle qu'il eût bien voulu ne point trouver; mais il étoit forcé de la chercher, & faiſoit pitié à tout le monde. Sa femme lui ayant été préſentée, elle ſoutint long-temps qu'il n'étoit point ſon mari; ce qu'il eût cru bien volontiers, s'il eût pu. Elle plus fâchée que honteuſe, lui dit qu'elle aimoit mieux mourir que de retourner avec lui. Le bon-homme ne fut pas content de cette déclaration; mais les dames, devant qui elle parloit tant honnêtement, la condam-

nerent à retourner avec ſon mari, & ſermonerent ſi bien le chantre avec cenſures & menaces, qu'il fut contraint de dire à ſa laide maîtreſſe, qu'il ne vouloit plus d'elle, & qu'elle n'avoit qu'à reprendre ſon mari. Ainſi chaſſée de toutes parts, la malheureuſe ſe retira avec ſon mari, & en fut mieux traitée qu'elle ne méritoit.

C'eſt ce qui me fait dire, meſdames, que ſi le pauvre mari eût bien pris garde à ſa femme, il ne l'eût pas ainſi perdue; car une choſe bien gardée ſe perd difficilement, & l'occaſion fait ſans doute le larron, comme le dit le proverbe C'eſt étrange, dit Hircan, que l'amour ſoit ſi fort dans les ſujets où il paroît le moins raiſonnable. J'ai entendu dire, dit Simontault, qu'on romproit plutôt cent mariages, que l'amour d'un prêtre & de ſa ſervante. Je le crois, dit Emarſuite; car ceux qui lient les autres par le mariage, ſavent ſi bien faire le nœud, qu'il ne peut ſe rompre que par la mort; & les docteurs ſoutiennent que le langage ſpirituel eſt plus perſuaſif qu'aucun autre, & par conſéquent l'amour ſpirituel ſurpaſſe l'autre. Je ne ſaurois pardonner aux dames, dit Dagoucin, d'abandonner pour un prêtre, quelque bienfait qu'il puiſſe être, un mari ou un amant honnête homme. Ne vous mêlez point, je vous prie, dit Hir-

can, de parler de notre mere la ſainte égliſe, & comptez que c'eſt un grand plaiſir pour les pauvres femmes craintives & ſecretes, de pécher avec ceux qui peuvent les abſoudre: car il y en a qui ont bien plus de honte de confeſſer un péché, que de le commettre. Vous parlez donc, dit Oyſille, de celles qui ne connoiſſent point Dieu, & qui s'imaginent que les choſes ſecretes ne ſeront point révélées devant le chœur céleſte. Mais je crois que ce n'eſt pas pour la confeſſion qu'elles cherchent les confeſſeurs. L'ennemi les a ſi bien aveuglées, qu'elles ſongent bien plus à s'arrêter au lieu qui leur ſemble le plus caché & le plus ſûr, qu'à avoir l'abſolution du mal dont elles ne ſe repentent point. Comment repentir, dit Saffredant? elles ſe croient bien plus ſaintes que les autres: & je ſuis aſſuré qu'il y en a qui ſe tiennent fort honorées de perſévérer dans ces ſortes d'amourettes. De la maniere dont vous en parlez, répondit Oyſille, on diroit que vous en ſavez quelque choſe. Je vous prie, cela étant, de nous dire demain ce que vous en ſavez pour commencer la journée. Voilà vêpres qui ſonnent; les religieux ſe ſont retirés après la ſixieme nouvelle, & nous ont laiſſé décider nos diſputes. En diſant cela, elle ſe leva; la compagnie en fit de même, s'en alla à l'égliſe, & trouva qu'elle ſe faiſoit attendre. Après avoir

entendu vêpres, on ſoupa, & ce ne fut pas ſans parler de pluſieurs beaux contes. Après le ſoupé, chacun ſuivant la coutume alla ſe divertir au pré, & puis ſe coucher, pour avoir le lendemain la mémoire plus libre.



SEPTIEME

SEPTIEME JOURNÉE.

MADAME Oysille ne manqua pas le matin de leur administrer la salutaire pâture, qu'elle tira de la lecture des actes des saints & glorieux apôtres de Jesus-Christ. Elle leur dit que ces nouvelles suffisoient pour faire souhaiter d'avoir vu le temps des apôtres, & pour obliger à déplorer la misere du temps présent. Après avoir lu & expliqué le commencement de ce digne livre, elle les pria d'aller à l'église dans l'union avec laquelle les apôtres faisoient leurs oraisons, & de demander à Dieu sa grace qu'il ne refuse jamais à ceux qui la demandent avec foi. Chacun trouva le conseil fort bon, & l'on arriva à l'église dans le

temps qu'on alloit commencer la meſſe du St. Eſprit. Cela venoit ſi à propos, qu'ils entendirent le ſervice avec beaucoup de dévotion. On parla encore durant le dîné de la vie des bienheureux apôtres, & on en parla avec tant de plaiſir, qu'on avoit preſque oublié de retourner au rendez-vous des nouvelles. Nomerfide qui étoit la plus jeune, s'en étant aviſée, leur dit : madame Oyſille nous a tant parlé de dévotion, que l'heure de conter des nouvelles ſe paſſe ſans que nous ſongions à nous rendre au lieu accoutumé. Sur cela la compagnie ſe leva, chacun fit peu de ſéjour dans ſa chambre, & tout le monde ſe rendit au lieu où les aſſemblées précédentes s'étoient faites. Chacun étant aſſis à ſon aiſe,

madame Oyſille dit à Saffredant : quoique je ſois bien aſſurée que vous ne direz rien à l'avantage des femmes, je ne laiſſerai pas de vous faire ſouvenir que vous promîtes hier au ſoir une nouvelle. Je vous aſſure, madame, dit Saffredant, que je ne paſſerai point pour médiſant en diſant la vérité, & ne perdrai point la bienveillance des dames ſages en contant ce que les folles font. L'expérience m'a appris ce que c'eſt qu'être privé de leur vue, & ſi je l'étois autant de leurs bonnes graces, je ne ſerois pas en vie de l'heure qu'il eſt. En diſant cela il tourna les yeux du coté oppoſé, où étoit celle qui étoit cauſe de ſon mal ; mais en même temps il regarda Emarſuite, & la fit rougir comme ſi

ce qu'il venoit de dire ſe fût adreſſé à elle: cependant il ne fut pas moins bien entendu de celle à qui il en vouloit. Madame Oyſille l'ayant alors aſſuré qu'il pouvoit librement dire la vérité aux depens de qui il appartiendroit, il commença comme vous allez voir.


S. Freudeberg. Inv.
L. Halbou. Sculp.



LXI. NOUVELLE.

Prodigieuſe opiniâtreté d'une Bourguignonne qui aima un chanoine juſqu'à l'effronterie.

Il y avoit près de la ville d'Autun une fort belle femme, blanche, de grande taille & d'auſſi bon air que femme que j'aie jamais vue. Elle avoit épouſé un honnête homme qui paroiſſoit plus jeune qu'elle, & duquel elle avoit ſujet de ſe contenter. Peu de temps après leur mariage il la mena à Autun où il avoit des affaires. Pendant que le mari ſollicitoit la juſtice, la femme alloit à l'égliſe, & prioit Dieu pour lui. Elle viſita tant les lieux ſaints, qu'un chanoine fort riche devint

amoureux d'elle, & fit ſi bien que la pauvre maîtreſſe lui accorda tout. Le mari n'en eut aucun ſoupçon, & penſoit plus à garder ſon bien que ſa femme. Quand il fut queſtion de retourner à ſa maiſon, qui étoit éloignée de la ville de ſept bonnes lieues, cela ne ſe fit pas ſans beaucoup de regret. La chanoine lui promit de l'aller voir ſouvent; ce qu'il fit auſſi, prétextant un voyage, & paſſant toujours chez cet homme. Il ne fut pas aſſez ſot pour ne pas s'appercevoir du deſſein du chanoine, & il y donna ſi bon ordre que quand il venoit il n'y trouvoit plus ſa femme, qu'il faiſoit ſi bien cacher qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler. La femme connoiſſant la jalouſie de ſon mari, ne fit ſemblant de rien, & ſongea aux moyens d'y donner ordre, eſtimant un enfer d'être privée de la vue de ſon idole. Un jour que ſon mari n'étoit pas au logis, elle donna tant d'occupation à ſes valets & ſervantes, qu'elle demeura ſeule à la maiſon. Elle prit incontinent ce qui lui étoit néceſſaire, & ſans autre compagnie que ſon extravagant amour, s'en alla à beaux pieds à Autun, où elle n'arriva pas ſi tard qu'elle ne fût reconnue de ſon chanoine, qui la tint enfermée & cachée plus d'un an, quelques monitions & excommunications que fît jeter ſon mari. Faute de meilleur expédient, il s'en plaignit à l'évêque qui

avoit un archidiacre autant homme de bien qu'il y en eût en France. Il visita lui-même avec tant de soin toutes les maisons des chanoines, qu'il trouva la femme qu'on croyoit perdue. Il la fit mettre en prison, & condamna le chanoine à une grosse pénitence. Le mari apprenant que sa femme avoit été retrouvée par la diligence du bon archidiacre, & de plusieurs autres gens de bien, voulut bien la reprendre sous serment qu'elle lui fit de vivre à l'avenir en femme de bien. Le bon mari qui l'aimoit beaucoup, croyant volontiers qu'elle tiendroit parole, la ramena chez lui, & la traita comme ci-devant, si ce n'est qu'il lui donna deux vieilles servantes, dont l'une étoit toujours avec elle quand l'autre étoit occupée ailleurs. Mais quelque bon traitement que lui fit son mari, l'amour extravagant qu'elle avoit pour le chanoine lui faisoit regarder le repos comme un tourment perpétuel. Quoiqu'elle fut très-belle femme & lui d'un tempérament fort & vigoureux, cependant elle n'eut point d'enfants de lui; car son cœur étoit toujours à sept lieues de son corps. Elle dissimuloit néanmoins si bien, que son mari croyoit qu'elle avoit oublié le passé, comme il avoit fait de son coté. Mais elle avoit le cœur trop méchant pour être capable d'un si heureux & si louable retour. Dans le temps qu'elle vit que son mari

l'aimoit le plus & qu'il s'en défioit le moins, elle feignit d'être malade, & pouſſa ſi bien la feinte, que le pauvre mari étoit en fort grande peine, & n'épargnoit rien pour ſa guériſon. Elle joua ſi bien ſon rôle, que ſon mari & tous ceux de la maiſon la crurent effectivement malade à l'extrémité. Voyant donç que ſon mari en étoit autant affligé qu'il avoit ſujet d'en être joyeux, elle le pria de l'autoriſer pour faire ſon teſtament : ce qu'il fit volontiers les larmes aux yeux. Elle étant en pouvoir de teſter, quoiqu'elle n'eût point d'enfants, donna à ſon mari tout ce qu'elle pouvoit lui donner, lui demandant pardon des affronts qu'elle lui avoit faits. Enſuite elle envoya quérir le curé, ſe confeſſa, reçut le ſaint ſacrement de l'autel avec tant de dévotion, que chacun pleuroit de voir une ſi belle & ſi glorieuſe fin. Le ſoir elle pria ſon mari de lui faire porter l'extrême onction, & lui dit qu'elle s'affoibliſſoit ſi fort, qu'elle avoit peur que ſa vie ne fût pas aſſez longue pour la recevoir. Son mari lui fit apporter en grande diligence ce qu'elle demandoit. Elle reçut l'extrême onction avec tant d'humilité, que chacun ne pouvoit s'empêcher de la louer. Après avoir fait tous ſes beaux myſteres, elle dit à ſon mari, que puiſque Dieu lui avoit fait la grace d'avoir pris tout ce que l'égliſe avoit ordonné, elle ſentoit ſa

conſcience ſi tranquille, qu'elle avoit envie de repoſer un peu, le priant d'en faire de même, attendu le grand beſoin qu'il en avoit pour avoir tant pleuré & veillé auprès d'elle. Le mari & tous les valets étant endormis, les deux vieilles qui l'avoient ſi long-temps gardée pendant qu'elle avoit été en ſanté, ne craignant plus de la perdre que par la mort, allerent auſſi ſe coucher. Quand elle les entendit dormir & ronfler bien haut, elle ſe leva en chemiſe, & ſortit de ſa chambre écoutant ſi elle n'entendroit point de bruit dans la maiſon. Après qu'elle ſe fut aſſurée de ſon bâton, elle ſut fort bien ſortir par une petite porte du jardin qui ne fermoit point, & toute en chemiſe & nuds pieds marcha toute la nuit du coté d'Autun dans le deſſein de ſe rendre auprès du ſaint qui l'avoit empêchée de mourir. Mais comme le chemin étoit long, le jour la ſurprit avant qu'elle pût y arriver. Regardant alors de tous les cotés, elle vit deux cavaliers qui couroient au grand galop, & ne doutant point que ce ne fût ſon mari qui la pourſuivoit, elle ſe cacha tout le corps dans la boue d'un marais, & la tête entre les joncs, & entendit ſon mari qui diſoit à ſon valet, en paſſant & en homme déſeſpéré : O la méchante ! qui auroit jamais cru que ſous le manteau des ſaints ſacrements de l'égliſe elle eût voulu couvrir une ſi ſale

& ſi abominable action ? Puiſque Judas, répondit le valet, prenant un pareil morceau ne fit point ſcrupule de trahir ſon maître, devez-vous trouver étrange qu'une femme trahiſſe ſon mari de la même maniere ? Le mari paſſa outre, & la femme demeura entre les joncs plus joyeuſe de l'avoir trompé, qu'elle ne l'étoit chez elle dans un bon lit où elle croyoit être en eſclavage. Le mari chercha par-tout Autun ; mais ayant ſu bien certainement qu'elle n'y étoit point entrée, il s'en retourna ſur ſes pas, & durant le chemin ne fit que ſe plaindre d'elle & de ſa grande perte, ne la menaçant pas de moins que de la mort, s'il la trouvoit : mais elle en avoit auſſi peu de peur qu'elle ſentoit de froid, quoique la ſaiſon & le lieu fuſſent capables de la faire repentir de ſon horrible voyage. Qui ne ſauroit pas comme le feu de l'enfer échauffe ceux qui en ſont pleins, ſeroit ſurpris que cette femme ſortant d'un lit bien chaud ait pu ſouffrir un ſi extrême froid durant un jour entier. Cependant elle le fit ſans perdre courage ; & reprit le chemin d'Autun dès que la nuit fut venue. Elle arriva préciſément dans le temps qu'on alloit fermer les portes de la ville, & ne manqua pas d'aller droit chez ſon corps ſaint, qui fut ſi ſurpris de la voir en pareil équipage, qu'à peine pouvoit-il croire que ce fût elle. Après l'avoir

bien examinée & visitée de tous les cotés, il trouva qu'elle avoit de la chair & des os, ce qu'un esprit n'a pas. Il compta dès-lors que ce n'étoit pas un fantôme, & ils furent de si bon accord, qu'elle demeura quatorze à quinze ans avec lui. Elle fut cachée pendant quelque temps, mais enfin elle perdit toute crainte, & se fit, qui pis est, un si grand honneur d'avoir un tel amant, qu'elle se plaçoit à l'église devant la plupart des femmes de bien de la ville, tant femmes d'officiers, que d'autres. Elle eut des enfants du chanoine, & entr'autres une fille qui fut mariée à un riche marchand, avec tant de magnificence que toutes les femmes de la ville murmuroient de la somptuosité de cette noce, n'ayant pas assez de crédit pour y donner ordre.

Il arriva que la reine Claude, épouse du roi François, passa en ce temps-là par Autun, accompagnée de madame la régente mere du roi, & de la duchesse d'Alençon sa fille. Il vint alors une femme de chambre nommée Perrette, qui trouvant la duchesse, lui dit: Ecoutez-moi, madame, je vous en supplie, & vous ferez une action aussi bonne ou meilleure que si vous alliez entendre le service du jour. La duchesse s'arrêta volontiers, sachant que d'elle ne pouvoit venir que de bonnes

chofes. Perrette lui conta comment elle avoit pris une petite fille pour lui aider à favonner le linge de la reine, & qu'en lui demandant des nouvelles de la ville, elle lui avoit dit le chagrin qu'avoient les honnêtes femmes d'être obligées d'aller après la femme de ce chanoine, de laquelle elle lui avoit conté une partie de la vie. La ducheffe fut incontinent trouver la reine & madame la régente, & leur conta cette hiftoire. Sans autre forme de procès elles envoyerent quérir cette malheureufe, qui ne fe cachoit point; car au lieu d'avoir honte, elle fe faifoit honneur d'être maitreffe de la maifon d'un fi riche homme, auffi fe préfenta-t-elle effrontément devant ces princeffes, qui furent fi furprife de fon impudence, qu'elles ne furent d'abord que lui dire. Mais après, madame la régente lui fit des remontrances qui auroient fait pleurer une femme de bon entendement. Cependant au lieu de pleurer, la chanoineffe leur dit avec une très-grande audace: je vous fupplie, mefdames, d'empêcher qu'on ne touche point à mon honneur; car, Dieu merci, j'ai vécu avec monfieur le chanoine fi bien & fi vertueufement, qu'il n'y a perfonne qui pût me rien reprocher là-deffus. Il ne faut pas qu'on croie que j'offenfe Dieu; car il y a trois ans que monfieur le chanoine ne m'a touchée, & nous vivons auffi

chaſtement & avec autant d'amour que ſi nous étions deux beaux petits anges, ſans qu'il y ait jamais eu entre nous qu'un même langage & la même volonté ; ainſi qui nous déſunira ſera un grand péché & le bon homme qui a bien près de quatre-vingt ans ne vivra pas long-temps ſans moi qui en ai quarante-cinq. Vous pouvez penſer ce que ces dames lui dirent, & les remontrances qu'elles lui firent voyant ſon obſtination qui étoit toujours la même, quelque choſe qu'on lui dît, quelque vieille qu'elle fût, & quelques illuſtres & vénérables que fuſſent les perſonnes qui lui parloient. Pour l'humilier davantage, les princeſſes envoyerent querir le bon archidiacre d'Autun, qui la condamna à un an de priſon, au pain & à l'eau. Elles firent venir ſon mari, qui en faveur de leurs bonnes exhortations promit de la reprendre après qu'elle auroit fait pénitence. Mais ſe voyant priſonniere & ſachant que le chanoine étoit réſolu de ne jamais la reprendre, elle remercia les dames de lui avoir ôté un diable de deſſus le corps, & eut une répentance ſi grande & ſi parfaite, que ſon mari au lieu d'attendre le bout de l'an à la reprendre, n'attendit pas quinze jours à la venir demander à l'archidiacre, & depuis ils ont vécu enſemble en repos & en amitié.

Voilà, mesdames, comme les méchants ministres convertissent les chaînes de saint Pierre en chaînes de satan, si fortes & si difficiles à rompre, que les sacrements qui chassent les diables des corps, sont des moyens pour les retenir plus long-temps dans la conscience de ceux-ci. Les meilleures choses deviennent les plus pernicieuses quand on en abuse. Il est vrai, dit Oysille, que c'étoit une malheureuse femme; mais aussi fut-elle bien punie de comparoître devant de semblables juges; en effet le regard seul de madame la régente avoit une telle vertu, qu'il n'y avoit point de femme de bien qui ne craignît de se trouver devant elle, & qui ne s'estimât indigne de sa vue. Quand elle en étoit regardée avec douceur, elle croyoit mériter un grand honneur, sachant que cette dame ne pouvoit regarder de bon œil que les femmes vertueuses. Il vaudroit mieux, dit Hircan, que l'on eût plus de crainte du saint sacrement, qui n'étant pas reçu en foi & en charité, est en condamnation éternelle, que des yeux d'une femme. Je vous promets dit Parlamente, que ceux qui ne sont point inspirés, craignent plus la terre que le ciel. Je crois que cette malheureuse fut bien plus mortifiée par la prison & par la perte de son chanoine, que par toutes les remontrances qu'on eût pu lui faire. Mais, dit Simontault, vous avez oublié le

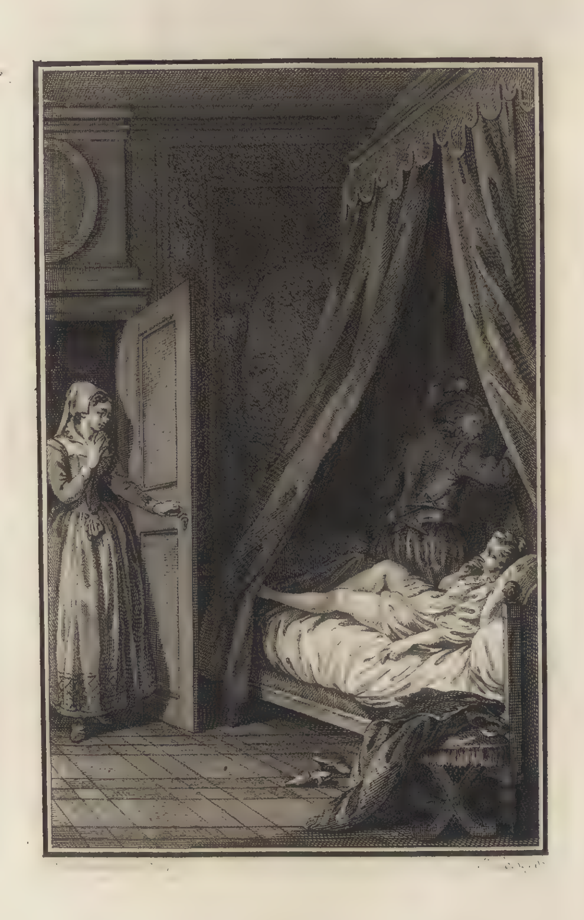
principal qui la détermina à retourner à ſon mari, c'eſt que le chanoine avoit quatre-vingt ans, & que ſon mari étoit plus jeune qu'elle. Ainſi cette bonne dame gagna à tous ſes marchés. Mais ſi le chanoine eût été jeune, elle n'auroit pas voulu le quitter. Les remontrances des dames n'auroient pas eu plus d'effet que les ſacrements. Je trouve qu'elle faiſoit bien, dit Nomerfide, de ne pas confeſſer ſon péché ſi aiſément; car on ne doit le dire qu'à Dieu, & il faut le nier conſtamment devant les hommes. Quoique la choſe ſoit véritable, à force de mentir & de jurer on fait douter de la vérité. Cependant, dit Longarine, il eſt difficille qu'un péché ſoit ſi ſecret qu'il ne vienne à éclater, à moins que Dieu même ne le cache en faveur de ceux qui s'en repentent véritablement pour l'amour de lui. Et que diriez-vous, reprit Hircan, de celles qui n'ont pas plutôt fait une folie qu'elle en font confidence ? Je le trouve ſurprenant, répondit Longarine, & c'eſt une marque que le péché ne leur déplaît pas. Je vous l'ai déja dit, le péché que la grace de Dieu ne couvre point, ne ſauroit ſe nier devant les hommes. Il y en a pluſieurs qui prennent plaiſir à parler de pareilles choſes, & font gloire de publier leurs vices, & d'autres qui s'accuſent en ſe contrediſant. C'eſt ſe contredire bien lourdement, dit

Saffredant ; mais ſi vous en ſavez quelque exemple, je vous donne ma voix & vous prie de nous le conter. Vous n'avez qu'à écouter, répondit Longarine.



LXII. NOU-







LXII. NOUVELLE.

Une demoiſelle racontant d'elle-même une avanture galante & parlant en troiſieme perſonne, ſe nomma ſans y penſer.

DU temps du roi François I, il y avoit une dame du ſang royal qui avoit de l'honneur, de la vertu & de la beauté, & qui ſavoit faire un conte avec grace, & en rire auſſi quand elle en entendoit faire un bon. Cette dame étant à une de ſes maiſons, fut viſitée de tous ſes ſujets & voiſins qui l'aimoient autant qu'il étoit poſſible,

Entr'autres viſites elle reçut celle d'une certaine demoiſelle, qui voyant que chacun faiſoit des contes à la princeſſe pour la divertir, voulut faire comme les autres, & lui dit : j'ai un bon conte à faire, madame ; mais voûs me promettez de n'en point parler. Le conte que je vais vous faire eſt très-véritable, & je puis en conſcience vous le donner pour tel. Il y avoit une demoiſelle mariée qui vivoit avec ſon mari très-honnêtement, quoiqu'il fût vieux & elle jeune. Un gentilhomme de ſes voiſins voyant qu'elle avoit épouſé ce vieillard, devint amoureux d'elle & la preſſa pendant pluſieurs années ; mais elle ne lui répondit que ce qu'une femme de vertu devoit répondre. Le gentilhomme crut un jour que s'il pouvoit la trouver à ſon avantage, elle ne feroit peut-être pas ſi cruelle. Après avoir long-temps balancé le péril où il s'expoſoit, l'amour qu'il avoit pour la demoiſelle applanit toutes les difficultés, diſſipa ſa crainte, & le détermina à chercher le lieu & l'occaſion. Il étoit ſi bien ſur les avis, qu'ayant appris un matin que le mari de la demoiſelle s'en alloit à quelqu'autre de ſes maiſons, & partoit dès le

point du jour pour éviter la chaleur, il vint chez la demoiſelle qu'il trouva au lit endormie. Voyant que les ſervantes n'étoient pas dans la chambre, il alla ſe mettre botté & éperonné dans le lit de la demoiſelle, ſans avoir eu l'eſprit de fermer la porte. Elle ſe réveilla, & fut bien fâchée de le voir là ; mais quelques remontrances qu'elle pût lui faire, il n'y eut pas moyen de le retenir. Il lui fit violence, & la menaça ſi elle branloit, de dire à tout le monde qu'elle l'avoit envoyé querir ; ce qui lui fit tant de peur qu'elle n'oſa crier. Une des ſervantes revint quelques moments aprés dans la chambre. Le gentilhomme ſe leva avec tant de diligence qu'elle ne ſe ſeroit apperçue de rien, ſi l'éperon qui s'étoit attaché au drap de deſſus, ne l'eût emporté tout entier, de maniere que la demoiſelle demeura toute nue ſur le lit. Quoiqu'elle parlât au nom d'une autre, elle ne put enfin s'empêcher de dire : jamais femme ne fut plus étonnée que moi, quand je me vis ainſi nue. La princeſſe qui avoit écouté tout le conte ſans rire, ne put alors s'empêcher d'éclater, & lui dit : vous en pouvez, à ce que je vois, conter l'hiſtoire. La pauvre demoi-

felle fit tout ce qu'elle put pour raccommoder ; mais il n'y eut pas moyen d'y trouver une bonne emplâtre.

Je vous affure, mefdames, que fi elle avoit eu bien de la douleur d'avoir fait une pareille action, elle auroit voulu en avoir perdu la mémoire. Mais comme je vous ai déja dit, le péché fe découvre lui-même, à moins qu'il ne foit couvert de la couverture qui rend felon David l'homme bienheureux. En bonne foi, dit Emarfuite, voilà la plus grande fotte qui ait fait rire à fes dépens dont j'aie jamais entendu parler. Je ne fuis point furprife, dit Parlamente, que la parole fuive l'action, car il eft plus aifé de dire que de faire. Ouais ! dit Guebron, quel péché avoit-elle fait ? Elle dormoit dans fon lit, & il la menaçoit de la mort & de l'infamie. Lucrece qu'on a tant louée, en fit bien autant. Il eft vrai, dit Parlamente, qu'il n'y a point de jufte qui ne puiffe tomber ; mais quand on a eu fur l'heure bien du déplaifir de fa chute, on ne s'en fouvient qu'avec horreur : & ce fut pour en effacer la mémoire que Lucrece fe tua. Mais cette folle vouloit en faire rire les autres. Il fem-

ble cependant, dit Nomerfide, qu'elle fut femme de bien, puifqu'elle avoit été preffée diverfes fois fans vouloir rien accorder. Auffi le gentilhomme fut-il contraint de faire agir la violence & la fourbe pour en venir à bout. Quoi! dit Parlamente, croyez-vous que l'honneur d'une femme foit à couvert, quand elle fuccombe après deux ou trois refus? Il y auroit fur ce pied-là bien des femmes d'honneur qui paffent pour n'en avoir point. On en a affez vu qui ont long-temp rebuté celui que leur cœur avoit déja reçu. Les unes le font parce qu'elles craignent l'infamie, & les autres pour fe faire d'autant plus aimer & eftimer par une feinte réfiftance. Ainfi l'on ne doit point faire cas d'une femme, à moins qu'elle ne foit ferme jufqu'au bout. Si un jeune homme, dit Dagoucin, refufoit une belle fille, ne regarderiez-vous pas cela comme une grande vertu? Affurément, dit Oyfille, fi un jeune homme, fe portant bien faifoit un femblable refus je le trouvois fort louable, mais fort difficile à croire. J'en connois, reprit Dagoucin, qui ont refufé des aventures que tous leurs camarades cherchoient avec foin. Je vous prie, dit Longarine, pre-

nez ma place, & nous dites ce que vous en ſavez, mais ſouvenez-vous que nous nous ſommes engagés de dire la vérité. Je vous promets de vous la dire, repartit Dagoucin, & ſi naturellement qu'il n'y aura point d'enveloppe.





S. Freudenberg, Inv. L. Halbou Sculp.



LXIII. NOUVELLE.

Notable chaſteté d'un ſeigneur François.

IL ſe trouva à Paris quatre filles, dont deux étoient ſœurs, ſi belles, ſi jeunes & ſi fraîches, qu'elles avoient la preſſe de tous les galants. Un gentilhomme, que le roi qui regnoit alors avoit fait prévôt de Paris, voyant ſon maître jeune & d'âge à deſirer pareille compagnie, pratiqua ſi bien les quatre, chacune croyant qu'elle ſeroit pour le roi, qu'elles conſentirent à ce que le prévôt voulut, qui fut de ſe trouver toutes à un feſtin où il convia

ſon maître, auquel il communiqua ſon deſſein qui fut approuvé du roi & de deux grands ſeigneurs de la cour, qui ne furent pas fâchés d'avoir part au gâteau. Comme on étoit en peine d'un quatrieme, il arriva un jeune ſeigneur, bien fait, honnête homme, & plus jeune de dix ans que les autres. Il fut d'abord convié au régal, & promit de bonne grace de s'y trouver, quoiqu'au fond il n'en eût pas beaucoup d'envie; car d'un coté il avoit une femme dont il étoit fort content, & qui lui donnoit de beaux enfants. Ils vivoient enſemble avec tant de repos, qu'il n'eût voulu pour rien du monde lui donner occaſion de le ſoupçonner. D'ailleurs il aimoit une des plus belles dames qui fût alors en France, & avoit tant d'eſtime pour elle, que toutes les autres lui paroiſſoient laides au prix d'elle; de maniere qu'au commencement de ſa jeuneſſe, & avant qu'il fût marié, il n'y avoit pas moyen de lui faire voir & fréquenter d'autres femmes, quelques belles qu'elles fuſſent, ayant plus de plaiſir à voir ſa maîtreſſe & à l'aimer parfaitement, qu'il n'en auroit à tout ce qu'il pourroit

obtenir d'une autre. Ce ſeigneur s'en vint à ſa femme, lui conta l'entrepriſe que le roi avoit faite, & lui dit qu'il aimoit autant mourir que de faire ce qu'il avoit promis. Comme il n'y a point d'homme, ajouta-t-il, que je n'oſaſſe attaquer dans la colere, auſſi aimerois-je mieux mourir que de faire un meurtre de guet-à-pens, à moins que l'honneur ne m'y contraignît. De même j'aimerois mieux mourir que de violer la fidélité conjugale ſuivant le caprice d'autrui, à moins qu'un amour extrême qui aveugle les honnêtes gens, ne m'arrachât une telle violation. Sa femme voyant tant de vertu avec tant de jeuneſſe, l'aima & l'eſtima plus que jamais, & lui demanda comment il pourroit s'en excuſer, attendu que les princes trouvoient ſouvent mauvais qu'on ne loue pas ce qu'ils aiment. J'ai entendu dire, répondit-il, que le ſage a toujours à point nommé une maladie, ou un voyage à faire. C'eſt pourquoi j'ai envie de faire le malade quatre à cinq jours à l'avance, & pourvu que vous faſſiez la dolente, j'eſpere que je me tirerai d'affaire. Voilà, dit ſa femme, une

bonne & ſainte hypocriſie. Je ne manquerai pas de faire la plus triſte mine que je pourrai ; car on eſt bienheureux quand on peut s'empêcher d'offenſer Dieu, & d'irriter le prince. Ainſi réſolu, ainſi fut fait; & le roi fut bien marri d'apprendre par la femme la maladie du mari, qui ne fut pas de longue durée. Certaines affaires étant alors ſurvenues au roi, il oublia ſon plaiſir pour ſonger à ſon devoir, & partit bruſquement de Paris. S'étant un jour ſouvenu de l'entrepriſe qui n'avoit pas été exécutée: Nous ſommes bien fous, dit-il au jeune prince, d'être partis de Paris avec tant de précipitation, que de n'avoir pas vu les quatre filles qu'on nous avoit repréſentées comme les plus belles de mon royaume. Je ſuis bien-aiſe, répondit le prince, que vous ne l'ayez pas fait ; car j'avois grande peur durant ma maladie de perdre une ſi bonne fortune. Le roi ne s'apperçut point de la diſſimulation du jeune prince, qui fut depuis plus aimé de ſa femme qu'il ne l'avoit jamais été.

Parlamente ſe mit alors à rire, & ne put

s'empêcher de dire : elle l'auroit bien plus aimé, s'il l'avoit fait pour l'amour d'elle uniquement ; mais de quelque maniere que ce ſoit, il eſt toujours très-louable. Il me ſemble, dit Hircan, que ce n'eſt pas grande louange pour un homme d'être ſi chaſte pour l'amour de ſa femme. Tant de raiſons l'y obligent, qu'il ne peut preſque pas s'en diſpenſer. Premiérement, Dieu le lui commande ; ſon ſerment l'y engage, & d'ailleurs la nature qui eſt raſſaſiée, n'eſt point ſujette à tentation comme la néceſſité. Mais l'amour libre qu'on a pour ſa maîtreſſe, de laquelle on ne jouit pas, n'ayant d'autre plaiſir que celui de la voir & de lui parler, & dont ſouvent on n'a que des réponſes chagrinantes, je ſoutiens que quand elle eſt ſi fidelle & ſi conſtante qu'on ne la veut changer, quelque choſe qui puiſſe arriver, je ſoutiens, dis-je, que la chaſteté dans ces ſortes d'occaſions eſt non-ſeulement louable, mais miraculeuſe. Ce n'eſt point miracle, dit Oyſille, car le corps ſuit toujours les mouvemens du cœur. Oui, les corps angéliques, repartit Hircan. Je ne prétends pas, dit Oyſille, parler ſeu-

lement de ceux qui par la grace de Dieu ſont tous tranſmués en lui , mais auſſi des plus groſſiers qui ſe trouvent parmi les hommes : & ſi vous y prenez garde, vous trouverez que ceux qui ont mis leur cœur & leur affection à chercher la perfection dans les ſciences, ont non-ſeulement oublié la volupté de la chair, mais encore les choſes qui ſont les plus néceſſaires à la nature, comme le boire & le manger. En effet tant que l'ame eſt dans le corps par affection, la chair demeure comme inſenſible. De-là vient que ceux qui aiment les femmes belles & vertueuſes, prennent tant de plaiſir à les voir ou à les entendre parler, que la chair ſuſpend alors tous ſes deſirs. Ceux qui ne peuvent exprimer ces contentements, ſont charnels ; & comme ils ſont trop chargés de graiſſe, ils ne peuvent connoître s'ils ont aimé ou non ; mais quand le corps eſt ſoumis à l'eſprit, il eſt preſque inſenſible aux imperfections de la chair ; de maniere que la forte perſuaſion des perſonnes de ce caractere peut les rendre inſenſibles. J'ai connu un gentilhomme qui pour faire voir qu'il avoit plus aimé ſa maitreſſe qu'au-

cun autre, voulut pour en donner des preuves tenir les doigts nuds ſur la flamme d'une chandelle. Il avoit en même temps les yeux ſur ſa maîtreſſe, & ſouffrit le feu ſi conſtamment, qu'il qu'il ſe brûla juſqu'à l'os ; encore diſoit-il qu'il n'avoit point ſenti le mal. Il me ſemble, dit Guebron, que le diable dont il étoit le martyr, devoit en faire un ſaint Laurent ; car il y en a peu qui aient un ſi grand feu d'amour, qu'ils ne craignent celui de la moindre bougie. Si une demoiſelle m'avoit mis à une ſi rude épreuve, j'en demanderois grande récompenſe, ou je ceſſerois de l'aimer. Vous voudriez donc avoir votre heure, repliqua Parlamente, après que votre maitreſſe auroit eu la ſienne? C'eſt ainſi qu'en uſa un gentilhomme Eſpagnol d'auprés de Valence, dont un commendeur fort honnête homme m'a conté l'aventure. Je vous prie, madame, dit Dagoucin de prendre ma place, & de nous la conter auſſi, car je crois que le conte en eſt bon. Cette hiſtoire, meſdames, vous fera regarder deux fois lorſque vous voudrez refuſer quelque choſe ; & ne comptez pas que le préſent ſoit toujours la

même choſe; vous allez voir qu'il eſt ſujet au changement, & cela vous obligera de prendre garde à l'avenir.





S. Freudenberger inv. 	DeLongueil Sculp.



LXIV. NOUVELLE.

Un gentilhomme n'ayant pu époufer une perfonne qu'il aimoit, fe fait cordelier de dépit. Cruel déplaifir de fa maîtreffe.

IL y avoit à Valence un gentilhomme qui durant cinq à fix ans avoit aimé une dame avec tant d'honnêteté, que l'honneur & la confcience de l'un ni de l'autre n'en avoient reçu aucune atteinte. L'intention du gentilhomme étoit de l'époufer, deffein d'autant plus raifonnable, qu'il étoit bien fait, riche & de bonne maifon. Avant que de s'engager au fervice de la belle, il l'avoit fait expli-

quer au ſujet du mariage, dont elle ſe rapporta à la volonté de ſes parents. Ils s'aſſemblerent pour cet effet, & trouverent le mariage fort raiſonnable pourvu que la fille le voulût bien. Mais la belle croyant trouver mieux, ou voulant diſſimuler l'amour qu'elle avoit eu pour le gentilhomme, fit naitre tant de difficultés que l'aſſemblée ſe ſépara avec regret de n'avoir pu rien conclure, vu l'avantage qu'il y avoit de part & d'autre. Le plus fâché de tout ce fut le pauvre amant, qui eût ſouffert ſa diſgrace avec patience, s'il eût été perſuadée que c'eût été la faute des parents & non de la fille. Mais comme la vérité lui étoit bien connue, ſon affliction fut ſi extrême, que ſans parler ni à ſa maîtreſſe, ni à perſonne, il ſe retira chez lui. Après avoir mis ordre à ſes affaires, il ſe retira dans une ſolitude pour tâcher d'oublier ſon amour, & le tourner entiérement du coté de Jéſus-Chriſt, auquel il étoit ſans comparaiſon plus obligé qu'à ſa maîtreſſe. Il n'eut durant ce temps-là aucunes nouvelles de la belle ni de ſes parents, & réſolut après avoir manqué la vie la plus heureuſe qu'il eût pu eſpérer, de choiſir la plus auſtere & la plus déſagréable qu'il pouvoit s'imaginer. Dans cette triſte penſée qu'on pouvoit nom-

mer

mer désespoir, il alla se faire religieux dans un monastere de saint François, qui n'étoit pas éloigné de plusieurs de ses parents. Aussitôt qu'ils furent avertis de sa résolution, ils firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner; mais son parti étoit si bien pris, qu'il n'y eut pas moyen de le faire changer. Comme la cause du mal leur étoit connue, ils tournerent leurs soins du coté du remede, & allerent trouver celle qui avoit donné lieu à une dévotion si précipitée. La belle fut bien surprise & bien affligée de ce contre-temps. Comme son intention n'avoit été que d'éprouver par son refus pendant quelque temps la bonne volonté de son amant, & non de le perdre pour toujours, ainsi qu'elle voyoit évidemment qu'elle alloit faire, elle lui écrivit une lettre, qui mal traduite est conçue en ces termes:

Comme l'amour s'il n'est bien éprouvé,
Ferme & loyal ne peut être trouvé,
J'ai bien voulu par le temps éprouver
Ce que j'ai tant desiré de trouver:
C'est un mari rempli d'amour parfait,
Qui par le temps ne pût être défait.
Cela m'a fait requérir mes parents
De retarder pour un ou pour deux ans,

Ce grand jeu qui jufqu'à mort dure,
Et produit bien fouvent une peine très-dure,
De vous avoir je ne fais pas refus;
Certes jamais de tel vouloir ne fus;
Car oncque nul que vous ne fus aimer,
Ni pour mari & feigneur eftimer.
O! quel malheur, ami, ai-je entendu?
Que fans parler à nul tu t'es rendu
En un couvent, & vie trop auftere,
Dont le regret fait que ne m'en puis taire:
Et me contraint de changer mon office,
Faifant celui dont as ufé fans vice:
C'eft requérir celui dont fus requife,
Et d'acquérir celui dont fus acquife.
Or donc, ami, la vie de ma vie,
Lequel perdant n'ai plus de vivre envie,
Las! plaife-toi vers moi tes yeux tourner,
Et du chemin où tu es retourner.
Laiffe le gris & fon auftérité,
Viens recevoir cette félicité,
Qui tant de fois par toi fut defirée:
Le temps ne l'a défaite ou empirée;
C'eft pour toi feule que gardée me fuis,
Et fans lequel plus vivre je ne puis.
Retourne donc, veuille ta mie croire,
Rafraîchiffant l'agréable mémoire
Du temps paffé par un faint mariage.
Crois-moi, ami, & non point ton courage,
Et fois certain qu'oncques je n'ai penfé
De faire rien où tu fuffe offenfé;

Mais j'efpérois te rendre contenté,
Après t'avoir bien expérimenté.
Or ai-je fait de toi expérience;
Ta fermeté, ta foi, ta patience,
Et ton amour font connus clairement,
Et m'ont acquife à toi entiérement.
Viens donc, ami, prendre ce qui eft tien;
Je fuis à toi, fois donc du tout le mien.

Cette épitre fut portée par un de fes amis, chargé de l'accompagner de toutes les remontrances poffibles. Le cordelier la reçut & la lut d'un air fi trifte, & avec tant de larmes & de foupirs qu'il fembloit qu'il voulût noyer & brûler cette pauvre épitre. Toute la réponfe qu'il y fit, fut de dire au porteur, que la mortification de fon extrême paffion lui avoit coûté fi cher, qu'elle lui avoit ôté la volonté de vivre & la crainte de mourir. Qu'il prioit, cela étant, celle qui en étoit l'occafion & qui n'avoit pas voulu répondre à fa paffion, de ne plus le tourmenter dans le temps qu'il l'avoit vaincue, & de fe contenter du mal qu'elle lui avoit fait par le paffé. Je n'y ai pu trouver aucun remede, ajouta-t-il, que la vie auftere que j'ai choifie. La pénitence continuelle me fait oublier ma douleur; j'affoiblis tant mon corps à

force de jeûnes & de difciplines, que la mémoire de la mort eft pour moi une confolation fouveraine. Que celle qui vous envoye, m'épargne donc, je l'en fupplie, le déplaifir d'entendre parler d'elle, parce que la mémoire de fon nom feulement m'eft un purgatoire infupportable.

Le porteur s'en retourna avec cette fâcheufe réponfe, & en fit fon rapport à celle qui l'avoit envoyé, qui ne put l'entendre fans un regret incroyable. Mais l'amour qui ne veut pas que l'efprit s'abatte jufqu'à l'extrémité, lui mit en tête que fi elle pouvoit le voir, elle feroit plus par fes yeux & par fa langue, qu'elle n'avoit fait par fa plume. Elle alla donc au monaftere accompagnée de fon pere & de fes plus proches parents. Elle n'oublia rien de tout ce qu'elle crut pouvoir relever fa beauté, perfuadée que s'il pouvoit une fois la regarder & l'entendre parler, il étoit impoffible qu'un feu fi long-temps fomenté ne fe rallumât plus fort que devant. Elle entra dans le couvent fur la fin de vêpres, & le fit venir dans une chapelle du cloître. Lui qui ne favoit qui le demandoit, s'en alla au plus rude choc où il fe fût jamais trouvé. Elle le vit fi pâle & fi défait, qu'elle

eut de la peine à le reconnoître ; cependant comme il lui parut d'aussi bon air & aussi aimable qu'auparavant, l'amour la contraignit d'avancer les bras croyant l'embrasser ; mais elle fut si touchée du triste état où il lui parut, & cette idée lui causa une si grande foiblesse de cœur, qu'elle tomba évanouie. Le bon religieux qui n'étoit pas destitué de la charité fraternelle, la releva, & la fit asseoir sur un siege de la chapelle. Quoiqu'il n'eût pas moins besoin de secours qu'elle, il fit néanmoins semblant d'ignorer sa passion, affermissant son cœur en l'amour de son Dieu contre l'occasion présente. Il y réussit si bien qu'il sembloit ignorer ce qu'il voyoit. Revenant de sa foiblesse, & tournant vers lui des yeux si beaux & si tristes qu'ils auroient été capables d'amollir un rocher, elle lui dit tout ce qu'elle crut le plus propre à le retirer du lieu où il étoit. Il répondit à tout du mieux qu'il lui fut possible ; mais sentant enfin que son cœur commençoit à s'attendrir aux larmes de sa maîtresse, & voyant que l'amour dont il avoit si long-temps éprouvé la cruauté, avoit en main une fleche dorée toute prête à lui

faire une plaie nouvelle & mortelle, il s'enfuit de devant l'amour & sa maîtresse, ne pouvant rien faire de mieux. S'étant donc enfermé dans sa cellule, & ne pouvant la laisser partir dans cette incertitude, il lui écrivit trois mots en espagnol, qui m'ont paru si bons que je n'ai pas voulu les traduire, de peur d'en diminuer la grace. *Voluete don venisti, anima mia, que en las tristas vides es la mia.* La belle voyant bien par-là qu'il n'y avoit rien à espérer, résolut de suivre son conseil & celui de ses amis, & s'en retourna chez elle, où elle mena une vie aussi mélancolique, que celle de son amant étoit austere dans son couvent.

Vous voyez, mesdames, de quelle maniere le gentilhomme se vengea de sa rigoureuse maîtresse, qui ne pensant que l'éprouver, le désespéra en sorte que quand elle voulut revenir il n'en fut plus temps. Je suis fâchée, dit Nomerfide, qu'il n'ait quitté le froc pour l'épouser; je crois que ç'auroit été un mariage parfait. En bonne foi, dit Simontault, je l'estime bien sage; car tous ceux qui ont bien pensé aux incommodités du

mariage, demeureront d'accord que la vie auſtere du couvent n'en a guere davantage. Comme il étoit déja affoibli à force de jeûnes & d'abſtinences, il craignoit de ſe charger d'un fardeau qu'il eût été contraint de traîner toute ſa vie. Il me ſemble, dit Hircan, qu'elle faiſoit tort à un homme ſi foible de le tenter par une propoſition de mariage, puiſque les plus vigoureux & les plus robuſtes ont de la peine à s'en bien tirer. Mais ſi elle lui avoit parlé d'amitié, ſans autre obligation que volontaire, il n'y auroit point eu de cordon qui n'eût été rompu, ni de nœud qui ne ſe fût dénoué. Mais comme pour le tirer du purgatoire elle lui offroit l'enfer, je ſoutiens qu'il eut raiſon de refuſer, & de lui faire ſentir le chagrin qu'il avoit eu de ſon refus. Il y en a beaucoup, dit Emarſuite, qui penſant faire mieux que les autres, font ou pis ou le rebours de ce qu'ils s'étoient promis. Ha vraiment, dit Guebron, vous me rappellez, quoique ce ne ſoit pas à propos, une femme qui faiſoit le contraire de ce qu'elle vouloit faire; ce qui fut cauſe d'un gros tumulte dans l'égliſe de ſaint Jean de Lyon. Je vous prie, dit

Parlamente, de prendre ma place, & de nous en faire l'hiſtoire. Mon conte, répliqua Guebron, ne ſera ni ſi long ni ſi triſte que celui de Parlamente.





S. Freudenberg inv. De Longueil Sculp.

O.5.



LXV. NOUVELLE.

Simplicité d'une vieille qui préſenta une chandelle ardente à S. Jean de Lyon, & qui voulut l'attacher contre le front d'un ſoldat qui dormoit ſur un tombeau. Ce qui en arriva.

IL y avoit une chapelle fort obſcure dans l'égliſe de ſaint Jean de Lyon, & devant la chapelle un tombeau fait de pierre à grands perſonnages repréſentés au naturel, & autour il y a pluſieurs hommes d'armes couchés. Un ſoldat ſe promenant un jour dans l'égliſe, (c'étoit dans les grandes chaleurs de l'été) il lui prit envie de dormir. Il jetta les yeux ſur cette chapelle, & la voyant ſombre & fraîche, il alla au

tombeau dormir comme les autres auprès desquels il se coucha. Au plus fort de son sommeil arrive une vielle dévote. Après qu'elle eut fait ses dévotions, elle voulut attacher au tombeau une chandelle qu'elle avoit à la main, & se trouvant plus à portée de l'homme endormi que des autres, elle se mit en devoir de la lui mettre au front, croyant qu'il étoit de pierre; mais la cire ne put tenir contre cette pierre. La bonne femme qui crut que le froid de l'image empêchoit la chandelle de tenir, lui mit le feu contre le front pour y attacher sa bougie; l'image qui n'étoit pas insensible, se mit à crier. La bonne femme eut peur, & comme si elle eût été hors de sens, commença à crier miracle, miracle! & cria si fort, que tous ceux qui étoient dans l'église, accourent, les uns aux cloches, les autres au miracle. Elle les mena voir l'image qui s'etoit remuée, & en fit rire plusieuts; mais certains prêtres ne se contentant pas d'en rire, résolurent de faire valoir ce tombeau, & d'en tirer de l'argent.

Prenez donc garde, mesdames, à quels saints vous donnerez vos chandelles. C'est étrange, dit Hircan, que de quelque maniere que ce soit, il faille que les femmes fassent toujours mal. Est-ce mal fait dit Nomerfide, de porter des chandelles aux tombeaux? Oui, reprit Hircan, quand on brûle le front aux hommes; car ce n'est point un bien quand

il en résulte un mal. La pauvre femme croyoit avoir fait un grand présent à Dieu en lui donnant une petite chandelle. Dieu ne regarde pas, dit Oysille, à la valeur du présent, mais au cœur qui le fait. Peut-être cette bonne femme avoit-elle plus d'amour pour Dieu, que ceux qui donnent de grandes torches ; car comme dit l'évangile, elle donnoit de sa nécessité. Je ne crois pourtant pas, dit Saffredant, que Dieu qui est la souveraine sagesse, puisse agréer la folie des femmes. La simplicité lui plaît, il est vrai ; mais l'écriture m'apprend qu'il méprise l'ignorant : Et s'il y est commandé d'être simples comme colombes, il y est enjoint aussi d'être prudents comme serpents. Pourquoi, repartit Oysille, je ne tiens point pour ignorante celle qui porte devant Dieu son cierge ardent, comme faisant amende honorable, les genoux en terre, & la torche au poing, à son souverain seigneur pour lui confesser son crime, & lui demander avec une foi vive sa grace & son salut. Plût à Dieu, dit Dagoucin, que tout le monde s'en acquittât aussi bien que vous ; mais je crois que les pauvres ignorantes ne le font pas dans cette intention. Celles qui parlent le moins bien, repartit Oysille, sont souvent celles qui ont le sentiment le plus vif de l'amour & de la volonté de Dieu : Et par conséquent il est de la prudence de ne juger que de soi-même. Il n'est pas surprenant, dit Emarsuite en riant, d'avoir fait peur à un valet qui

dormoit, puiſque des femmes auſſi médiocres ont fait peur à de grands princes ſans leur mettre le feu au front. Je ſuis ſûr, dit Dagoucin, que vous en ſavez quelque conte que vous voulez nous faire. Ainſi vous prendrez ma place, s'il vous plaît. Ce conte ne ſera pas long, dit Emarſuite, mais ſi je pouvois vous le conter tel qu'il eſt arrivé, vous n'auriez pas envie de pleurer.





C. Frudenberg inv. *De Longueil Sculp.*



LXVI. NOUVELLE.

Agréable aventure du roi & de la reine de Navarre.

L'ANNÉE que monſieur de Vendôme épouſa la princeſſe de Navarre, le roi & la reine leurs pere & mere après avoir été régalés à Vendôme, les accompagnerent en Guienne. Ils paſſerent chez un gentilhomme où ſe trouverent pluſieurs belles & jeunes dames, où l'on danſa ſi long-temps, que les nouveaux mariés étant las, ſe retirerent dans leur chambre, & ſe

jetterent ſur leur lit tous vêtus, où ils s'endormirent, les portes & les fenêtres étant fermées, ſans que perſonne demeurât avec eux. Au fort de leur ſommeil ils entendirent ouvrir leur porte par dehors. Monſieur de Vendôme tira le rideau, & regarda qui ce pouvoit être, croyant que ce fût quelqu'un de ſes amis qui vouloit le ſurprendre. Mais au lieu de cela il vit entrer une grande vieille ſervante, qui fut tout droit à leur lit, & qui pour l'obſcurité ne pouvoit pas les reconnoître. Les appercevant cependant fort proches l'un de l'autre, elle ſe mit à crier: O méchante & vilaine infâme que tu es! il y a long-temps que je t'ai crue telle. Mais n'ayant point de preuves à produire, je n'ai oſé le dire à madame. A préſent que ton infamie eſt connue, je ſuis réſolue de ne la pas cacher. Et toi, vilain apoſtat, qui as fait la honte à cette maiſon de mettre à mal cette pauvre garce, ſi ce n'étoit la crainte de Dieu, je t'aſſommerois de coups là où tu es. Sus debout, de par tous les diables, debout. Il ſemble encore que tu n'en ayes point de honte. Monſier de Vendô-

me & madame la princeſſe pour allonger la comédie, ſe cachoient le viſage l'un contre l'autre, & rioient ſi fort qu'ils ne pouvoient parler. La ſervante voyant donc qu'ils ne remuoient point pour ſes menaces, ni ne faiſoient ſemblant de ſe lever, s'approcha d'eux pour les tirer du lit par les bras ou par les jambes. Mais alors elle reconnut & aux viſages & aux habits, que ce n'étoit point ce qu'elle penſoit. Elle ne les eut pas plutôt reconnus, qu'elle ſe jetta à leurs pieds, les ſuppliant de lui pardonner la faute qu'elle avoit faite de troubler leur repos. Monſieur de Vendôme voulant en ſavoir davantage, ſe leva d'abord, & pria la bonne vieille de lui dire pour qui elle les avoit pris : ce qu'elle ne voulut pas faire ; mais enfin après lui avoir fait promettre avec ſerment de n'en jamais rien dire, elle lui dit que la cauſe de ſon équivoque étoit une demoiſelle de la maiſon, de laquelle un protonotaire étoit amoureux, & qu'elle obſervoit depuis long-temps, parce qu'elle avoit du chagrin que ſa maîtreſſe ſe fiât à un homme qui lui faiſoit un pareil affront. Enſuite elle ſe retira, & laiſſa le prince & la prin-

cesse enfermés comme elle les avoit trouvés. Ils rirent long-temps de l'aventure : & quoiqu'ils en aient fait le conte, ils n'ont néanmoins jamais voulu nommer les personnes intéressées.

Voilà, mesdames, comme la bonne vieille pensant faire une action d'équité, instruisit les princes étrangers de choses dont les domestiques n'avoient jamais entendu parler. Je crois savoir, dit Parlamente, où l'aventure est arrivée, & qui est le protonotaire. Il a déjà gouverné des maisons de dames, & quand il ne peut pas gagner la bonne grace de la maîtresse, il ne manque jamais une des demoiselles ; à cela près il est honnête & homme de bien. Pourquoi dites-vous à cela près, dit Hircan, puisque c'est par cela même qu'il s'estime homme de probité ? Je vois bien, répondit Parlamente, que vous connoissez la maladie & le malade, & que s'il avoit besoin d'apologie, vous ne manqueriez pas d'être son avocat. Cependant je ne voudrois pas confier une intrigue à un homme qui n'a pas su mener la sienne, qui a été sue des servantes mêmes. Croyez-vous,

dit

dit Nomerfide, que les hommes s'embarraffent qu'on le fache ou qu'on ne le fache pas? pourvu qu'ils viennent à leur but, c'eft affez. Soyez perfuadée que quand perfonne n'en parleroit, ils le publieroient eux-mêmes. Il n'eft pas befoin, leur dit Hircan en colere, que les hommes difent tout ce qu'ils favent. Peut-être, répliqua Nomerfide en rougiffant, ne diroient-ils rien à leur avantage. A vous entendre parler, il femble, dit Simontault, que les hommes fe faffent un plaifir d'entendre médire des femmes, & je fuis perfuadé que vous me croyez de ce nombre-là. C'eft pourquoi j'ai envie d'en dire du bien, afin qu'on ne me regarde pas comme un médifant. Je vous donne ma voix, dit Emarfuite, & je vous prie de vous contraindre un peu, pour faire votre devoir à notre honneur. Il n'eft pas nouveau, mefdames, dit alors Simontault, d'entendre parler de vos vertus. Il me femble que quand il fe préfente quelqu'une de vos belles actions, bien loin de devoir être cachée, elle devroit être écrite en lettres d'or, pour fervir d'exemple aux femmes, & pour donner aux hommes fujet d'admiration, de

voir dans le ſexe fragile ce que la fragilité refuſe. C'eſt cela même qui me fait conter ce que j'ai entendu dire au capitaine Roberval, & à pluſieurs de ſa compagnie.





S. Freudenberg inv. De Longueil Sculp.

67.



LXVII. NOUVELLE.

Amour & auſtérité extrême d'une femme en un pays étranger.

LE roi ayant donné le commandement d'une petite eſcadre à Roberval pour une expédition qu'il avoit réſolu de faire dans l'isle de Canada ; ce capitaine avoit deſſein de s'habituer dans cette isle, en cas que l'air y fût bon, & d'y bâtir des villes & des châteaux. Chacun ſait quels furent les commencements de ce projet. Pour peupler le pays de chrétiens, il y mena avec lui toutes ſortes d'artiſans, parmi leſquels il y en eut un qui fut aſſez lâche pour trahir ſon maître, qui penſa être pris par les naturels

du pays. Mais Dieu voulut que ſa conſpiration fût découverte : ainſi elle ne fut pas d'un grand préjudice au capitaine Roberval, qui fit prendre le traître, & vouloit le faire pendre comme il l'avoit mérité. Il l'auroit fait ſans la femme de ce malheureux, laquelle après avoir partagé les périls de la mer avec ſon mari, voulut ſuivre juſqu'au bout ſa mauvaiſe fortune. Elle fit ſi bien par ſes larmes & par ſes ſupplications que Roberval, ſoit pour les ſervices qu'elle lui avoit rendus, ou par un motif de compaſſion, lui accorda ce qu'elle lui demandoit, qui étoit que ſon mari & elle ſeroient laiſſés dans une petite isle qui n'étoit habitée que par des bêtes ſauvages, avec permiſſion d'emporter avec eux ce qui leur ſeroit néceſſaire. Les pauvres gens ſe trouvant ſeuls avec des bêtes féroces, n'eurent recours qu'à Dieu qui avoit toujours été le ferme eſpoir de cette pauvre femme. Comme elle n'avoit d'autre conſolation qu'en ſon Dieu, elle emporta pour ſa conſervation, pour ſa nourriture & pour ſa conſolation le nouveau Teſtament qu'elle liſoit ſans ceſſe. Au reſte elle travailloit avec ſon mari à bâtir un petit logement. Lorſque les lions & autres bêtes féroces en approchoient pour les dévorer, le mari avec ſon arquebuſe & la femme avec des pierres ſe défendoient ſi bien, que non-ſeulement ni les bêtes ni les oiſeaux n'oſoient les approcher, mais même ils en tuoient ſouvent qui étoient bons à manger. Ils ſubſiſterent long-tems de ces chairs & d'her-

bes, après que leur pain fut fini. Toutefois à la longue le mari ne put résister à une si mauvaise nourriture : d'ailleurs ils buvoient des eaux d'une si mauvaise qualité, qu'il devint fort enflé, & mourut en peu de temps, n'ayant ni service, ni consolation que de sa femme, qui lui servoit de médecin & de confesseur ; de sorte qu'il passa avec joie de son désert à la patrie céleste. La pauvre femme l'enterra dans une fosse qu'elle fit la plus profonde qu'il lui fut possible. Cependant les bêtes en eurent incontinent le sentiment, & vinrent pour manger le cadavre, que la pauvre femme défendoit de sa maisonnette à coups d'arquebuse. Ainsi vivant comme les bêtes quant au corps, & comme les anges quant à l'esprit, elle passoit le temps en lectures, en contemplations, en prieres & en oraisons, avec un esprit joyeux & content, quoique le corps fût maigre & demi-mort. Mais celui qui n'abandonne jamais les siens au besoin, & qui fait éclater sa puissance quand tout est désespéré, ne permit pas que la vertu dont il avoit doué cette femme, fût ignorée dans le monde, mais voulut l'y faire connoître pour sa gloire. Au bout de quelque temps un des vaisseaux de la flotte de Roberval passant devant cette isle, ceux qui étoient sur le tillac virent une femme qui les fit souvenir de ceux qu'on avoit laissés dans cette isle, & résolurent d'aller voir de quelle maniere Dieu en avoit disposé. La pauvre femme voyant

approcher le vaisseau, se rendit au bord de la mer où ils la trouverent en arrivant. Après en avoir remercié Dieu, elle les mena à sa pauvre maisonnette, & leur fit voir de quoi elle avoit vécu durant le triste séjour qu'elle y avoit fait. Ils ne l'auroient jamais pu croire, s'ils n'avoient pas su que Dieu peut nourrir ses serviteurs dans un désert comme aux plus grands festins du monde. La fidélité & la persévérance de cette femme ayant été publiées, les dames lui firent de grands honneurs, & lui donnerent volontiers leurs filles pour apprendre à lire & à écrire. Elle gagna le surplus de sa vie à cette honnête profession, n'ayant d'autre desir que d'exhorter chacun à aimer Dieu, & à se confier en lui, donnant pour exemple la grande miséricorde dont il avoit usé envers elle.

Vous voyez à présent, mesdames, que je loue les vertus que Dieu a mises en vous, vertus qui paroissent d'autant plus grandes, que le sujet est plus infirme. Nous ne sommes point fâchées, dit Oysille, de ce que vous louez en nous les graces de notre Seigneur, & à la vérité c'est de lui que vient toute vertu; mais il faut passer condamnation que ni l'homme ni la femme ne contribuent point à l'ouvrage de Dieu. L'un & l'autre ont beau courir & beau vouloir, ils ne font que planter, & c'est Dieu seul qui fait croître. Si vous avez bien lu l'écriture, dit Saffredant, vous savez que S. Paul dit, qu'Apollo a planté, & qu'il a arrosé; mais il ne parle point que les femmes aient

mis la main à l'ouvrage de Dieu. Vous faites, dit Parlamente, comme ces méchans hommes, qui prennent un passage de l'écriture pour eux, & laissent celui qui leur est contraire. Si vous avez lu S. Paul d'un bout à l'autre, vous trouverez qu'il se recommande aux dames qui ont beaucoup travaillé avec lui à la propagation de l'évangile. Quoiqu'il en soit, dit Longarine, cette femme est digne de grande louange, tant à cause de l'amour qu'elle a eu pour son mari pour lequel elle a risqué sa vie, qu'en considération de la confiance qu'elle a eue en Dieu, qui comme vous voyez ne l'a point abandonnée. Pour le premier, dit Emarsuite, je crois qu'il n'y a point ici de femme qui n'en voulût faire autant pour sauver la vie à son mari. Et moi je crois, répondit Parlamente, qu'il y a des maris si bêtes, que celles qui en ont de pareils ne doivent point trouver étrange quand elles sont réduites à vivre avec des bêtes d'une autre espece, & qui n'ont rien de différent que la figure. Emarsuite ne put s'empêcher de répliquer comme prenant la chose pour son compte. Si les bêtes ne mordoient point, leur compagnie seroit plus agréable que celle des hommes qui sont emportés & insupportables. Mais je ne change point de sentiment, & je dis encore que si mon mari étoit en pareil danger, je ne l'abandonnerois point, dût-il m'en coûter la vie. Prenez garde, dit Nomerside, de l'aimer jusqu'à

tel point, que l'excès de votre amour ne trompe & vous & lui. Il y a un milieu par-tout, & faute de ſe bien entendre l'amour ſe convertit ſouvent en haine. Il me ſemble, dit Simontault, que vous n'avez pas pouſſé la matiere ſi loin, ſans avoir envie de l'autoriſer par quelque exemple. C'eſt pourquoi ſi vous en ſavez quelqu'un, dites-le, je vous donne ma voix. Mon conte ſera donc court & gai ſelon ma coutume, répondit Nomerfide.





S. Freudenberg Inv. *De Longueil Sculp.*



LXVIII. NOUVELLE.

Une femme fait manger de la poudre de cantharide à ſon mari pour s'en faire aimer, & penſa le faire crever.

Il y avoit autrefois à Pau en Béarn un apothicaire qui ſe nommoit maître Etienne. Il avoit épouſé une honnête femme, bonne ménagere & aſſez belle pour qu'il dût s'en contenter. Mais comme il goûtoit de différentes drogues, il vouloit auſſi goûter de différentes femmes pour pouvoir mieux juger de toutes. Sa femme en avoit tant de chagrin qu'elle perdoit toute patience;

car il ne la regardoit pas ſi ce n'eſt la ſemaine ſainte pour lui faire faire pénitence. L'apothicaire étant un jour dans ſa boutique, & ſa femme aux écoutes cachée derriere la porte, il vint une femme de la ville, commere de l'apothicaire, & malade du même mal que celle qui étoit derriere la porte. Hélas! mon compere, mon ami, dit-elle à l'apothicaire en ſoupirant, je ſuis la femme du monde la plus malheureuſe. J'aime mon mari comme moi-même je ne penſe qu'à le ſervir & à lui obeir; mais tout cela eſt peine perdue, & il aime plus que moi la femme de la ville la plus méchante & la plus ſale. Si vous ſavez quelque drogue qui puiſſe le faire changer de complexion je vous prie, mon compere, de m'en donner. Si cela me réuſſit, & que je ſois bien traitée de mon mari, je vous aſſure que je vous recompenſerai de tout mon pouvoir. L'apothicaire lui dit pour la conſoler, qu'il ſavoit une poudre merveilleuſe, & que ſi elle la faiſoit prendre à ſon mari avec un bouillon ou une rotie comme de la poudre de Dun, il lui feroit la meilleure chere du monde. La pauvre femme voulant voir ce miracle, lui demanda ce que

c'étoit, & ſi elle n'en pourroir point avoir. Il lui dit qu'il n'y avoit qu'à prendre de la poudre de cantharides dont il avoit bonne proviſion. Avant que de ſe quitter elle l'obligea de préparer cette poudre, & en prit autant qu'il lui en faloit. Elle l'en remercia depuis pluſieurs fois; car ſon mari qui étoit fort & vigoureux, & qui n'en prit pas trop, ne s'en trouva pas plus mal, & elle mieux.

La femme de l'apothicaire qui avoit entendu toute la converſation, ſongea en elle-même qu'elle n'avoit pas moins beſoin de cette recette que ſa commere. Elle apprit le lieu où ſon mari mettoit le reſte de la poudre, réſolue de s'en ſervir quand l'occaſion s'en préſenteroit. Elle n'eut pas longtemps à attendre. Son mari ſe ſentant incommodé d'une froideur d'eſtomac, la pria de lui faire un bouillon. Elle lui dit qu'une rotie à la poudre de Dun lui feroit plus de bien. Il lui dit incontinent de lui en faire une, & de prendre dans la boutique de la cinnamome & du ſucre. Elle le fit, & n'oublia pas le reſte de la poudre qu'il avoit donnée à ſa commere, ſans regarder ni poids ni doſe ni meſu-

re. Le mari mangea la rotie, & la trouva très-bonne. Il s'apperçut bientôt de son effet qu'il crut appaiser avec sa femme; mais il lui fut impossible, car il sentoit un si grand feu qu'il ne savoit de quel coté se tourner. Il dit à sa femme qu'elle l'avoit empoisonné, & voulut savoir ce qu'elle avoit mis à la rotie. Elle ne lui déguisa point la vérité, & lui avoua qu'elle avoit autant de besoin de cette recette que sa commere. Le pauvre apothicaire souffroit de si grandes douleurs, qu'il ne put faire autre chose que de la battre d'injures. Il la chassa de sa présence, & fit prier l'apothicaire de la reine de Navare de le venir voir; ce qu'il fit, & lui donna les remedes qui pouvoient le guérir. Il l'eut remis sur pied en fort peu de temps, & le censura aigrement de faire prendre à autrui des drogues qu'il ne vouloit pas prendre pour lui: ajoutant que sa femme avoit fait ce qu'elle devoit, attendu le désir qu'elle avoit de se faire aimer de lui. Il fallut que le pauvre homme prît patience, & qu'il reconnût que Dieu l'avoit justement puni en l'exposant à la raillerie qu'il vouloit faire à autrui.

Il me ſemble, meſdames, que l'amour de cette femme n'étoit pas moins indiſcret qu'exceſſif. Appellez-vous aimer ſon mari, dit Hircan, de le faire ſouffrir pour le plaiſir qu'elle en eſpéroit ? Je crois dit Longarine, qu'elle n'avoit intention que de regagner la bienveillance de ſon mari, qu'elle croyoit avoir perdue. Il n'y a rien que les femmes ne faſſent pour un tel bien. Cependant, dit Guebron, en matiere de boire & manger, une femme ne doit rien donner à ſon mari pour quelque raiſon que ce puiſſe être, qu'elle ne ſache, tant par ſa propre expérience, que par celle des gens ſavants, qu'il ne peut lui en arriver aucun mal ; mais il faut excuſer l'ignorance. Celle-là eſt excuſable ; car la paſſion qui aveugle le plus c'eſt l'amour, & la perſonne la plus aveuglée c'eſt la femme, qui n'a pas la force de conduire ſagement un grand fardeau. Guébron, répondit Oyſille, ſortez-vous de votre bonne coutume pour vous rendre au ſentiment de vos confreres ? Il y a pourtant des femmes qui ont ſoutenu patiemment l'amour & la jalouſie. Oui, dit Hircan, & plaiſamment ; car les plus ſages ſont celles qui prennent autant de plaiſir à ſe moquer & à rire des actions

de leurs maris, que les maris en ont de les tromper secrétement. Si vous voulez me donner le rang avant que madame Oysille finisse la journée, je vous ferai un conte d'un mari & d'une femme que toute la compagnie connoît. Vous n'avez donc qu'à commencer, dit Nomerfide.





S. Freudenberger inv. 1781 L. Halbou Sculp.



LXIX. NOUVELLE.

Un Italien ſe laiſſa duper par ſa ſervante, & fut ſurpris par ſa femme, belutant au lieu de la ſervante.

AU château de Doz en Bigorre demeuroit un écuyer du roi, nommé Charles, Italien d'origine. Il avoit épouſé une demoiſelle fort ſage & vertueuſe, mais qui avoit vieilli après lui avoir donné pluſieurs enfans. Lui auſſi n'étoit pas jeune & vivoit avec ſa femme en bonne paix & amitié. Il eſt vrai qu'il parloit quelquefois à ſes ſervantes. La bonne femme ne faiſoit ſemblant de rien, mais

elle les congédioit tout doucement, quand elle les connoiſſoit trop privées dans la maiſon. Elle en prit un jour une qui étoit ſage & bonne fille. Elle lui dit l'humeur de ſon mari & la ſienne, & l'avertit qu'elle chaſſoit une fille dès qu'ils connoiſſoient qu'elle n'étoit pas ſage. Cette ſervante ayant bonne envie de demeurer au ſervice de ſa maîtreſſe & de s'en faire eſtimer, réſolut de ne point forligner de la vertu. Quoique ſon maître lui tînt ſouvent des diſcours contraires à la ſageſſe, elle ne voulut entendre à rien, & contoit tout à ſa maîtreſſe, qui rioit avec elle de la folie de ſon mari. Un jour la ſervante belutoit dans une chambre de deirrere, avec ſon ſurcot ſur la tête à la mode du pays. Ce ſurcot eſt fait comme un crémeau, mais il couvre tout le corps & les épaules par derriere. Son maître la trouvant en cet équipage, la preſſa vivement. Elle qui eût autant aimé mourir que de faire ce qu'il vouloit, fit ſemblant de conſentir à ſon déſir, & le pria de lui permettre d'aller voir prémierement ſi ſa maîtreſſe n'etoit point occupée à quelque choſe, afin de n'être pas ſurpris, ce qu'il lui permit bien volontiers. Elle le pria de

mettre ſon ſurcot & de beluter pendant ſon abſence, afin que ſa maîtreſſe entendît toujours le bruit du beluteau. Il le fit avec joie dans l'eſpérance d'avoir ce qu'il demandoit. La ſervante qui aimoit à rire, courut à ſa maîtreſſe & lui dit: Venez voir votre mari, à qui j'ai appris à beluter pour me défaire de lui. La femme fit diligence pour aller voir cette nouvelle ſervante, & trouva ſon mari le ſurcot en tête & le beluteau à la main. Elle ſe mit ſi fort à rire en claquant des mains, qu'à peine put-elle lui dire: Gouyatte, combien veux-tu gagner par mois? Le mari reconnoiſſant ſa femme à la voix, & voyant qu'il étoit dupé, jetta le ſurcot & le beluteau, & courut à la ſervante qu'il appella mille fois méchante. Si ſa femme ne ſe fût miſe entre deux, il l'eût payée de ſa courtoiſie: cependant l'orage s'appaiſa au contentement des parties qui vécurent depuis paiſiblement enſemble.

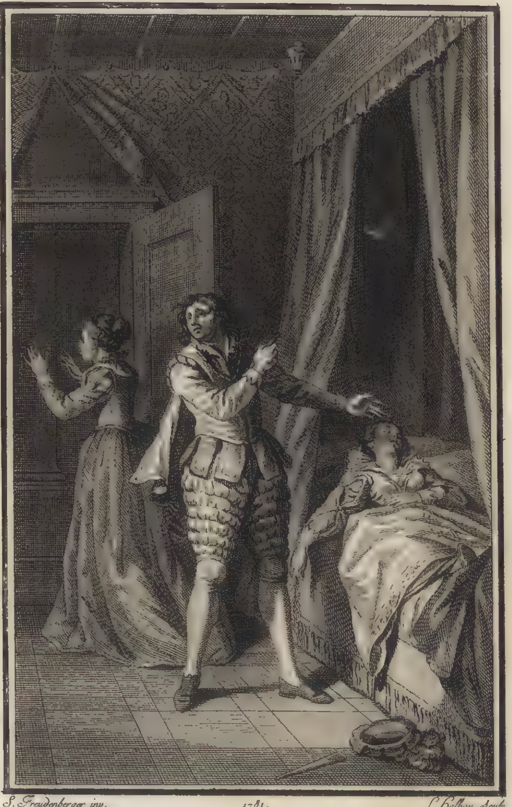
Que dites-vous de cette femme, meſdames? N'étoit-elle pas ſage de ſe faire un divertiſſement du divertiſſement de ſon mari? Ce n'eſt pas un divertiſſement pour le mari, dit Saffredant, d'a-

voir manqué son coup. Je crois, dit Emarsuite, qu'il eut plus de plaisir de rire avec sa femme, que d'aller se tuer avec sa servante à l'âge où il étoit. Il me fâcheroit fort, dit Simontault, qu'on me trouvât avec ce beau crémeau. J'ai entendu dire, dit Parlamente, qu'il n'a pas tenu à votre femme, qu'elle ne vous ait trouvé à peu-près dans le même équipage, quelque fin que vous soyez; & depuis ce temps-là, dit on, elle n'a jamais eu de repos. Contentez-vous des aventures de votre maison, répondit Simontault, sans venir chercher les miennes. Ma femme n'a aucun sujet de se plaindre de moi; mais quand je serois tel que vous dites, elle ne s'en appercevroit pas, parce que rien ne lui manque. Les femmes d'honneur, dit Longarine, n'ont besoin de rien que de l'amour de leurs maris, qui sont les seuls qui puissent les contenter. Mais celles qui cherchent un plaisir brutal, ne le trouveront jamais où l'honnêteté commande. Appellez-vous plaisir brutal quand une femme veut avoir de son mari ce qui lui appartient? Je soutiens, répondit Longarine, qu'une femme chaste qui aime véritablement, est plus contente d'être par-

faitement aimée, que de tous les plaiſirs ſenſuels que la chair peut déſirer. Je ſuis de votre ſentiment, dit Dagoucin; mais ces ſeigneurs ici ne le veulent entendre ni confeſſer. Je crois que ſi l'amour réciproque ne contente pas une femme, un mari ſeul ne la contentera pas non plus; car ſi elle ne vit ſuivant l'honnête amour des femmes, il faut qu'elle ſoit outrée de l'inſatiable cupidité des bêtes. Vraiment, reprit Oyſille, vousme faites ſouvenir d'une dame belle & bien mariée, qui faute de ſe contenter de cette honnête amitié, devint plus charnelle que les pourceaux, & plus cruelle que les lions. Je vous prie, madame, de finir cette journée par nous conter cette hiſtoire. Je ne le puis pour deux raiſons, répondit Oyſille; la premiere, c'eſt qu'elle eſt longue, & l'autre, qu'elle n'eſt pas de notre temps: cependant elle a été écrite par un auteur digne de foi: & nous avons juré de ne rien dire ici qui ait été écrit. Il eſt vrai, répliqua Parlamente; mais comme je crois ſavoir quel eſt ce conte, je dois vous dire qu'il a été écrit en ſi vieux langage, que je crois qu'il n'y a que nous deux ici qui en ayons entendu parler; c'eſt pourquoi il paſſera

pour nouveau. Alors toute la compagnie la pria de le dire, ſans s'embarraſſer de la longueur, parce qu'ils avoient encore une bonne heure avant que d'aller à vêpres. Oyſille donc ſe rendit à leurs prieres, & commença comme vous allez voir.





S. Freudenberger inv. 1781. L. Halbou. Sculp.

73.



LXX. NOUVELLE.

L'horrible impudicité d'une duchesse fut la cause de sa mort, & de celle de deux personnes qui s'aimoient parfaitement.

IL y avoit dans le duché de Bourgogne un duc très-honnête homme & fort bien fait de sa personne. Il avoit épousé une femme de la beauté de laquelle il étoit si content, qu'il ne songeoit qn'à lui plaire, à quoi elle faisoit semblant de répondre très-bien. Ce duc avoit chez lui un jeune gentilhomme si accompli en tout ce qu'on peut souhaiter en un homme, qu'il étoit aimé de tout

le monde, & principalement du duc, auprés duquel il avoit éte élevé dès l'enfance. Comme il connoiſſoit en lui tant de perfections, il l'aimoit autant qu'on peut aimer, & lui confioit toutes les affaires où ſon âge lui permettoit d'entrer. La ducheſſe qui n'étoit pas une femme de vertu, n'étant pas contente de l'amour que ſon mari avoit pour elle, & du bon traitement qu'elle en recevoit, regardoit ſouvent ce gentilhomme, & le trouvoit ſi fort à ſon gré, qu'elle l'aimoit outre meſure. Elle tâchoit à tout moment de le lui faire connoître, tant par des œillades lagoureuſes & tendres, que par des ſoupirs & des airs paſſionnés. Mais le gentilhomme qui n'avoit jamais étudié que la vertu, ne connoiſſoit point de vice en une dame qui avoit ſi peu ſujet d'en avoir ; de ſorte que les œillades, les ſoupirs, & les airs paſſionnés de cette pauvre folle ne lui produiſoient qu'un cruel déſeſpoir. Elle porta l'extravagance ſi loin, qu'oubliant un jour qu'elle étoit femme qui devoit être priée ſans devoir rien accorder, & princeſſe qui devoit être ſervie, & obligée de dédaigner de pareils ſerviteurs, elle réſolut de faire le perſonnage d'un homme tranſporté, & de ſe décharger d'un fardeau qui lui étoit inſupportable. Le duc allant donc au conſeil où le gentilhomme n'entroit point, parce qu'il étoit trop jeune, elle lui fit ſigne de

venir à elle, ce qu'il fit croyant qu'elle avoit quelque chose à lui ordonner. S'appuyant donc sur son bras comme une femme lasse de trop de repos, elle le mena promener dans une galerie où elle lui dit: Je suis surprise qu'étant comme vous êtes jeune, bien fait & plein d'agrémens, vous ayez pu jusques ici pratiquer tant de belles dames sans en aimer aucune: & en le regardant du meilleur œil qu'elle pouvoit, elle en demeura-là, pour lui donner lieu de parler. Madame, répondit-il, si je méritois que votre grandeur pût s'abaisser jusqu'à moi, vous auriez plus de sujet d'être surprise de voir un aussi petit homme que moi vous offrir ses servirces, pour être ou refusé ou moqué. Sur cette sage réponse la duchesse l'aima plus qu'auparavant, & lui jura qu'il n'y avoit dame à la cour qui ne fût trop heureuse d'avoir un amant de son mérite, qu'il pouvoit essayer, & quelle l'assuroit qu'il y réussiroit sans peine.

Le gentilhomme avoit toujours les yeux baissés, n'osant regarder la contenance de la duchesse, assez ardente pour échauffer un glaçon. Dans le temps qu'il se mettoit en devoir de s'excuser, le duc manda à la duchesse de venir au conseil pour une affaire à laquelle elle avoit intérêt. Elle y alla avec beaucoup de regret: pour le gentilhomme,

il fit ſemblant de n'avoir pas compris ce qu'elle lui avoit dit. Elle en eut tant de trouble & de chagrin qu'elle ne ſavoit à qui s'en prendre, ſinon à la ſotte crainte dont elle croyoit le jeune homme trop plein. Voyant donc qu'il n'entendoit pas ſon langage, elle réſolut peu de jours après de paſſer par deſſus la crainte & la honte, & de lui déclarer ſans enveloppe & ſans détour la paſſion qu'elle avoit pour lui, perſuadée qu'une beauté comme la ſienne ne pouvoit manquer d'être bien reçue. Elle auroit néanmoins bien ſouhaité d'avoir l'honneur d'être priée; mais après tout elle préféra le plaiſir à l'honneur. Après avoir tenté pluſieurs fois le même moyen qu'elle avoit déja eſſayé, & toujours eu une réponſe auſſi peu favorable que la premiere, elle le tira un jour par la manche, & lui dit qu'elle vouloit lui parler d'une affaire importante. Le gentilhomme avec le reſpect & l'humilité qu'il lui devoit, l'alla trouver à une fenêtre reculée où elle s'étoit retirée. Quand elle vit qu'on ne pouvoit la voir de ſa chambre, elle le remit ſur le premier diſcours avec une voix ttemblante qui marquoit également du déſir & de la crainte. Elle lui fit des reproches de ce qu'il n'avoit encore fait choix d'aucune dame, & l'aſſura qu'en quelque lieu qu'il ſe fixât, elle n'épargneroit rien pour le faire réuſſir. Le gentilhomme non moins étonné

que chagrin d'un pareil difcours, lui répondit: J'ai le cœur fi bon, madame, que fi j'étois une fois refufé, je n'aurois jamais de joie; & je connois fi bien mon peu de mérite, que je fuis perfuadé qu'il n'y a point de dame à la cour qui voulût de mes fervices. La ducheffe rougit à ces mots, & croyant que fon cœur ne tenoit plus à rien, lui jura qu'il n'avoit qu'à vouloir, & qu'elle pouvoit lui répondre qu'elle favoit la plus belle dame de la cour qui le recevroit avec une joie extrême, & lui donneroit un contentement parfait. Je ne crois pas, madame, répliqua-t-il, qu'il y ait de femme affez malheureufe & affez aveugle pour m'avoir trouvé à fon gré. La ducheffe voyant qu'il ne la vouloit point entendre, lui entr'ouvrit le voile de fa paffion; & comme la vertu du gentilhomme lui donnoit fujet de crainte, elle lui parla par interrogation, & lui dit: fi la fortune vous avoit favorifé jufqu'au point que ce fût moi qui euffe tant de bonne volonté pour vous, que diriez-vous? Le gentilhomme qui s'imaginoit fonger à l'ouie d'un tel difcours, lui dit un genou en terre: Quand Dieu me fera la grace, madame, d'avoir la bienveillance du duc mon maître & la votre, je me croirai l'homme du monde le plus heureux. C'eft l'unique récompenfe que je demande pour mes fideles fervices, étant obligé comme je le fuis plus que

perſonne, de ſacrifier ma vie pour vous deux. Je ſuis perſuadé, madame, que l'amour que vous avez pour monſieur votre époux, eſt ſi pur & ſi grand, que, je ne dis pas moi qui ne ſuis qu'un ver de terre, mais même le plus grand prince & l'homme du monde le plus accompli ne ſauroit altérer l'union qui eſt entre mon maître & vous. Pour moi, comme il m'a nourri dès mon enfance, & qu'il m'a fait ce que je ſuis, je ne voudrois pas pour ma vie avoir d'autre penſée que celle que doit avoir un fidele ſerviteur, ni pour ſa femme, ni pour ſa ſœur, ni pour ſa mere. La ducheſſe ne le laiſſa pas aller plus loin, & voyant qu'elle étoit en danger d'eſſuyer un honteux refus, elle l'interrompit incontinent, & lui dit: Méchant & orgueilleux fou, qui eſt-ce qui vous demande cela? Parce que vous avez bonne mine, vous vous imaginez que les mouches mêmes ſont amoureuſes de vous: mais ſi vous étiez aſſez préſomptueux pour vous adreſſer à moi, je vous ferois bien connoître que je n'aime & ne veux aimer que mon mari. Je ne vous ai parlé comme j'ai fait que pour me divertir, pour ſavoir de vos nouvelles & me moquer de vous comme je fais des amoureux ridicules. Je l'ai cru & je le crois comme vous le dites, madame, répondit le gentilhomme. Alors, ſans vouloir l'écouter davantage, elle s'en retourna bruſquement dans ſa

chambre. Comme elle vit que les dames la ſuivoient, elle entra dans ſon cabinet, où elle fit des doléances & des regrets qui ne ſe peuvent raconter. D'un coté, l'amour où elle avoit échoué lui donnoit une triſteſſe mortelle, & de l'autre, le dépit tant contre elle-même d'avoir commencé un ſi impertinent dialogue, que contre le gentilhomme d'avoir répondu ſi ſagement, la jettoient dans une ſi grande furie, que tantôt elle vouloit ſe tuer, un moment aprés elle vouloit vivre pour ſe venger de celui qu'elle regardoit comme le plus cruel de ſes ennemis. Après avoir long-temps pleuré, elle feignit d'être malade pour n'aller point au ſoupé du duc, où le gentilhomme ſervoit d'ordinaire. Le duc qui aimoit ſa femme plus que lui-même, ne manqua pas de l'aller voir. Pour parvenir plus aiſément à la fin qu'elle ſe propoſoit, elle lui dit qu'elle croyoit être groſſe, & que ſa groſſeſſe lui avoit jeté un rhume ſur les yeux, qui lui faiſoit bien de la peine. La ducheſſe fut au lit deux ou trois heures ſi triſte & ſi mélancolique, que le duc croyant qu'il y avoit autre choſe que la groſſeſſe, réſolut de coucher cette-nuit-là avec elle. Mais voyant que quelques careſſes qu'il pût lui faire, cela ne l'empêchoit pas de ſoupirer continuellement, il lui dit: Vous ſavez, mon cœur, que je vous aime comme ma propre vie, & que ſi

vous mourez, il ne m'eſt pas poſſible de ſurvivre. Si donc ma ſanté vous eſt chere, dites-moi, je vous prie, ce qui vous fait ainſi ſoupirer; car je ne puis croire que la groſſeſſe ſeule puiſſe produire cet effet. La ducheſſe voyant ſon époux dans les diſpoſitions où elle pouvoit le ſouhaiter, crut qu'il falloit en profiter pour ſe venger. Hélas! monſieur, lui dit-elle les larmes aux yeux en l'embraſſant, mon plus grand mal eſt de vous voir la dupe de ceux qui ſont ſi obligés de conſerver votre bien & votre honneur. Cela donna une merveilleuſe envie au duc de ſavoir pourquoi elle diſoit cela, & la pria de lui parler franchement & ſans crainte, ſans lui déguiſer rien. Je ne m'étonnerai jamais, dit-elle enfin après pluſieurs refus, ſi les étrangers font la guerre aux princes, puiſque ceux qui leur ont le plus d'obligation, ont la hardieſſe d'entreprendre de leur en faire une ſi cruelle, que la perte des biens n'eſt rien en comparaiſon. Je dis ceci, monſieur, par rapport à un tel gentilhomme, nommant ſon ennemi, que vous avez nourri, élevé, traité plus en parent & en fils qu'en domeſtique, & qui pour reconnoiſſance a eu l'impudence & la lâcheté d'attenter à l'honneur de votre femme, d'où dépend celui de votre maiſon & de vos enfants. Quoiqu'il ait travaillé long-temps à m'inſinuer des choſes qui ne me laiſſoient pas douter de ſa noire

malice, cependant mon cœur qui n'eſt que pour vous, & qui ne ſonge qu'en vous n'y pouvoit rien comprendre; mais à la fin il s'eſt expliqué, & je lui ai répondu ce que mon état & mon honneur m'obligeoient de lui repondre. Cependant je le hais de maniere que je ne puis le regarder. C'eſt ce qui m'a fait demeurer dans ma chambre, & perdre l'honneur de votre compagnie. Je vous ſupplie, monſieur, de ne point tenir une telle peſte auprès de vous; car après un tel crime, la crainte que vous n'en fuſſiez averti pourroit bien lui faire entreprendre quelque choſe de pis. Voilà, monſieur, la cauſe de ma douleur, qui me paroît très-juſte, & très-digne que vous y mettiez ordre ſans retardement. Le duc qui d'un coté aimoit ſa femme, & qui ſe ſentoit fort outragé, & d'un autre coté aimoit auſſi le gentilhomme, dont il avoit ſouvent éprouvé la fidélité, avoit de la peine à croire que ce menſonge fût une vérité. Ne ſachant donc que faire, il s'en alla dans ſa chambre rempli de colere, & fit dire au gentilhomme qu'il n'eût plus à ſe trouver devant lui, mais qu'il ſe retirât chez lui pour quelque temps. Le gentilhomme ignorant la cauſe d'un ordre ſi preſſant & ſi peu attendu, en fut d'autant plus touché, qu'il croyoit avoir mérité un traitement tout contraire. Comme il étoit bien aſſuré de ſon cœur & de ſes actions, il fit parler

au duc par un de fes camarades, qui lui rendit en même temps une lettre par laquelle il le fupplioit très-humblement, que fi par un mauvais rapport il avoit le malheur d'être éloigné de fa préfence, il eût la bonté de fufpendre fon jugement jufqu'a ce qu'il l'eût inftruit de la vérité; & qu'il ofoit efpérer qu'il trouveroit alors qu'il n'avoit été offenfé en rien. Cette lettre appaifa un peu le duc, qui le fit venir fecrétement dans fa chambre, & lui dit avec beaucoup de férieux :

Je n'aurois jamais cru qu'aprés vous avoir fait nourrir comme mon enfant, j'euffe fujet de me repentir de vous avoir tant avancé, puifque vous avez voulu me faire un outrage qui m'auroit été plus fenfible que la perte de ma vie & de mes biens, c'eft d'attenter à l'honneur de celle qui eft la moitié de moi-même, & couvrir ma maifon d'une infamie éternelle. Vous pouvez croire que cette injure me tient fi fort au cœur, que fi j'étois bien affuré que ce fait fût véritable, vous feriez déja au fond de l'eau, pour vous punir fecrétement de l'affront que vous avez voulu me faire de même. Le gentilthomme ne fut point furpris de ce difcours : s'affurant au contraire fur fon innocence, il parla avec fermeté, & le fupplia d'avoir la bonté de lui dire

qui étoit ſon accuſateur, l'accuſation étant de la nature de celles qui ſe diſcutent mieux avec la lance qu'avec la langue. Votre accuſateur, répondit le duc, n'a pour armes que ſa chaſteté. C'eſt ma femme, & non autre, qui me l'a dit, me priant de la venger de vous. Le pauvre gentilhomme ſur pris de la prodigieuſe malice de la ducheſſe, ne voulut cependant pas l'accuſer, & ſe contenta de répondre : Madame peut dire ce qu'il lui plaît. Vous la connoiſſez, monſieur, mieux que moi, & vous ſavez ſi je l'ai vue ailleurs qu'en votre compagnie, ſinon une ſeule fois qu'elle me fit l'honneur de me parler bien peu. Vous avez le jugement auſſi bon que prince de la chrétienté. Ainſi, monſieur, je vous ſupplie de conſidérer ſi vous avez jamais vu en moi quelque choſe qui ait pu vous cauſer du ſoupçon. C'eſt un feu qu'il eſt impoſſible de couvrir long-temps de maniere que ceux qui ſont malades de la même maladie, n'en connoiſſent quelque choſe. Je vous demande par grace, monſieur, de croire deux choſes de moi ; l'une, que je vous ſuis fidelle, que quand madame votre épouſe feroit la plus belle femme du monde, l'amour ne feroit pas capable de me faire rien faire contre mon honneur & mon devoir ; l'autre, que quand elle ne feroit point votre épouſe, c'eſt la femme que j'aie jamais vue dont je ferois le moins amoureux : &

il y en a aſſez d'autres pour leſquelles je me ſens du penchant. A ces paroles le duc commença un peu à s'adoucir. Auſſi ne l'ai-je pas cru, lui dit-il; ainſi vous n'avez qu'à faire comme à l'ordinaire, vous aſſurant que ſi je connois que la vérité ſoit de votre coté, je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait; mais s'il me paroît du contraire, votre vie eſt en ma puiſſance. Le gentilhomme le remercia & ſe ſoumit à la plus rigoureuſe peine qu'il pourroit inventer, en cas qu'il ſe trouvât coupable.

La ducheſſe voyant le gentilhomme ſervir comme à l'ordinaire, ne put le ſouffrir patiemment, & dit à ſon mari: Qu'il vous ſeroit bien dû, monſieur, ſi vous étiez empoiſonné, puiſque vous avez plus de confiance en vos mortels ennemis, qu'en vos amis les plus intimes! Ne vous inquiétez point, ma mie, répondit le duc; s'il me paroît que ce que vous m'avez dit ſoit véritable, je vous aſſure qu'il n'a pas pour vingt-quatre heures de vie; mais comme il m'a proteſté du contraire avec ferment, & que d'ailleurs je ne me ſuis jamais apperçu de rien, je ne puis le croire ſans de bonnes preuves. En bonne foi, monſieur, répliqua-t-elle, votre bonté le rend encore plus condamnable. Quelle plus grande preuve voulez-vous, que de voir qu'un homme

homme comme lui paſſe pour indifférent? Soyez perſuadé, monſieur, que ſans la vaine & préſomptueuſe penſée dont il s'eſt flatté de me ſervir, il ne ſeroit pas à ces heures à faire une maîtreſſe. Jamais jeune homme ne fût ſi ſolitaire que lui en bonne compagnie; & la raiſon de cela eſt qu'il a le cœur ſi haut, que ſa vaine eſpérance lui tient lieu de tout. Si vous croyez qu'il ne vous cache rien, faites-le jurer, je vous prie, ſur ſes amours. S'il vous dit qu'il en aime une autre, à la bonne heure, croyez-le, je le veux bien; ſinon ſoyez perſuadez que je dis vrai. Le duc goûta fort les raiſons de ſa femme, & menant le gentilhomme à la campagne, lui dit: Ma femme continue toujours à me parler de vous ſur le même ton, & m'allegue une raiſon qui me donne des ſoupçons contre vous. On s'étonne, pour vous parler net, qu'étant jeune & galant homme comme vous êtes, on n'ait jamais ſu que vous ayez aimé; & cela même me fait craindre que vous n'ayez les ſentimens qu'elle dit, & que cette eſpérance ne vous faſſe tant de plaiſir que vous ne puiſſiez penſer à d'autre femme. Je vous prie donc comme ami, & vous ordonne comme maître, de me dire au vrai ſi vous aimez. Le pauvre gentilhomme qui auroit bien voulu cacher ſon amour avec le même ſoin qu'il vouloit conſerver ſa vie, voyant l'extrême jalouſie de ſon

maître, fut contraint de lui jurer qu'il aimoit une fille ſi belle, que la beauté de la ducheſſe & de toutes les femmes de ſa ſuite étoit médiocre en comparaiſon, pour ne pas dire laideur & difformité; le ſuppliant au reſte de n'exiger jamais de lui qu'il la nommât, parce qu'ils étoient convenus que le premier qui nommeroit, romproit toutes leurs liaiſons. Le duc promit de ne jamais le preſſer là-deſſus, & fut ſi ſatisfait de lui qu'il lui fit meilleure mine qu'il n'avoit encore fait. La ducheſſe s'en apperçut, & fit une nouvelle batterie d'artifices pour en ſavoir la raiſon. Le duc ne lui en fit point un ſecret. A ſa vengeance ſe joignit une jalouſie ſi outrée, qu'elle ſupplia le duc de commander au gentilhomme de lui nommer ſa maîtreſſe, l'aſſurant que c'étoit un menſonge, & le moyen le plus certain pour ſavoir ſi ce qu'il diſoit étoit vrai; mais que s'il refuſoit de dire le nom de celle qu'il trouvoit ſi belle, ſon époux étoit le prince du monde le plus crédule d'ajouter foi à une choſe ſi vague. Le pauvre prince que ſa femme menoit comme elle vouloit, alla ſe promener ſeul avec le gentilhomme, & lui dit qu'il étoit encore dans un plus grand embarras que jamais, craignant que ce qu'il lui avoit dit ne fût une excuſe pour l'empêcher de démêler la vérité; ce qui l'inquiétoit plus qu'auparavant. C'eſt pour-

quoi il le pria le plus fortement qu'il put, de lui dire le nom de celle qu'il aimoit ſi fort. Le pauvre gentilhomme le pria de ne le point contraindre de manquer à la parole qu'il avoit donnée à une perſonne qu'il aimoit comme ſoi- même, & qu'il avoit inviolablement gardée juſqu'alors ; que ce ſeroit vouloir lui faire perdre en un jour ce qu'il conſervoit depuis plus de ſept ans, & quil aimoit mieux mourir que de faire ce tort à une perſonne qui lui étoit ſi fidelle. Le duc voyant qu'il ne vouloit pas dire le nom de cette belle, entra dans une ſi violente jalouſie, qu'il lui dit d'un air furibond : Choiſiſſez de deux choſes l'une, ou de me dire le nom de celle que vous aimez plus que toutes les autres, ou de ſortir des terres de ma dépendance, à condition que ſi l'on vous y trouve après huit jours, je vous ferai mourir d'une mort cruelle.

Si jamais fidelle ſerviteur fut ſaiſi d'une vive douleur, ce fut le pauvre gentilhomme, qui pouvoit bien dire : *anguſtiæ ſunt mihi undique.* En effet, il voyoit d'un coté que diſant la vérité il perdoit ſa maîtreſſe, ſi elle venoit à ſavoir qu'il lui eût manqué de parole par ſa faute ; & il conſidéroit de l'autre que ne la diſant pas, il étoit exilé du pays où elle faiſoit ſa demeure, & ne pourroit plus la voir. Se trouvant ainſi preſſé de

toutes parts, il lui vint une ſueur froide, comme ſi la triſteſſe l'eût porté ſur le bord du tombeau. Le duc remarquant ſon embarras, crut qu'il n'aimoit que la ducheſſe & que ſon trouble venoit de ce qu'il ne pouvoit en nommer d'autre. Dans cette prévention il lui dit aſſez rudement : ſi vous m'aviez dit la vérité, vous auriez moins de peine à faire ce que je ſouhaite de vous; mais je crois que votre crime fait votre embarras. Le gentilhomme piqué de ces paroles & pouſſé par l'amour qu'il avoit pour lui, réſolut de lui dire la vérité, perſuadé que ſon maître étoit ſi honnête homme, qu'il garderoit inviolablement ſon ſecret. Il ſe mit donc à genoux, & lui dit les mains jointes : les obligations que je vous ai, monſieur, & l'amour que j'ai pour vous, me forcent plus que la peur que j'ai de la mort. Vous étes à mon égard dans une prévention ſi fauſſe, que pour vous tirer d'embarras, je ſuis réſolu de vous dire ce que tous les tourmens ne ſauroient arracher de moi. Toute la grace que je vous demande, monſieur, eſt de me jurer en foi de prince & de chrétien, de ne jamais révéler le ſecret que vous me contraignez de vous dire. Le duc lui fit tous les ferments dont il put s'aviſer, de ne jamais dire ſon ſecret à perſonne, ni par parole, ni par effet, ni par ſignes. Le gentilhomme comptant ſur la vertu & ſur la

bonne foi d'un prince qu'il connoiſſoit, mit la premiere main à ſon malheur en lui diſant :

Il y a ſept ans paſſés, monſieur, qu'ayant connu votre niece veuve & ſans parti, j'ai tâché d'acquérir ſa bienveillance. Comme je n'étois pas de naiſſance à l'épouſer, je me contentois d'en être reçu comme amant; ce que j'ai été auſſi. Notre commerce a été conduit juſqu'ici avec tant de prudence, que perſonne n'en a eu connoiſſance, ſi ce n'eſt vous, monſeigneur, entre les mains de qui je mets ma vie & mon honneur, vous ſuppliant de garder le ſecret, & de n'avoir pas moins d'eſtime pour madame votre niece, ne croyant pas qu'il y ait ſous le ciel rien de plus parfait & de plus chaſte. Le duc fut ravi d'une telle déclaration; car connoiſſant la beauté extraordinaire de ſa niece, il ne douta point qu'elle ne fût plus capable de plaire que ſa femme. Mais ne concevant pas qu'un tel miſtere pût ſe conduire ſans moyens, il le pria de lui dire comment il faiſoit pour la voir. Le gentilhomme lui dit, que la chambre de ſa maîtreſſe avoit une ſortie ſur le jardin, & que le jour qu'il devoit y aller, on laiſſoit une petite porte ouverte, par où il entroit à pied, & avançoit juſqu'à ce qu'il entendît japer un petit chien que la dame laiſſoit aller par le jardin après que toutes

ſes femmes étoient retirées ; qu'alors il alloit la trouver, & l'entretenoit toute la nuit, lui marquant au départ le jour qu'il devoit y retourner ; à quoi il n'avoit encore jamais manqué que pour de grandes & importantes raiſons. Le duc qui étoit l'homme du monde le plus curieux, & qui en ſon temps avoit été fort galant, le pria, tant pour éclaircir ſes ſoupçons, que pour avoir le plaiſir d'entendre conter une aventure ſi ſinguliere, de le mener avec lui la premiere fois qu'il y iroit, non comme maître, mais comme compagnon. Le gentilhomme ayant été ſi loin, ſe fit honneur de la néceſſité, & lui accorda ce qu'il ſouhaitoit. Le duc en fut auſſi aiſe que s'il eût gagné un royaume, & feignant d'aller ſe repoſer dans ſa garderobe, fit venir deux chevaux, un pour lui, & l'autre pour le gentilhomme, & marcherent toute la nuit pour ſe rendre chez la niece, laiſſant leurs chevaux à l'entrée du parc. Le gentilhomme fit entrer le duc par la petite porte, le priant de ſe tenir derriere un gros noyer, d'où il pourroit voir s'il diſoit vrai ou non. Ils ne demeurerent pas long-temps au jardin que le petit chien commença à japper, & le gentilhomme à marcher du coté de la tour, où la belle ne manqua pas de venir au devant de lui. Elle le ſalua en l'embraſſant, & lui dit, qu'il lui ſembloit qu'il y avoit mille ans qu'elle ne l'avoit vu : enſuite ils

entrerent dans la chambre qu'ils laiſſerent ouverte. Le duc entra ſans bruit après eux, car il n'y avoit aucune lumiere. Aprés qu'il eut entendu toute la converſation de leur chaſte amitié, il ſe tint plus ſatisfait, & n'eut pas le temps de s'ennuyer; car le gentilhomme dit à la dame, qu'il étoit obligé de s'en retourner plutôt qu'à l'ordinaire, parce que le duc alloit à la chaſſe à quatre heures, & qu'il n'oſeroit manquer de s'y trouver. La dame qui préféroit l'honneur au plaiſir, ne ſe mit point en devoir de l'empêcher de faire ſon devoir; car ce qu'elle eſtimoit le plus de leur honnête amitié, c'étoit qu'elle étoit un ſecret pour tout le monde. Le gentilhomme partit donc à une heure après minuit. Le duc ſortit le premier. Tous deux remonterent à cheval, & s'en retournerent comme ils étoient venus. Le duc juroit inceſſamment en chemin au gentilhomme qu'il aimeroit mieux mourir, que de révéler jamais ſon ſecret, & prit tant de confiance en lui, & l'aima ſi fort, qu'il n'y avoit perſonne à la cour qui fût en plus grande faveur que lui. La ducheſſe en étoit enragée. Le duc lui défendit de plus lui en parler, diſant qu'il en ſavoit la vérité, & qu'il étoit content, parce que la dame qu'il aimoit, étoit plus belle qu'elle. La ducheſſe fut ſi touchée de ces paroles, qu'elle en prit une maladie pire que la ſienne. Le duc l'alla voir pour

la consoler, mais il n'y avoit pas moyen, à moins qu'il ne lui dît qui étoit cette belle si fort aimée. Elle l'importuna & le pressa tant, qu'il sortit de la chambre, lui disant: si vous me parlez encore de ces choses, nous nous séparerons. Cela la rendit encore plus malade, & elle feignit de sentir remuer son enfant; de quoi le duc fut si joyeux qu'il alla coucher avec elle. Quand elle le vit dans le fort de sa passion pour elle, elle se tourna de l'autre coté, & lui dit: puisque vous n'aimez ni femme ni enfant, je vous supplie, monsieur, de nous laisser mourir tous deux. A ces mots elle répandit tant de larmes, & poussa tant de soupirs & tant de cris, que le duc eut grande peur qu'elle ne se blessât. Il la prit entre ses bras, & la pria de lui dire ce qu'elle vouloit, lui protestant qu'il n'avoit rien qui ne fût à elle. Ah! monsieur, répondit-elle en pleurant, quelle espérance puis-je avoir que vous fissiez pour moi une chose si difficile, puisque vous ne voulez pas faire la plus facile & la plus raisonnable du monde, qui est de me dire le nom de la maîtresse du plus méchant serviteur que vous ayez jamais eu? Je croyois que vous & moi ne fussions qu'un cœur, mais je vois bien que vous me tenez pour une étrangere, puisque vous me cachez vos secrets, comme si j'étois votre ennemie. Vous m'avez con-

fié des choſes ſi importantes & ſi ſecretes, dont vous n'avez jamais appris que j'aie rien dit; vous avez tant éprouvé que je n'ai de volonté que la votre, que vous ne devez pas douter que je ne ſois plus vous-même que moi. Si vous avez juré de ne jamais dire à perſonne le ſecret du gentilhomme, vous ne violez point votre ſerment en me le diſant, car je ne ſuis & je ne puis être que vous. Vous êtes dans mon cœur; je vous tiens entre mes bras; j'ai un enfant dans mon ſein auquel vous vivez; cependant je ne puis avoir votre amour comme vous avez le mien. Plus je vous ſuis fidelle, plus vous m'êtes cruel & rigoureux. Cela me fait ſouhaiter mille fois le jour, qu'une mort ſubite délivre votre enfant d'un tel pere, & moi d'un tel époux. J'eſpere que cela arrivera bientôt, puiſque vous préférez un ſerviteur infidelle à votre épouſe, & à un enfant qui eſt à vous, & qui eſt ſur le point de périr, ne pouvant obtenir de vous ce que j'ai le plus d'envie de ſavoir. En diſant cela elle embraſſa & baiſa ſon mari, arroſant ſon viſage de ſes larmes accompagnées de tant de cris & de tant de ſoupirs, que le bon prince ayant peur de perdre & la mere & l'enfant, réſolut de lui dire la vérité; mais il lui jura que ſi elle en parloit à perſonne du

monde, elle ne mourroit jamais d'une autre main que de la sienne, à quoi elle se soumit. Alors le pauvre duc abusé lui conta tout ce qu'il avoit vu depuis un bout jusqu'à l'autre. Elle fit semblant d'être fort contente, mais dans le cœur c'étoit toute autre chose. Cependant comme elle craignoit le duc, elle dissimula sa passion du mieux qu'elle put.

Le jour d'une grande fête le duc tenant sa cour, avoit fait venir toutes les dames du pays, & entr'autres sa niece. Aprés le regal les danses commencerent, & chacun y fit son devoir. Mais la duchesse chagrine de voir la beauté & la bonne grace de sa niece, ne pouvoit se réjouir, & moins encore s'empêcher de faire paroître son dépit. Elle fit asseoir toutes les dames auprès d'elle, & fit tomber la conversation sur l'amour. Mais voyant que sa niece ne disoit mot, elle lui dit avec un cœur outré de jalousie: Et vous, belle niece, est-il possible que votre beauté soit sans amant? Madame, répondit la niece, ma beauté n'a point encore produit cet effet-là; car depuis la mort de mon mari je n'ai voulu d'autres amans que ses enfans, aussi n'en veux-je point avoir d'autres. Belle niece, belle niece, lui répondit la duchesse avec

un dépit extrême, il n'y a point d'amour ſi ſecret qui ne ſoit ſu, ni petit chien ſi bien fait à la main qu'on ne l'entende japper. Je vous donne à penſer quelle fut la douleur de cette pauvre dame, de voir qu'une intrigue qu'elle croyoit ſi ſecrette, étoit comme publique à ſa honte. L'honneur ſi ſoigneuſement gardé & ſi malheureuſement perdu la tourmentoit; mais ſa plus grande peine étoit la crainte que ſon amant lui eût manqué de parole: ce qu'elle ne croyoit pas qu'il pût jamais avoir fait, à moins qu'il n'aimât quelque dame plus belle qu'elle, qui par un excès d'amour lui eût arraché ſon ſecret. Cependant elle eut tant de vertu qu'elle ne fit ſemblant de rien, & répondit en riant qu'elle n'entendoit point le langage des bêtes. Mais ſous cette ſage diſſimulation ſon cœur fut ſi ſaiſi de triſteſſe, qu'elle ſe leva, & paſſant par la chambre de la ducheſſe, elle entra dans une garderobe, où le duc qui ſe promenoit, la vit entrer. La bonne dame ſe trouvant en un lieu où elle croyoit être ſeule, ſe laiſſe tomber ſur un lit avec une ſi grande foibleſſe, qu'une demoiſelle qui s'étoit aſſiſe dans la ruelle pour dormir, ſe leva & regarda au travers du rideau ce qui pouvoit être. Voyant que c'étoit la niece du duc qui penſoit être ſeule, elle n'oſa

rien dire, & l'écouta le plus paisiblement qu'il lui fut possible. La pauvre dame avec une voix mourante commença de se plaindre, & dit: malheureuse ! qu'est-ce que j'ai entendu ? quel arrêt de mort ai-je reçu ? O le plus aimé qui fut jamais ! est-ce là la recompeuse de mon chaste & vertueux amour ? O mon cœur ! avez-vous fait un si dangereux choix, & vous êtes-vous attaché au plus infidele, au plus artificieux & au plus médisant de tous les hommes, que vous avez pris pour le plus fidele, pour le plus droit & pour le plus secret ? Est-il possible, hélas ! qu'une chose cachée à tout le monde ait été révélée à madame la duchesse ? Mon petit chien si bien appris, le seul moyen de ma longue & vertueuse amitié, ce n'a pas été vous qui avez trahi mon secret. C'est un homme qui a la voix plus criante que le chien, & le cœur plus ingrat qu'une bête. C'est lui qui contre son serment & sa parole a découvert l'heureuse vie que nous avons long-temps menée sans faire tort à personne. O mon ami ! pour qui seul mon cœur a eu de l'amour, & avec lequel ma vie a été conservée, faut-il maintenant qu'en vous déclarant mon mortel ennemi, mon honneur soit exposé, mon corps enterré, & que mon ame s'en aille au lieu où elle

demeurera éternellement? La beauté de la duchesse est-elle si extrême, qu'elle vous ait métamorphosé comme faisoit celle de Circé? De vertueux vous a-t-elle fait devenir vicieux : de bon, mauvais: d'homme, bête feroce? O mon ami! quoique vous me manquiez de parole, je vous tiendrai la mienne, c'est de ne vous voir jamais après avoir révélé notre amitié. Mais ne pouvant vivre sans vous voir, je m'abandonne volontiers à l'excès de ma douleur, à laquelle je ne veux jamais chercher de remede ni du coté de la raison, ni du coté de la médecine. La mort seule la finira, & cette mort me sera bien plus agréable, que de demeurer au monde sans amant, sans honneur & sans contentement. La guerre ni la mort ne m'ont point fait perdre mon amant; mon péché, mes défauts ne m'ont point ôté mon honneur, & ma mauvaise conduite ne m'a point ravi ma satisfaction: c'est la cruelle fortune qui a fait un ingrat de l'homme du monde le plus favorisé, & qui m'a attiré le contraire de ce que je méritois. Que vous avez eu de plaisir, madame la duchesse, de m'alléguer par raillerie mon petit chien! Jouissez d'un bien qui n'appartient qu'à moi seule. Vous vous moquez de celle qui en se bien cachant & vertueuse-

ment aimant, croyoit échapper à la moquerie. Que ce mot m'a ferré le cœur! qu'il m'a fait rougir de honte & pâlir de jaloufie! Je fens bien, mon cœur, que vous n'en pouvez plus: l'amour mal reconnu vous brûle, la jaloufie & le tort qu'on vous fait vous glacent, le dépit & le regret vous refroidiffent, & ne vous permettent pas de prendre aucune confolation. Pour avoir trop adoré la créature, mon ame a oublié le créateur. Il faut qu'elle retourne à celui dont l'amour vain l'avoit détachée. Affurez-vous, mon ame, que vous trouverez un pere plus tendre que n'a été votre ami, pour lequel vous l'avez fouvent oublié. O mon Dieu, mon créateur! qui étes le vrai & le parfait ami, par la grace duquel l'amour que j'ai eu pour mon ami n'a été taché d'autres vices que de trop aimer, recevez, s'il vous plaît, felon la grandeur de votre miféricorde, l'ame & l'efprit de celle qui fe repent d'avoir manqué à votre premier & jufte commandement. Par le mérite de celui dont l'amour eft incompréhenfible, excufez la faute qu'un excès d'amour m'a fait commettre; car je n'ai de parfaite confiance qu'en vous feul. Adieu mon ami. L'effet ne repond pas à la qualité, & c'eft ce qui me navre le cœur. A ces mots elle fe laiffa

tomber à l'envers, le viſage blême, les lèvres bleues & les extrémités froides.

Dans le même moment le gentilhomme qu'elle aimoit, entra dans la ſalle, & voyant la ducheſſe qui danſoit avec les autres dames, il regarda de tous cotés s'il ne verroit point ſa maîtreſſe; mais ne la voyant point, il entra dans la chambre de la ducheſſe, & trouva le duc qui ſe promenoit, & qui devinant ſa penſée lui dit à l'oreille, qu'elle étoit entrée dans la garderobe & qu'elle paroiſſoit incommodée. Le gentilhomme lui demanda s'il lui plaiſoit qu'il y entrât. Non-ſeulement le duc le lui permit, mais le pria même de le faire. Etant entré il la trouva qui rendoit les derniers ſoupirs. Il l'embraſſa, & lui dit: qu'eſt ceci, ma mie? me voulez-vous quitter? La pauvre dame entendant une voix qui lui étoit ſi bien connue, prit un peu de vigueur, & ouvrit les yeux pour regarder celui qui étoit la cauſe de ſa mort; mais ce regard augmenta ſi fort l'amour & le dépit, qu'après un triſte ſoupir elle rendit l'eſprit. Le gentilhomme plus mort que vivant, demanda à la demoiſelle, comment ſon mal avoit commencé, elle lui conta tout du long ce qu'elle avoit entendu. Il connut alors

que le duc avoit révélé ſon ſecret à ſa femme. Sa douleur fut ſi vive & ſi profonde qu'embraſſant le corps de ſa maîtreſſe, il l'arroſa long-temps de ſes larmes & dit enfin : traître, méchant & malheureux ami que je ſuis ! Pourquoi la peine de ma trahiſon n'eſt pas tombée ſur moi, & non ſur celle qui eſt innocente ? pourquoi le ciel ne m'écraſa-t-il pas d'un coup de foudre, le jour que ma langue révéla notre amitié ſecrete & vertueuſe ? Pourquoi la terre ne s'ouvrit-elle pas pour engloutir un malheureux qui violoit ſa foi ? Que ma langue ſoit punie comme le fut en enfer celle du mauvais riche. O mon cœur qui as trop craint la mort & l'exil ! que les aigles te déchirent perpétuellement, comme elles déchiroient celui d'Ixion. Hélas, ma chere amie ! Le plus grand malheur qui fut jamais, m'eſt arrivé : en croyant vous conſerver je vous ai perdue. J'ai cru vous poſſéder long-temps en vie avec vertu & plaiſir, & je vous embraſſe morte, & vous avez été malſatisfaite juſqu'au dernier ſoupir, de moi, de mon cœur & de ma langue. O la plus fidelle femme qui fut jamais ! Je paſſe condamnation que je ſuis le plus inconſtant, le plus infidele & le plus perfide de tous les hommes. Je voudrois pouvoir me plaindre du duc, à la parole

duquel

duquel je me ſuis confié, eſpérant par ce moyen faire durer notre agréable vie. Ne devois-je pas ſavoir, hélas ! que perſonne ne pouvoit mieux garder mon ſecret que moi-même ? Le duc a plus de raiſon dire le ſien à ſon épouſe, que je n'en avois de lui confier le mien. Je ſuis le ſeul condamnable, & le ſeul qui doive être puni de la plus grande méchanceté qui fut jamais commiſe entre amis. Je devois ſouffrir d'être jetté dans la riviere, comme il m'en menaçoit. Tu ſerois au moins encore en vie, ma chere amie, & j'aurois fini la mienne avec la gloire d'avoir obſervé la regle que la véritable amitié ordonne ; mais l'ayant violée, je vis encore, & vous étes morte pour avoir parfaitement aimé. Votre cœur pur & net n'a pu ſouffrir, ſans mourir, le vice que vous avez connu en votre ami. O mon Dieu ! pourquoi me créâtes-vous avec un amour ſi léger, & un cœur ſi ignorant ? Que n'ai-je été le petit chien qui a fidellement ſervi ſa maîtreſſe ? Hélas, mon petit ami ! j'avois de la joie de t'entendre japer ; mais cette joie s'eſt changée en triſteſſe, d'avoir été la cauſe qu'autre que nous deux ait entendu ta voix. Cependant, ma chere amie, ni l'amour de la ducheſſe, ni celui d'aucune autre femme ne m'a jamais fait varier,

La méchante ducheſſe m'a ſouvent ſollicité de l'aimer. L'ignorance a fait ce que ſes charmes n'ont pu faire, & j'ai cru par-là aſſurer notre amitié pour toujours. Mais cette ignorance n'empêche pas que je ne ſois coupable. J'ai révélé le ſecret de ma maîtreſſe, j'ai fauſſé ma parole, & c'eſt qui eſt la cauſe que je la vois morte. Hélas, ma chere amie! la mort me ſera-t-elle moins cruelle qu'à vous, qui n'êtes morte que pour avoir aimé? Je crois que la mort ne daigneroit pas toucher à mon infidele & miſérable cœur. L'honneur que j'ai perdu, & la mémoire de celle que je perds par ma faute, m'eſt plus inſupportable que dix mille morts. Si quelqu'un avoit tranché le fil de votre vie ou par malheur, ou par malice, je me ſervirois de mon épée pour vous venger. Il n'eſt donc pas raiſonnable que je pardonne à ce meurtrier qui cauſe votre mort, par une action plus ſale que s'il vous avoit tuée d'un coup d'épée. Si je ſavois un plus méchant bourreau que moi-même, je le prierois d'exécuter votre perfide ami. O amour! Je vous ai offenſé pour n'avoir pas ſu aimer. Auſſi ne voulez-vous pas me ſecourir, comme vous avez ſecouru celle qui a gardé toutes vos loix. Auſſi n'eſt-il pas juſte que je finiſſe ſi glorieuſement. Il faut que ce

ſoit de ma propre main. Et puiſque j'ai lavé votre viſage de mes larmes, & que je vous ai demandé pardon, il ne reſte plus ſinon que mon bras rende mon corps ſemblable au vôtre, & faſſe aller mon ame où la vôtre ira, perſuadé qu'un amour vertueux & honnête ne finit ni en ce monde ni en l'autre. Se levant alors de deſſus le corps comme un homme hors de ſens, il tira ſon poignard & ſe perça le cœur. Il prit enſuite ſa maîtreſſe entre ſes bras pour la ſeconde fois, & la baiſa avec tant d'affection, qu'il ſembloit plus amoureux que mort. La demoiſelle voyant le coup, courut à la porte crier au ſecours. Le duc l'entendant crier, & ſe défiant du déſaſtre de ceux qu'il aimoit, entra le premier dans la garderobe, & voyant ce triſte couple, il tâcha de les ſéparer pour ſauver le gentilhomme s'il eût été poſſible. Mais il tenoit ſa maîtreſſe ſi fort, qu'il ne fut pas poſſible de l'en arracher juſques à ce qu'il eût expiré. Entendant néanmoins le duc qui lui parloit, diſant: Hé mon Dieu! qui eſt cauſe de ceci? Ma langue & la vôtre, monſieur, lui répondit-il, en le regardant avec fureur. En diſant cela, il pouſſa le dernier ſoupir, le viſage collé pour ainſi dire à celui de ſa maîtreſſe.

Le duc ſouhaitant d'en ſavoir d'avantage, contraignit la demoiſelle de dire ce qu'elle avoit vu & entendu, ce qu'elle fit d'un bout à l'autre ſans rien oublier. Le duc connoiſſant alors qu'il étoit la cauſe de tout le mal, ſe jetta ſur les deux amants morts, & avec cris & larmes leur demanda pardon de ſa faute. Il les baiſa pluſieurs fois, & puis ſe levant tout furieux, tira le poignard du corps du gentilhomme. Comme un ſanglier bleſſé d'un épieu court d'impétuoſité contre celui qui l'a lancé, ainſi courut le duc à celle qui l'avoit bleſſé juſqu'au fond de l'ame. Il la trouva danſant encore dans la ſalle, & plus joyeuſe qu'à l'ordinaire parce qu'elle croyoit s'être vengée de la niece du duc. Son mari la prit au millieu de la danſe, & lui dit. Vous avez pris le ſecret ſur votre vie, & c'eſt ſur votre vie qu'en tombera la peine. En diſant cela il la prit par la coëffure, & lui donna du poignard dans le ſein; ce qui ſurprit ſi fort la compagnie, qu'on crut que le duc étoit hors du ſens. Après avoir fait ce qu'il vouloit faire, il aſſembla tous ſes ſerviteurs dans la ſalle, & leur conta la glorieuſe & triſte aventure de ſa niece, & le mauvais tour que ſa femme lui avoit fait: ce qui ne ſe fit pas ſans arracher des larmes aux auditeurs. Enſuite

le duc ordonna que ſa femme fût enterrée dans une abbaie qu'il fonda. Il fit faire un magnifique tombeau, où les corps de ſa niece & du gentilhomme furent mis enſemble, avec une épitaphe contenant leur hiſtoire tragique. Le duc fit un voyage contre les Turcs, où Dieu le favoriſa de maniere qu'il en remporta de la gloire & du profit. Trouvant à ſon retour que ſon fils aîné étoit aſſez entendu pour gouverner ſon bien, il ſe fit religieux, & alla ſe confiner dans l'abbaye où ſa femme & les deux amants étoient enterrés, & y paſſa heureuſement ſa vieilleſſe avec Dieu.

Voilà, meſdames, ce que vous m'avez priée de vous raconter, & que vos yeux me font connoître que vous n'avez pas entendu ſans compaſſion. Il me ſemble que c'eſt un exemple dont vous devez profiter & vous donner de garde de ne mettre point votre affection aux hommes Quelque honnête & vertueuſe que ſoit cette affection, elle a toujours au bout du compte un déſagréable dénouement. Vous voyez encore que ſaint Paul ne veut pas que les gens mariés s'aiment avec tant d'excès ; car plus on eſt attaché aux choſes de la terre, plus eſt-on éloigné des céleſtes ; plus l'amour eſt honnête

& vertueux, plus eſt-il difficile d'en rompre les liens. Cela m'oblige, meſdames, de vous prier de demander à tous moments à Dieu ſon ſaint Eſprit, qui enflamme tellement votre cœur de l'amour de Dieu, qu'à l'heure de la mort vous n'ayez point de peine à quitter les choſes du monde, pour leſquelles vous avez trop d'attachement. L'amour de ces deux perſonnes étant auſſi honnête que vous nous le repréſentez, dit Hircan, pourquoi en faire un ſecret? Parce, répondit Parlamente, que les hommes ſont ſi malins, qu'ils ne croyent jamais que l'amour & la vertu aillent de compagnie. Ils jugent ſuivant leurs paſſions de la vertu des hommes & des femmes; & par conſéquent ſi une femme a un bon ami outre ſes plus proches parents, il eſt néceſſaire qu'elle lui parle en ſecret, ſi elle veut lui parler long-temps. On ne doute pas moins de l'honneur d'une femme, ſoit qu'elle aime par un principe de vertu, ou par un principe de vice, parce qu'on n'en juge que par les apparences. Mais, dit Guebron, quand le le ſecret vient à être éventé, on en juge beaucoup plus mal. Je vous l'avoue, dit Longarine; & par conſéquent le meilleur eſt de n'aimer point. Appel de cette ſentence, répliqua Dagoucin, car ſi nous croyions que les

dames fuſſent ſans amour, nous voudrions être ſans vie. Je veux dire qu'elles ne vivent que pour l'acquérir ; & quoique cela n'arrive point, l'eſpérance les ſoutient, & leur fait faire mille choſes honnêtes, juſqu'à ce que la vieilleſſe change ces honnêtes paſſions en d'autres peines. Mais ſi l'on croyoit que les dames n'aimaſſent point, au lieu de ſuivre la profeſſion des armes il faudroit s'attacher au négoce, & au lieu d'acquérir de la gloire, ne ſonger qu'à amaſſer du bien. Vous voulez donc dire, repartit Hircan, que s'il n'y avoit point de femmes, nous ſerions tous méchants, comme ſi nous n'avions de cœur que celui qu'elles nous inſpirent. Je ſuis d'opinion contraire, & je ſoutiens qu'il n'eſt rien qui abbatte davantage le cœur d'un homme que de fréquenter trop les femmes, & de les aimer avec excès. C'eſt pour cela même que les Hébreux défendoient d'aller à la guerre l'année qu'on s'étoit marié, de peur que l'amour de ſa femme n'éloignât un homme des périls qu'on y doit chercher. Je ne trouve pas, dit Saffredant, que cette loi ſoit fort raiſonnable ; car il n'y a rien qui faſſe plutôt ſortir un homme de chez ſoi que d'être marié ; & la raiſon eſt que la guerre de dehors n'eſt pas

plus insupportable que celle de dedans. Je suis persuadé que pour donner envie aux hommes d'aller dans les pays étrangers, & de ne s'amuser point à leur foyers, il n'y auroit qu'à les marier. Il est vrai, dit Emarsuite, que le mariage les décharge du soin de la maison; car ils s'en fient à leurs femmes, & ne songent qu'à acquérir de la gloire, persuadés que les femmes songeront assez à l'intérêt. De quelque maniere que ce soit, répliqua Saffredant, je suis bien-aise que vous soyez de mon opinion. Mais, reprit Parlamente, vous ne disputez pas de ce qu'il y a de plus considérable: aussi le gentilhomme qui étoit la cause de tout le mal ne mourut pas de déplaisir aussi promptement que la dame qui étoit innocente. C'est parce, repartit Nomerfide, que les femmes aiment mieux que les hommes. C'est plutôt, répliqua Simontault, parce que la jalousie des femmes & la violence de leur passion les fait crever sans savoir pourquoi, & que les hommes plus prudens veulent être informés de la vérité. Quand ils l'ont une fois trouvée, le bon sens fait voir leur grand cœur, comme il arriva du gentilhomme, qui après avoir su qu'il étoit la cause de la mort de sa maîtresse, fit connoître combien il l'aimoit

aux dépens de ſa propre vie. Toutefois, répondit Emarſuite, la fidélité de ſon amour la fit mourir; car ſon cœur étoit ſi conſtant & ſi fidele, qu'elle ne put ſouffrir d'être ſi vilainement trompée. La jalouſie, repartit Simontault, empêcha la raiſon d'agir; & comme elle crut le mal dont ſon amant n'étoit pas coupable comme elle penſoit, ſa mort ne fut pas volontaire; car elle ne pouvoit point y remédier; mais l'amant reconnut qu'il avoit tort, & mourut volontairement. Tout ce qu'il vous plaira, reprit Nomerfide; mais toujours faut-il que l'amour ſoit grand pour cauſer une pareille douleur. N'en ayez point de peur, dit Hircan, vous ne mourrez point d'une telle fievre. Non plus que vous vous tuerez, répondit Nomerfide, après avoir connu votre tort. Parlamente qui ne ſavoit ſi la diſpute ne ſe faiſoit point à ſes dépens, leur dit en riant: C'eſt aſſez que deux ſoient morts d'amour, ſans que l'amour en faſſe battre deux autres. Voilà le dernier coup de vêpres qui vous ſéparera bongré ou malgré vous. A ces mots la compagnie ſe leva pour aller entendre vêpres. Elle n'oublia pas dans ſes prieres les ames des vrais amants, pour leſquelles les religieux dirent de bonne volonté un *De profundis*,

Durant le ſoupé on ne parla que de madame du Verger. Après avoir un peu ri enſemble, chacun ſe retira dans ſa chambre, & ainſi finit la ſeptieme journée.



HUITIEME JOURNÉE.

LE matin étant venu, ils s'enquirent ſi leur pont s'avançoit, & trouverent qu'il pourroit être achevé dans deux ou trois jours. Cela ne plut pas à quelques-uns de la compagnie, qui euſſent bien voulu que l'ouvrage eût duré plus long-tems pour faire durer le plaiſir que leur donnoit une ſi agréable & heureuſe vie. Voyant donc qu'ils n'avoient plus que deux ou trois jours de bon tems, ils réſolurent de les bien employer, & prierent madame Oyſille de leur donner la pâture ſpirituelle comme elle avoit de coutume; ce qu'elle fit: mais elle les tint plus long-tems qu'à l'ordinaire, parce qu'elle vouloit finir la chronique de St. Jean. Elle s'en acquitta ſi bien, qu'il ſembloit que le S. Eſprit plein d'amour & de douceur parlât par ſa bouche. Echauffés de ce ſacré feu, ils s'en allerent à la grande meſſe. Après le dîné ils parlerent de la journée paſſée, & doutoient de remplir ſi bien la préſente. Chacun pour ſe recueillir ſe retira dans

ſa chambre, juſqu'à ce qu'il fût tems de ſe rendre au lieu de l'aſſemblée, où ils trouverent les moines arrivés & placés. Chacun étant aſſis, on demanda qui ouvriroit la ſcene. Comme vous m'avez fait l'honneur, dit Saffredant, de me faire commencer deux journées, il me ſemble que ce ſeroit faire tort aux dames, ſi une d'elle n'en commençoit auſſi deux. Il faudroit donc, dit madame Oyſille, que nous demeuraſſions ici long-tems, ou que l'un de vous ou l'une de nous ſe paſſât de ſa journée. Pour moi, dit Dagoucin, ſi j'avois été choiſi, j'aurois donné ma place à Saffredant. Et moi, dit Nomerfide, j'aurois donné la mienne à Parlamente; car je ſuis ſi accoutumée à ſervir que je ne ſaurois commander. La compagnie y conſentit, & Parlamente commença ainſi. On a fait, meſdames, de ſi bons & de ſi ſages contes durant les journées paſſées, que je ſerois d'avis que celle-ci fût employée à raconter les plus grandes folies & les plus véritables dont nous puiſſions nous aviſer. Je vais commencer ſur ce pied-là.



Freudenberger del *De Longueil Sculp*



LXXI. NOUVELLE.

Une femme à l'extrémité se mit en si grosse colere, voyant son mari qui baisoit sa servante, qu'elle recouvra la santé.

Il y avoit à Amboise un sellier nommé Borrihaudier, qui servoit la reine de Navarre, homme dont il suffisoit de voir la trogne, pour connoître qu'il étoit plutôt serviteur de Bacchus, que des prêtres de Diane. Il avoit épousé une honnête femme dont il étoit fort content, & qui

gouvernoit fort ſagement ſon ménage & ſes enfans. On lui dit un jour que ſa bonne femme étoit fort mal, & en grand danger de la vie. Il en parut fort affligé, s'en alla promptement la ſecourir, & la trouva ſi mal, qu'elle avoit plus beſoin de confeſſeur que de médecin. Il fit les plus triſtes doléances du monde. Mais pour le bien copier, il faudroit parler gras comme lui; mais ce ſeroit encore mieux de pouvoir peindre ſon viſage & ſa contenance. Après lui avoir rendu tous les bons offices qu'il lui fut poſſible, elle demanda la croix qu'on lui fit apporter. Le bon-homme voyant cela ſe jetta ſur un lit, ſe déſeſpérant, criant & diſant avec ſa langue graſſe: Hélas! mon Dieu, je perds ma pauvre femme. Pauvre malheureux que ferai-je? Et pluſieurs autres complaintes ſur le même ton. N'y ayant enfin dans la chambre qu'une jeune ſervante aſſez gentille, & ne manquant pas d'embonpoint, il l'appella tout bas, & lui dit: Je me meurs ma mie, & je ſuis pis que ſi j'étois tout-à-fait mort, de voir ainſi mourir ta maîtreſſe. Je ne ſais que faire ni que dire, ſinon

que je me recommande à toi, & te prie de prendre ſoin de ma maiſon & de mes enfants. Voilà les clefs; mets bon ordre au ménage, car je ne ſuis pas en état de me charger de ce ſoin. La pauvre fille qui en eut pitié, le conſola & le pria de ne point ſe déſeſpérer, de peur que perdant ſa maîtreſſe, elle ne perdît auſſi ſon bon maître. Cela ne ſe peut, ma mie, répondit-il, car je me meurs. Vois comme mon viſage eſt froid, approche tes joues des miennes. En diſant cela il lui porta la main au tetton, ce qu'elle penſa trouver mauvais; mais il la pria de n'avoir point de peur, parce qu'il faudroit bien qu'ils ſe viſſent de plus près. Sur cela il la prit & la jetta ſur un lit. Sa femme qui n'avoit pour toute compagnie que la croix & de l'eau bénite, & qui ne parloit plus depuis deux jours, ſe mit à crier autant que ſa foible voix put le lui permettre: Ah! ah! ah! je ne ſuis pas encore morte. En les menaçant de la main, elle leur diſoit: Méchants, je ne ſuis pas encore morte.

Le mari & la ſervante ſe leverent incontinent à

cette voix; mais la malade ſe dépita ſi fort contre eux, que la colere conſuma l'humeur catharreuſe qui l'empêchoit de parler, de maniere qu'elle leur dit toutes les injures dont elle put s'aviſer. Elle commença depuis à ſe mieux porter, mais ce ne fut pas ſans reprocher ſouvent à ſon mari le peu d'amour qu'il avoit pour elle.

Vous voyez, meſdames, combien les hommes ſont hypocrites, & combien peu de choſe il faut pour les conſoler de la perte de leurs femmes. Que ſavez-vous, dit Hircan, s'il n'avoit pas entendu dire que c'étoit le meilleur remede qu'on pouvoit donner aux femmes? Ne pouvant la guérir par ſes ſoins & par ſes bons offices, il vouloit eſſayer ſi le contraire ne produiroit point cet effet. L'expérience en fut heureuſe; & je m'étonne qu'étant femme comme vous étes, vous ayez dépeint avec tant d'ingénuité l'eſprit de votre ſexe, qui fait par dépit ce que la douceur n'eſt pas capable de lui faire faire. Sans contredit, dit Longarine, un dépit me feroit non-ſeulement ſortir du lit, mais même du

tombeau;

tombeau, & ſur-tout un dépit comme celui-là: Quel tort lui faiſoit-il, dit Saffredant, de ſe conſoler, puiſqu'il la croyoit morte? Ne ſait-on pas qu'on eſt lié par le mariage qu'auſſi long-temps que dure la vie, & que la mort redonne la liberté? On eſt quitte, répondit Oyſille, de l'obligation de ſa foi, mais un bon cœur ne ſe croit jamais diſpenſé de l'obligation d'aimer. C'étoit ſe conſoler bien vite que de ne pouvoir attendre que ſa femme eût expiré. Ce que je trouve le plus étrange, dit Nomerfide, c'eſt qu'ayant la mort & la croix devant les yeux, ces deux objets ne fuſſent pas capables de l'empêcher d'offenſer Dieu. Voilà une belle raiſon, répliqua Simontault. Vous ne feriez donc pas ſurpriſe de voir faire une folie, pourvu qu'on la fît loin de l'égliſe & du cimetiere? Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, repartit Nomerfide; mais je vous ſoutiens, ne vous en déplaiſe, que l'idée & la méditation de la mort réfroidiſſent fort un cœur, quelque jeune & bouillant qu'il ſoit. Je ſerois de votre ſentiment, dit Dagoucin, ſi je n'avois pas entendu dire le con-

traire à une princeſſe. Cela veut dire, reprit Parlamente, qu'elle vous conta quelque hiſtoire ſur ce ſujet. Cela étant, faites-nous en part, je vous donne ma voix.





Freutenberger del De Longueil Sculp



LXXII. NOUVELLE.

Repentance continuelle d'une religieuſe qui avoit perdu ſa virginité ſans violence & ſans amour.

DANS une des meilleures villes de la France après Paris, il y avoit un hopital richement fondé, c'eſt-à-dire, d'un prieuré de quinze à ſeize religieuſes, & d'un prieur avec ſept à huit religieux qui étoient vis-à-vis dans un autre corps de logis. Ceux-ci faiſoient tous les jours le ſervice, & les religieuſes ſe contentoient de dire leurs patenôtres & leurs heures de Notre-Dame, parce qu'elles

avoient assez d'occupation à servir les malades. Il mourut un jour un pauvre homme, auprès duquel toutes les religieuses s'assemblerent. Après qu'elles lui eurent fait tous les remedes pour la santé, elles envoyerent querir un de leurs religieux pour le confesser. Puis voyant qu'il s'affoiblissoit, on lui donna l'extrême-onction, & peu de temps après il perdit la parole. Mais comme il fut long-temps à expirer & qu'on croyoit qu'il entendoit encore, chacune se mit à lui dire les meilleures choses qu'elle pût. Cela dura si long-temps qu'elles se lasserent enfin. Voyant donc que la nuit étoit venue, & qu'il étoit tard, elles s'en allerent coucher les unes après les autres. Une des plus jeunes seulement resta pour ensévelir le corps, avec un religieux qu'elle craignoit plus que le prieur ni qu'aucun autre, à cause de la grande austérité qu'il pratiquoit & pour les mœurs & pour les paroles. Après avoir bien crié Jésus à l'oreille du pauvre homme, ils connurent qu'il avoit rendu le denier soupir, & l'ensévelirent. En faisant la derniere action de charité, le religieux commença à parler de la charité, de la vie & de la félicité de la mort. La moitié de la nuit se passa à ce discours pieux. La pauvre fille l'écoutoit avec beaucoup d'atten-

tion, & le regardoit les larmes aux yeux. Cela lui fit tant de plaiſir, que parlant de la vie à venir, il commença à l'embraſſer comme s'il eût eu envie de la porter entre ſes bras droit en paradis. La pauvre fille l'écoutant toujours avec la même contention d'eſprit, & le croyant le plus dévot du couvent, n'oſa le refuſer. Le méchant moine voyant cela, & parlant toujours de Dieu, acheva l'ouvrage que le diable leur avoit mis tout à coup au cœur (car auparavant il n'avoit point été queſtion de cela), l'aſſurant qu'un péché ſecret étoit impuni devant Dieu, que deux perſonnes non liées ne peuvent pécher en pareil cas quand il n'en réſulte point de ſcandale, & que pour l'éviter elle ſe donnât bien de garde de ſe confeſſer à d'autre qu'à lui. Ils ſe ſéparerent enfin, & elle partit la premiere; paſſant par la chapelle de Notre-Dame, elle voulut faire ſon oraiſon comme elle avoit de coutume; mais quand elle vint à dire Vierge Marie, elle ſe ſouvint qu'elle avoit perdu ſa virginité ſans violence & ſans amour, mais par une ſotte crainte. Elle ſe mit ſi fort à pleurer qu'il ſembloit que ſon cœur dût ſe fendre. Le religieux qui de loin l'entendoit ſoupirer, ſe douta de ſa converſion, & eut peur de n'avoir plus le même

plaiſir. Pour parer le coup il vint la trouver proſternée devant cette image, la cenſura aigrement, & lui dit que ſi ſa conſcience lui en faiſoit quelques reproches, elle s'en confeſſât à lui, & puis qu'elle n'y retournât plus ſi elle le jugeoit à propos. Car elle étoit libre de faire l'un & l'autre ſans péché. La ſotte religieuſe croyant expier ſon péché s'alla confeſſer au moine, qui pour toute pénitence lui jura qu'elle ne péchoit point de l'aimer, & que l'eau-bénite ſeule pouvoit effacer un ſi petit péché. Elle l'en crut plutôt que Dieu, & retomba quelque temps après; elle devint enfin groſſe, & en eut tant de regret, qu'elle ſupplia la prieure de faire chaſſer ce religieux, le connoiſſant ſi fin & ſi artificieux qu'il ne manqueroit pas de la ſéduire encore. La prieure & le prieur qui s'accorderent enſemble, ſe mocquerent d'elle & lui dirent qu'elle étoit aſſez grande pour ſe défendre d'un homme, & que celui dont elle parloit étoit fort homme de bien. Preſſée enfin par les remors de ſa conſcience, elle leur demanda avec impétuoſité la permiſſion d'aller à Rome, où elle croyoit recouvrer ſa virginité en confeſſant ſon péché aux pieds du pape. Le prieur & la prieure lui accorderent bien volontiers ſa demande, aimant mieux

qu'elle fût pélerine contre sa regle, que renfermée avec les scrupules qu'elle avoit. Craignant d'ailleurs qu'un coup de désespoir ne lui fit révéler la vie qu'on menoit là dedans, ils lui donnerent de l'argent pour faire son voyage. Mais Dieu voulut qu'étant à Lyon, à l'église de saint Jean, où madame la duchesse d'Alençon, qui fut depuis reine de Navarre, alloit en secret faire quelque neuvaine avec trois où quatre de ses femmes, un soir après vêpres que cette princesse étoit à genoux sur le pupitre devant le crucifix, elle entendit monter quelqu'un en haut, & connut à la lueur de la lampe que c'étoit une religieuse. Pour entendre ses dévotions, la duchesse se retira au coin de l'autel. La religieuse qui croyoit être seule, se mit à genoux, puis se frappant la poitrine, se mit si fort à pleurer qu'elle faisoit pitié, & ne crioit sinon: Hélas, mon Dieu! ayez pitié de cette pauvre pécheresse. La duchesse voulant savoir de quoi il s'agissoit, s'approcha d'elle & lui dit: Qu'avez-vous, ma mie? D'où étes-vous? & qui vous amene ici? La pauvre religieuse qui ne la connoissoit pas lui dit: Hélas, ma mie! mon malheur est si grand que je n'ai recours qu'à Dieu, que je supplie de tout mon cœur de me donner le moyen de parler

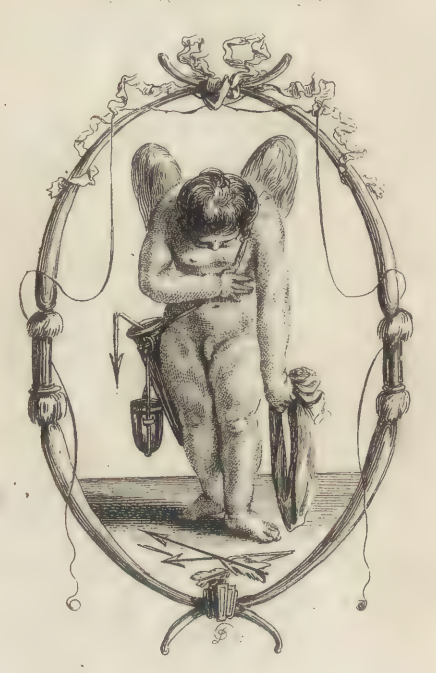
à madame la ducheſſe d'Alençon ; car je ne puis conter mon malheur qu'à elle ſeule, perſuadée que s'il y a remede, elle ſaura bien le trouver. Ma mie, lui dit la ducheſſe, vous pouvez me le dire comme à elle; car je ſuis fort de ſes amies. Pardonnez-moi, répondit la religieuſe, jamais d'autre qu'elle ne ſaura mon ſecret. La ducheſſe lui dit alors qu'elle pouvoit parler franchement & qu'elle avoit trouvé la perſonne qu'elle demandoit. La pauvre femme alors ſe jetta à ſes pieds, & après bien des pleurs & des cris, elle lui raconta tout ce qui a été dit ci-devant. La ducheſſe la conſola ſi bien, que ſans affoiblir ſa repentance elle lui ôta de l'eſprit ſon voyage de Rome, & la renvoya à ſon prieuré avec des lettres à l'évêque du lieu, portant ordre de faire chaſſer ce religieux ſcandaleux.

Je tiens ce conte de la ducheſſe même : & par là vous pouvez voir, meſdames, que la recette de Nomerfide n'eſt pas bonne pour toutes ſortes de gens, puiſque ceux-ci, qui touchoient & enſéveliſſoient un mort, n'en furent pas plus ſages pour cela. Voilà, dit Hircan, une invention dont je ne crois pas que perſonne ſe ſoit ſervi, de parler de la

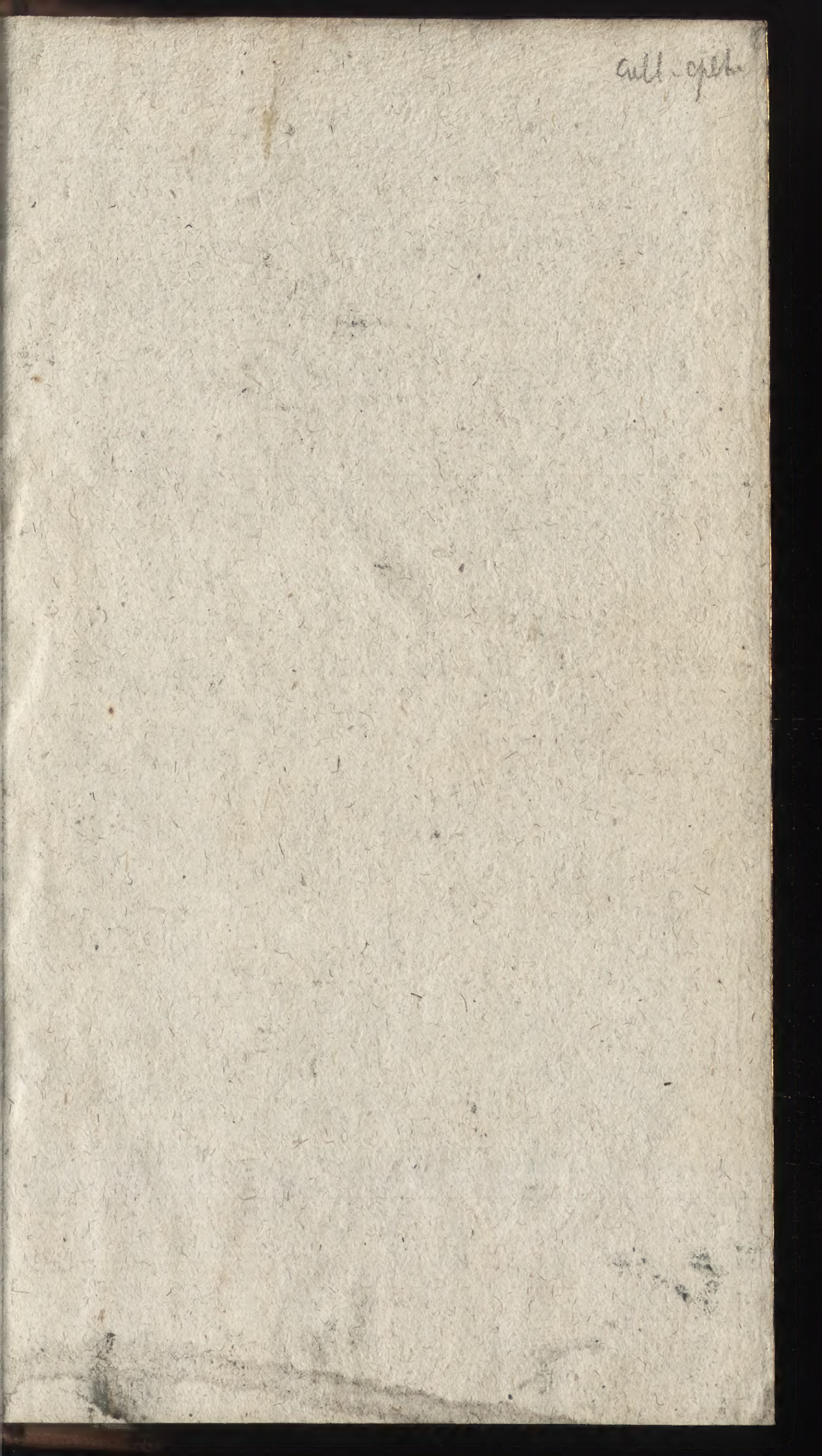
mort, & de faire les actions de la vie. Pécher n'eſt point une action de vie, dit Oyſille ; car on ſait bien que le péché produit la mort. Comptez, dit Saffredant, que ces pauvres gens ne penſoient point à cette théologie. Mais comme les filles de Loth enivrerent leur pere dans l'eſpérance de perpétuer la nature humaine, de même ces bonnes gens vouloient refaire ce que la mort avoit gâté, & faire un corps nouveau pour remplacer celui que la mort avoit enlevé. Ainſi je ne vois là rien de mal que les larmes de la pauvre religieuſe, qui pleuroit ſans ceſſe, & revenoit toujours à la cauſe de ſes pleurs. J'en ai aſſez vu de telles, repartit Hircan, qui pleurent leur péché & chériſſent en même-temps leur plaiſir. Je crois ſavoir, dit Parlamente, ſur qui tombe ce que vous dites. Ils ont ri, ce me ſemble, aſſez long-temps pour commencer à pleurer. Taiſez-vous, répondit Hircan, la tragédie qui a commencé par la joie, n'eſt pas encore finie. Pour changer donc de matiere, reprit Parlamente, il me ſemble que Dagoucin n'a pas ſuivi la réſolution que nous avons priſe, qui eſt de ne dire des contes que pour rire, puiſque le ſien n'eſt bon que pour pleurer. Vous avez dit, répliqua Dagoucin, que nous ne conterions que des folies, & il me ſemble que je

n'ai pas mal réussi. Mais pour en entendre une plus agréable, je donne ma voix à Nomerfide, dans l'espérance qu'elle raccommodera ce que j'ai gâté. J'ai un conte tout prêt, répondit-elle, qui est digne de suivre le vôtre ; car il parle de religieux & de mort. Ecoutez-le donc bien, s'il vous plaît.

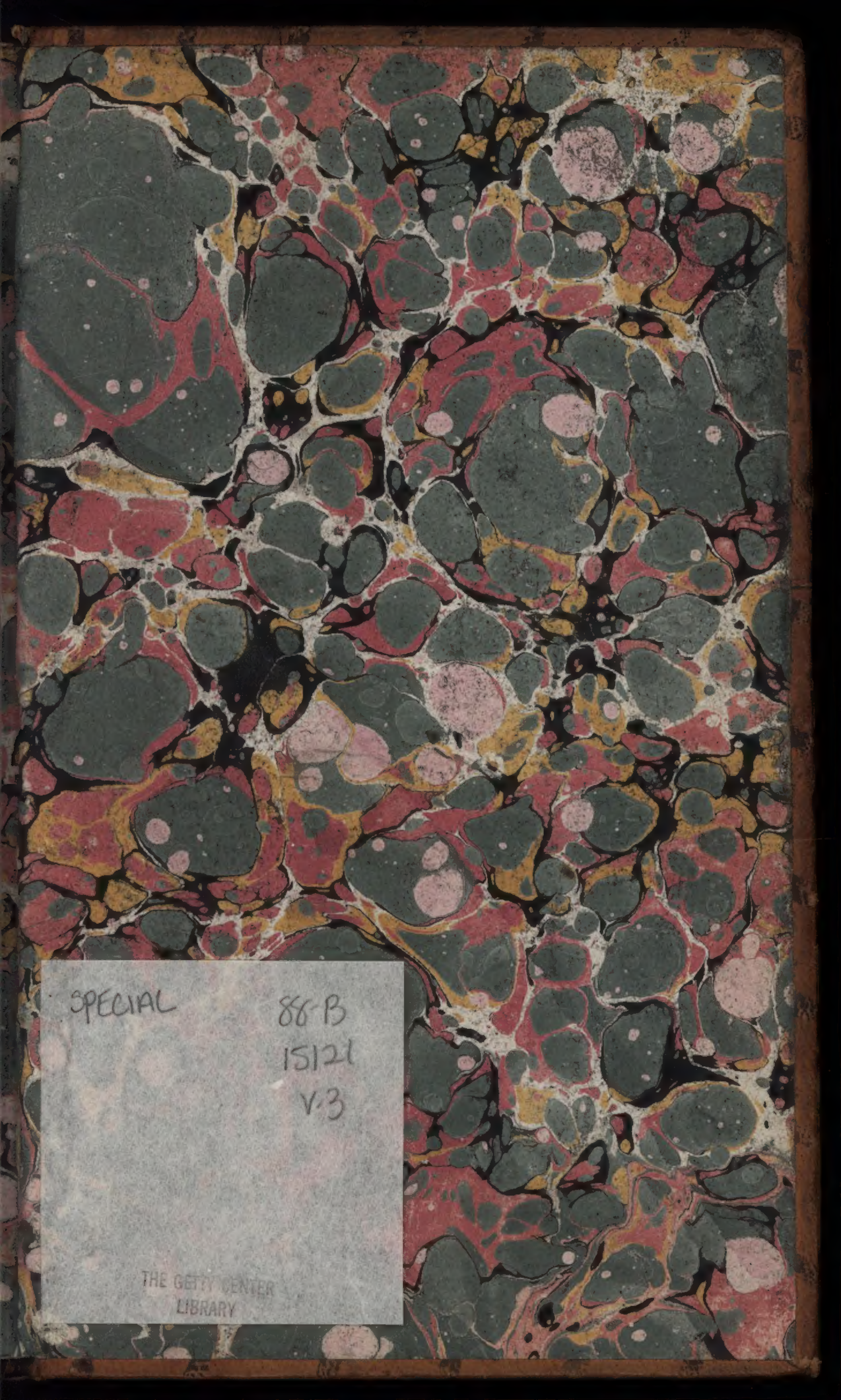
FIN du Tome troisieme.



C'eſt tout ce qu'on a pu recouvrer des CONTES ET NOUVELLES DE LA REINE DE NAVARRE, le reſte s'étant malheureuſement perdu.






SPECIAL
86-B
15121
v.3
THE GETTY CENTER
LIBRARY

